

Brigade Mondaine

[328] – Le mal des vampires

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

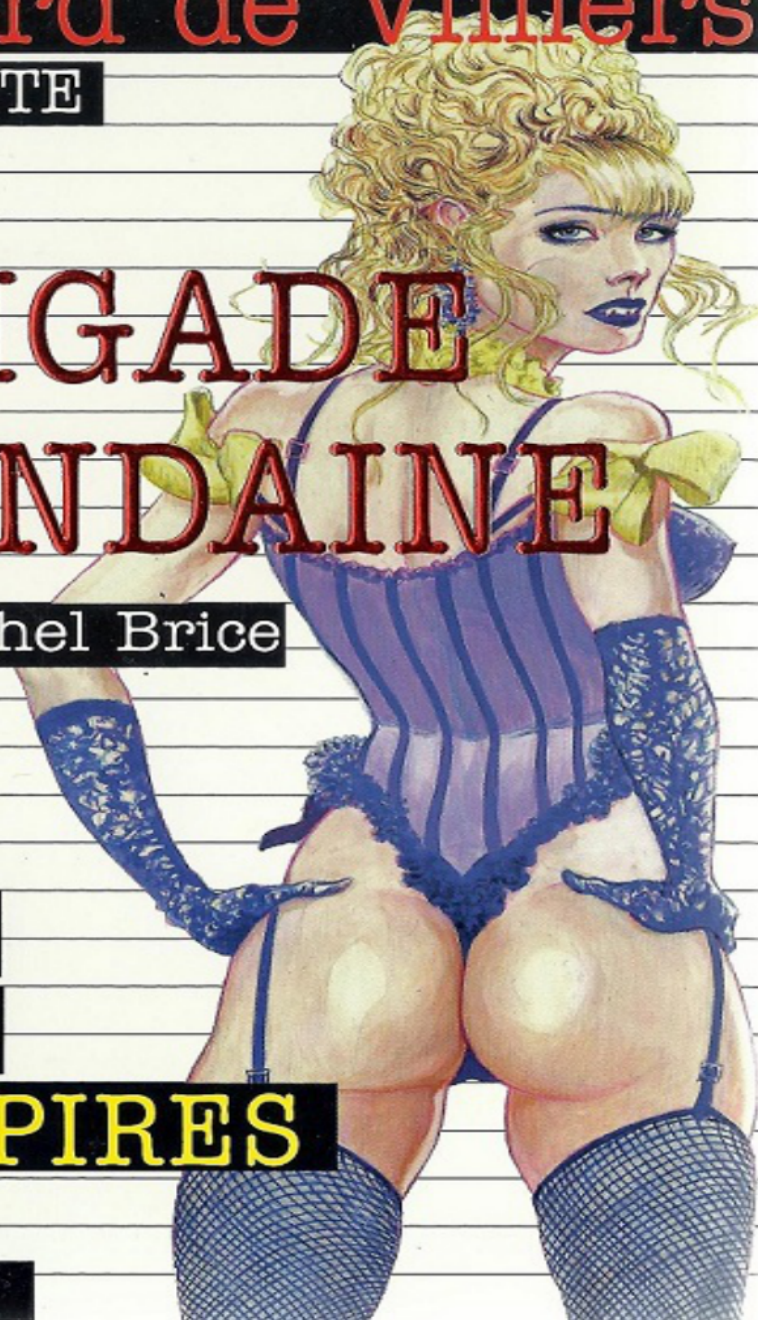
Gérard de Villiers
PRÉSENTE

BRIGADE MONDAINE

Par Michel Brice

LE
MAL
DES
VAMPIRES

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N°328)

LE MAL DES VAMPIRES

Gérard de Villiers

PRÉSENTE

BRIGADE MONDAINE

Par Michel Brice

LE
MAL
DES
VAMPIRES

VAUVENARGUES



Les dossiers brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

©GECEP/VAUVENARQUES 2011.

ISBN : 978-2-7443-1710 1

QUATRIEME

Raffaella dut se rendre à la terrifiante évidence : un démon était remonté des profondeurs de son esprit vers la surface et avait en quelque sorte prit le contrôle du professeur d'Allose. Etrangement, alors qu'elle tournait et retournait ces pensées effrayantes ce fut le titre d'un poème de Baudelaire, appartenant aux fleurs du mal, qui se présenta à l'esprit de la jeune femme : Les Métamorphoses du vampire.

C'était cela ! C'était exactement ce qui était en train d'arriver à son mari ; aussi incroyable et dément que cela puisse paraître : le fait d'avoir égorgé « par accident » l'infortunée Marie-Pierre Bouvillon l'avait littéralement métamorphosé en vampire.

CHAPITRE PREMIER



Debout devant la fenêtre du petit salon surchargé de meubles Ikéa et de bibelots aux couleurs criardes, Marie-Pierre Bouvillon vit la vieille Citroën de ses parents sortir du garage accolé au pavillon, enfile lentement la petite rue Paul Vaillant-Couturier et après avoir contourné le rond-point de la place du 19 mars 1962, disparaître dans l'avenue du général de Gaulle, qui se dirigeait droit vers le grand centre commercial de Vélizy.

La petite brune un peu « boulotte » (elle avait horreur de ce mot...) esquissa un sourire de satisfaction et, d'un geste machinal, repoussa vers son oreille finement ourlée la longue mèche noire et brillante qui retombait invariablement devant son œil droit.

Lorsque Pierre et Jeanine Bouvillon, ses parents, allaient « faire un tour au centre », comme disait son père, ils en avaient toujours pour deux heures au strict minimum, sans compter le trajet pour y aller et celui pour en revenir : une bonne heure à errer sans but entre les rayons de l'hypermarché qu'ils connaissaient pourtant comme leur propre buffet, et une autre pour « s'offrir un gueuleton » – encore une expression de Pierre Bouvillon – à la cafétéria qui en faisait partie. C'était là leur seul « petit plaisir » de la semaine...

Marie-Pierre n'avait que mépris pour ce type de réjouissances où se complaisaient ses parents. Mais enfin, pour le moment ça l'arrangeait bien de disposer de ces deux heures seule : elle allait pouvoir prendre tout son temps pour se préparer avant son rendez-vous de ce soir.

Pour cesser d'être la très banale et très ordinaire Marie-Pierre, et se métamorphoser en la ténébreuse Wilhelmina, « sœur de la nuit » comme elle s'était qualifiée elle-même.

Marie-Pierre quitta le salon avec une certaine précipitation et se dirigea vers sa chambre, dont la porte était fermée à clé : six mois plus tôt, le jour même de ses 18 ans, elle avait annoncé à ses parents que, désormais, puisqu'elle était majeure, il devenait hors de question qu'ils puissent

continuer à entrer chez elle sans son autorisation expresse. Habitué depuis toujours à céder tous ses caprices à cette fille unique qu'ils avaient eue sur le tard, ses parents avaient sans moufter entériné le coup de force. Ils en avaient déjà tellement avalé...

Marie-Pierre se débarrassa rapidement de ses jeans, tee-shirt, culotte et soutien-gorge ; et, ouvrant la porte de son armoire en pin verni, se planta devant la glace qui en occupait presque toute la face intérieure. Les mains sur ses hanches convexes et un peu trop grasses, elle pencha légèrement la tête sur son épaule droite, pour mieux s'admirer.

L'adolescente qu'elle était encore n'avait pas du tout conscience de s'admirer, lorsqu'elle se campait ainsi devant le grand miroir, légèrement piqué de rouille dans les deux coins supérieurs. Au contraire : elle pensait sincèrement se livrer à un examen très critique et sans concession du corps que la nature lui avait façonné au moment de la puberté, quelques années plus tôt. Mais comme l'examen en question se terminait invariablement par un satisfecit général, on pouvait considérer cela comme un exercice d'admiration.

Bon, d'accord, ses jambes étaient un peu courtes ; mais la peau blanche de ses cuisses bien rondes n'était pas désagréable à regarder, ni à caresser.

Bon, d'accord, ses fesses étaient un peu trop proéminentes (« ton cul de négresse », lui disait souvent sa copine Sandra, qui était un peu raciste...) ; mais elles étaient d'une fermeté soyeuse au-dessus de tout éloge.

Bon, d'accord, ses seins avaient un peu tendance à s'affaisser sous leur propre masse ; mais c'est juste parce qu'ils étaient gros, et Marie-Pierre était très fière de leurs mamelons bruns très marqués, épais et capables de s'ériger à la plus petite sollicitation du désir.

Bon d'accord elle était un peu trop poilue pour son goût personnel, notamment dans la région du bas-ventre et entre les fesses ; mais elle avait connu des garçons (et pas que...) que ce buisson touffu, noir et bouclé rendait littéralement fous : donc, pourquoi s'en faire à ce sujet ?

Enfin, pour couronner le tout et conclure l'examen, elle trouvait que son visage rond, avec ses grands yeux sombres et brillants, sa bouche aux lèvres rouges, pulpeuses et bien dessinées, ainsi que son petit nez légèrement retroussé – et bien elle trouvait qu'elle pouvait objectivement se ranger dans le clan des filles agréables à regarder, pour ne pas dire franchement jolies, et même « bandantes ».

Satisfaite de ce tour d'horizon, Marie-Pierre Bouvillon cessa de s'intéresser à son corps pour se préoccuper de la manière dont elle allait le parer. Ses grands yeux noirs aux cils immenses scrutèrent l'intérieur de l'armoire, les sourcils légèrement froncés. Voyons voir...

La plupart des vêtements qui se trouvaient serrés là étaient noirs. Certains unis, tandis que d'autre présentaient des décorations rouge sang. Sur le dessus

de la penderie, il y avait tout un attirail de chaînes, d'anneaux, de pendentifs morbides, de ceintures et de colliers cloutés, et même un jeu de fausses griffes métalliques. Bref, le parfait petit attirail d'une fille « gothique » – ce que Marie-Pierre se flattait d'être. Gothique tendance « vampiresque », ce qui expliquait le pseudonyme de Wilhelmina qu'elle s'était choisi.[1]

Après un rapide examen, elle opta pour des bas ajourés, une jupe de cuir sur laquelle elle porterait un ceinturon à gros clous argentés, et une chasuble en voile noir, orné sur le devant d'une tête de démon cornu et ricanant. Le tout serait rehaussé par un maquillage blafard, un collier métallique et une...

Marie-Pierre s'arrêta net. Mais non, ça n'allait pas du tout, elle était stupide !

Ce que le couple chez qui elle était attendue dans un peu moins de deux heures espérait voir arriver, ce n'était pas du tout une gothique à tendances satanistes, mais au contraire une pure jeune fille innocente, un agneau de sacrifice, à l'image de la Wilhelmina du roman de Bram Stoker ! Elle devait donc jouer ce jeu-là, et le jouer à fond !

Par conséquent, ce qu'il lui fallait, en matière de fringues, c'était du blanc, du virginal. Ce qui n'allait pas être facile à trouver dans sa garde-robe...

Cinq minutes plus tard, toujours nue, Marie-Pierre ressortit de sa chambre avec, sur le bras gauche, un chemisier vaguement crème et transparent ainsi qu'un jean bleu pâle : c'est tout ce qu'elle avait trouvé de « virginal » dans sa penderie.

En se dirigeant vers l'unique salle de bain de l'appartement familial, elle eut un haussement d'épaules : les bourgeois qui l'avaient invitée la prendraient comme elle serait, et puis merde ! De toute façon elle ne pouvait pas s'inventer des fringues qu'elle ne possédait pas, si ?

Au moment de s'engager dans le petit couloir, Marie-Pierre se ravisa et obliqua vers le salon. Jetant un rapide coup d'œil à la pendule de l'entrée, elle venait de réaliser qu'elle avait encore une bonne heure à tuer avant de devoir se mettre en route pour Neuilly : juste le temps qu'il fallait pour s'offrir l'un des plaisirs dont elle raffolait avant de se préparer pour de bon.

Elle posa ses vêtements sur le bras du fauteuil où son père passait l'essentiel de ses journées à faire des mots croisés à la chaîne, puis se dirigea vers le petit meuble situé à gauche du grand téléviseur à écran plat, où étaient rangés les DVD – les siens comme ceux de ses parents. Bile en choisit un sans la moindre hésitation, introduisit le disque dans le lecteur après avoir mis les deux appareils sous tension. Puis elle revint vers le canapé en faux cuir, s'y laissa tomber, empoignant au passage la télécommande qui se trouvait sur la table basse en rotin, à côté de la pile de *Télé Loisirs* et de *Closer* que lisait sa mère.

Sur l'écran défilait déjà le générique de son film, mais Marie-Pierre, d'une pression impatiente du pouce droit, passa directement à la quatrième page du

film, non sans en avoir au préalable coupé le son.

Une très jeune fille blonde apparut sur l'écran. Elle était vêtue d'une robe de dentelle blanche, très XIX^e siècle, qui moulait une poitrine plutôt généreuse pour son âge. Ses bras ronds et blancs étaient nus. Elle se trouvait dans une petite pièce aux murs de grosses pierres sombres, qui semblait appartenir à un château médiéval. Elle regardait partout autour d'elle avec un air d'épouvante.

Soudain, à cause d'un gémissement de porte en train de s'ouvrir, hors du champ de la caméra (et impossible à entendre, mais Marie-Pierre connaissait le film par cœur), tout se précipita, lise – la blonde se nommait ainsi dans le film – étouffa un cri en plaquant sur sa bouche pulpeuse le revers de sa main, cachée par un long gant de soie. Puis, l'air de plus en plus terrorisé, elle se précipita vers la seule porte visible, l'ouvrit et disparut du champ. Au même moment, celui-ci fut envahi par deux immenses yeux jaunes injectés de sang, et l'on aurait dû entendre, là, un ricanement démoniaque.

C'est à ce moment que Marie-Pierre posa son talon gauche sur le rebord du canapé où elle était vautrée et écarta son genou afin de dégager la fleur foisonnante de son sexe.

Sur l'écran, lise grimpait à présent un escalier de pierre en colimaçon, perdant bêtement du temps à se retourner toutes les trois marches pour voir si son poursuivant présumé n'était pas en train de la rattraper : à croire qu'elle le souhaitait, plus ou moins consciemment.

La main de Marie-Pierre glissa toute seule le long de son ventre blanc et légèrement bombé, pour aller s'enfouir entre ses cuisses ouvertes, tel un petit animal apeuré et recherchant instinctivement la chaleur.

La blonde était arrivée au haut de l'escalier. Au moment où elle allait ouvrir la porte se trouvant devant elle, on vit une main décharnée et aux ongles incroyablement longs et recourbés lui saisir la cheville.

Gros plan sur le visage d'ange d'Ilse se mettant à hurler silencieusement de terreur en tentant de se dégager.

Marie-Pierre fit coulisser deux doigts entre les pétales nacrés de sa corolle intime, afin d'en dégager le petit bourgeon dur et luisant, siège du plaisir.

Dans le film, lise parvint à se dégager et à ouvrir la porte. Elle s'engouffra dans ce qui semblait être une sorte de grande salle d'apparat, mais pratiquement dénuée de meubles et dont le sol de pierre était partiellement recouvert d'épais et grands tapis de laine chamarrée.

Naturellement, comme dans tout bon film d'épouvante qui se respecte, la malheureuse lise trébucha et s'étala de tout son long. Dans sa chute, sa longue robe de dentelle blanche se retroussa, dévoilant presque jusqu'en haut deux cuisses blanches, rondes et un peu grasses.

C'était le passage où, en principe, Marie-Pierre commençait à s'exciter sérieusement de ce qu'elle voyait. Sans doute parce que, la blonde héroïne

étant faite à peu près comme elle, elle avait l'impression de devenir la victime – ô combien consentante... – de ce qui allait suivre, et qu'elle avait déjà visionné une bonne cinquantaine de fois.

Avec un gémissement étouffé, elle fit coulisser ses deux doigts fureteurs à l'intérieur de son ventre, tiède et onctueux comme un pot de miel.

Sur l'écran, la caméra se détourna de la fille et, opérant un large balayage, découvrit enfin la personne de l'agresseur. C'était un homme d'une quarantaine d'années, immense et très maigre, à demi enveloppé dans une grande cape noire. Ses cheveux étaient noirs et luisants, sa bouche trop rouge. Mais c'était surtout ses yeux jaunes et injectés de sang – des yeux de chat luciférien – qui, chaque fois, mettaient le feu aux poudres dans le corps frémissant de Marie-Pierre.

Des yeux de prédateur avide.

Des yeux de vampire.

La caméra venait d'opérer un retour sur l'héroïne. Celle-ci demeurait étendue sur le sol, comme tétanisée par la silhouette de cauchemar qui s'avancait vers elle, sans se presser, sûre de sa victoire. En raison du rapide mouvement qu'elle avait fait pour se retourner sur le dos, sa robe blanche remontait encore plus haut sur ses cuisses et son ventre, dévoilant d'adorables dessous rétro, blancs eux aussi, tout agrémentés de dentelles et de fanfreluches. À un brusque sursaut d'Ilse, le spectateur put s'apercevoir que ces pantalons de fine batiste étaient fendus, car ils dévoilèrent fugitivement la toison blonde de son sexe.

La seconde d'après, le vampire se jeta sur le corps de sa victime et, du bout de ses doigts ressemblant aux serres d'un rapace, il déchira littéralement le haut de la robe, dévoilant une poitrine lourde et un peu molle, mais agrémentée de deux mignonnes aréoles d'un rose très tendre.

Les pointes en étaient dressées et le caméraman s'attarda un peu sur elles, sans doute pour indiquer au spectateur que, *en réalité*, malgré l'épouvante qui déformait ses traits juvéniles, la victime consentait à tout ce qui allait lui arriver, et même le désirait.

Lorsque le vampire écarta ses lèvres écarlates en un large sourire démoniaque et cruel, dévoilant les classiques canines surdimensionnées, Marie-Pierre se tourna sur le côté, de façon à ce que sa main gauche ait accès à sa croupe large et ferme. Elle glissa ses doigts dans le profond sillon qui séparait ses fesses blanches et, avec un soupir rauque qui ressemblait presque à un sanglot, en introduisit un, puis deux, dans l'orifice le plus étroit et le plus secret de son corps.

Elle n'avait encore jamais autorisé aucun garçon à la pénétrer « par là » – parce qu'elle avait peur d'avoir mal – mais lorsqu'il s'agissait de ses propres doigts, elle y prenait un plaisir trouble, parfaitement complémentaire de celui que son autre main lui procurait *par les voies normales*.

Sur l'écran, à présent, la blonde lise était totalement tétanisée, incapable d'esquisser le moindre geste de défense. Elle semblait comme un petit animal dompté par son prédateur. Même l'expression de peur avait quitté son visage encore un peu enfantin, pour faire place à une autre, plus trouble, qui évoquait plus ou moins une attirance mêlée d'un reste de répulsion.

Le vampire venait d'enfoncer légèrement deux de ses griffes dans la chair tendre d'un sein, faisant perler deux gouttes de sang qui contrastaient vivement sur la blancheur virginale de la peau soyeuse. Il se précipita pour les aspirer goulûment. La caméra se fixa sur le visage de la « victime » dont l'expression était de plus en plus languide.

Les doigts de Marie-Pierre s'agitaient de plus en plus furieusement à l'intérieur d'elle-même, d'un côté comme de l'autre. Son corps était si agité de soubresauts qu'elle était au bord de dégringoler du canapé. Cependant, elle ne quittait pas l'écran des yeux.

Dans le film, le vampire venait de se redresser, au-dessus du corps pantelant de sa proie. Son visage émacié et blême s'éclaira d'un sourire avide. Il retroussa sa lèvre supérieure afin de dégager ses deux crocs d'une blancheur étincelante. Au même instant, lise tourna vivement la tête vers la droite en fermant les yeux et en portant son poignet devant sa bouche.

Evidemment, on pouvait penser qu'elle faisait cela pour échapper à la vision horrible du monstre qui la dominait. Mais, tout aussi évidemment, le spectateur ne pouvait s'empêcher de constater que, ce faisant, elle offrait sa gorge blanche et douce à la morsure de la bête...

Au moment où les canines effilées se plantèrent dans ce cou sans défense, une giclée de sang en jaillit avec un réalisme presque incroyable, tandis que tout le corps de la jeune blonde se soulevait, en une sorte d'orgasme symbolique.

Celui qui fondit au même moment sur Marie-Pierre n'avait, lui, rien de symbolique. La tête renversée en arrière, la bouche ouverte sur un cri d'abord muet, les yeux comme révoltés, elle fut saisie par un tremblement et une raideur quasi épileptiques, tant le plaisir qui la fauchait était intense.

Enfin, un cri rauque et profond, un cri d'animal comblé jaillit de sa gorge, au moment où elle se laissait retomber, molle et sans force, sur le canapé – sa main droite toujours à demi fichée dans son sexe en fusion.

Lorsqu'elle retrouva un semblant de calme, la première chose que fit Marie-Pierre fut d'interrompre le film au moyen de la télécommande : son plaisir pris, la suite n'avait plus beaucoup d'intérêt à ses yeux.

Puis, elle se leva assez lourdement du canapé, les jambes encore molles de l'orgasme qui venait de la faucher, et elle se dirigea vers la salle de bain.

L'heure de son rendez-vous commençait d'approcher ; il était temps pour elle de se transformer en Wilhelmina.

La Mercedes grise qui remontait le boulevard du Château en direction de Levallois-Perret obliqua à gauche pour prendre le boulevard Bineau vers le pont de Courbevoie, puis tout de suite à droite dans le boulevard de la Saussaye, et enfin à gauche dans la rue Chauveau. Il était un peu moins de huit heures du soir lorsque le taxi s'arrêta à l'entrée de la villa Chatrier, terminus indiqué par la jeune passagère qui l'avait hélé sur l'avenue de Gaulle, au Petit-Clamart.

Marie-Pierre Bouvillon paya sans sourciller, et même avec une certaine satisfaction, la somme qui était inscrite au compteur, et qui lui paraissait astronomique. Elle s'offrit même le luxe de laisser près de cinq euros de pourboire au chauffeur, un blond assez jeune qui la gratifia d'un sourire éclatant et un tantinet égrillard, lui sembla-t-il.

« Ne t'embête pas avec les transports en communs, lui avait dit Raffaella, la veille, au téléphone : prends un taxi, on te le remboursera à l'arrivée... » Et Marie-Pierre, qui n'était pourtant pas du genre à faire confiance aux gens qu'elle ne connaissait pas, ou à peine, avait tout de suite su que la promesse de la splendide brune n'était pas du *flan*.

Elle s'engagea dans l'impasse d'une tranquillité provinciale – alors qu'elle se trouvait à trois pas des quais de Seine – et bordée de maisons de styles très disparates mais ayant néanmoins un point commun : leur luxe. En se basant sur ce qu'elle connaissait du prix des pavillons à Clamart ou à Meudon, Marie-Pierre tenta d'évaluer les demeures devant lesquelles elle passait. Elle y renonça aussitôt, consciente qu'elle venait de pénétrer dans un monde où ses échelles de valeur devenaient totalement inopérantes.

Lorsqu'elle arriva devant le numéro que lui avait indiqué Raffaella, Marie-Pierre se dit que ce qu'elle venait de découvrir en parcourant la villa Chatrier, c'était de la « gnognotte » (comme aurait dit son père) comparé à la maison des d'Allose, qui se dressait maintenant devant elle.

Marie-Pierre se souvenait être allée une fois, quatre ou cinq ans plus tôt, avec l'école – du temps où elle allait encore à l'école... – visiter le château de la Malmaison. Eh bien, ce qu'elle avait sous les yeux, de l'autre côté de la grille fermée, c'était une sorte de Malmaison en plus petit, mais avec au moins autant d'élégance et d'harmonie. De même, le parc verdoyant et arboré qui semblait s'étendre derrière, et qu'on apercevait par les côtés, était évidemment sans commune mesure avec celui de l'impératrice Joséphine, mais pour un hôtel particulier situé en plein Neuilly il était tout simplement immense et d'une beauté à couper le souffle.

La bâtisse était crépie de blanc, sur trois niveaux surmontés d'une terrasse

bordée de balustres en pierre presque blanche. Sur la façade visible de la Villa s'ouvraient au rez-de-chaussée quatre hautes fenêtres, groupées deux à deux de part et d'autre de la double porte de bois peint. Le premier étage ne comportait que trois fenêtres, et celle du milieu, au-dessus de la porte, était agrémentée d'un petit balcon à balustrade de pierre. Le second et dernier étage comportait deux fenêtres plus petites et entre elles, un œil-de-bœuf ovoïde, dont la vitre avait été remplacée par un panneau peint, où était représentée une scène champêtre dans le goût et le style de Watteau. Enfin, devant la maison, entre elle et la grille d'entrée, se trouvait une petite esplanade en demi-lune gravillonnée et une terrasse en pierre à laquelle on accédait par trois marches assez hautes.

Sur le côté droit de la grille, fixée à celle-ci au-dessus de l'interphone, se trouvait une plaque de marbre sur laquelle on pouvait lire :

PROFESSEUR MATTHIEU D'ALLOSE

ENDODONTISTE

DOCTEUR RAFFAELLA CONTINI-D'ALLOSE

ODONTOLOGUE – DIPLÔMÉE DE LA FACULTÉ PARIS

DESCARTES

— Merde ! je croyais qu'ils étaient dentistes, moi ! murmura Marie-Pierre, un peu désarçonnée par ces mots barbares et inconnus d'elle. Ils se seraient foutus de ma gueule ? J'aime pas tellement ça...

Elle avança l'index droit vers le bouton de l'interphone. Avant qu'elle ait pu l'atteindre, il y eut un bourdonnement dans l'appareil, suivi d'un claquement sec : et la grille s'ouvrit. Marie-Pierre en conclut que son arrivée devait être guettée de l'une des fenêtres, bien qu'aucune silhouette humaine ne fût visible à aucune.

Elle traversa la petite esplanade, ses pas faisaient crisser le petit gravier d'une blancheur éclatante. Elle monta les trois marches du perron. Elle n'était encore qu'au milieu de la terrasse légèrement arrondie lorsque la porte s'ouvrit sur un jeune homme mince et blond, au teint très pâle, vêtu d'un pantalon moulant et d'un fin pull en V porté à même la peau.

Bizarrement, l'inconnu referma la porte derrière lui avant de s'avancer vers elle. Marie-Pierre se fit la réflexion qu'il était très beau, mais d'un genre de beauté qui la laissait tout à fait froide : trop délicate, un peu efféminée, même. Un peu jeune, aussi : il ne devait pas, au jugé, avoir dépassé les vingt-cinq ans.

— Vous devez être Wilhelmina, je suppose ? demanda le jeune homme, d'une voix un peu trop douce et mélodieuse, mais pas désagréable du tout. Je m'appelle Bertrand : Raffaella et Matthieu ne sont pas encore tout à fait prêts

et ils m'ont demandé de vous accueillir. Si vous voulez bien me suivre, nous allons passer par là...

« Par là », cela consistait à redescendre de la terrasse et à longer la maison par le côté gauche jusqu'à la porte dont Marie-Pierre se rendit compte qu'elle devait être celle du cabinet dentaire proprement dit. Elle en conçut une petite irritation passagère. Comme si on la faisait passer par l'entrée des livreurs et des domestiques...

Mais dès qu'elle fut à l'intérieur, ce léger ressentiment s'évanouit, à cause du luxe qu'elle découvrit. Jamais elle n'aurait pensé qu'un simple cabinet de dentiste puisse avoir de telles allures de palais. Le bureau de la grande pièce d'entrée, qui devait être celui de l'assistante, ressemblait à ces meubles que l'on voit aux vitrines des antiquaires ; idem pour la majestueuse bibliothèque qui occupait la moitié du mur en face de la porte, pleine de livres qui devaient coûter chacun un bras, avec des reliures comme on en voit dans les films qui se passent chez les nobles. Et les sept ou huit tableaux de différentes tailles accrochés aux murs, eh bien ce n'était pas des posters, ça Marie-Pierre en était bien certaine !

— Je vais vous demander de bien vouloir patienter dans la salle d'attente... murmura Bertrand, en ouvrant la porte qui se trouvait juste après le bureau d'acajou sculpté, sur lequel trônait un ordinateur Apple dernier modèle.

Là encore, la surprise de Marie-Pierre fut totale, lorsqu'elle pénétra dans la pièce. Des salles d'attente de toubibs, elle en avait déjà vu un certain nombre, mais alors là...

À la place des chaises en plastique et des fauteuils en bois blanc, rien que des meubles de style, des divans profonds ; pas de carrelage plastique au sol mais un parquet qui semblait ancien, partiellement recouvert d'un superbe tapis de laine au dessin oriental ; encore des bibliothèques emplies de livres reliés et surmontées de lampes et de bibelots d'une grande élégance ; et même les revues, sur les petites tables basses, n'avaient rien à voir avec les *Paris-Match* et autres *Femme actuelle* que l'on trouvait généralement chez les médecins que Marie-Pierre fréquentait depuis son enfance. Ici, c'était plutôt *Demeures de France* ou *Le Salon des antiquaires*.

Des haut-parleurs invisibles diffusaient en sourdine une musique de piano que Marie-Pierre trouva très bizarre : comme si quelqu'un s'amusait à frapper au hasard sur le clavier.

— C'est quoi, ce truc qu'on entend ? demanda-t-elle en prenant place dans un profond et majestueux fauteuil en cuir fauve de style anglais. C'est vachement *space* !

Pour la première fois, le jeune homme blond et fluët esquissa un petit sourire et ses yeux en amande, d'un bleu très pâle, pétillèrent brièvement.

— Si je ne m'abuse, il doit s'agir du premier mouvement de la septième

sonate pour piano de Prokoviev. Opus 83, si ma mémoire ne me joue pas de tour.

Il recula jusqu'à la porte demeurée ouverte et dit, avant d'en franchir le seuil :

— Je suis contraint de vous abandonner. Mais n'ayez crainte : Raffaella ne tardera pas à venir vous rejoindre...

Une fois seule. Marie-Pierre poussa un petit soupir agacé. Ce n'est pas d'attendre qui la dérangeait, encore que. Non, c'est juste qu'elle s'en voulait de ne pas avoir eu le réflexe de demander au blondinet de bien vouloir couper le sifflet à sa musique de merde...

— Ne bouge pas, mon chéri, je n'ai plus qu'à fixer les crochets de la seconde canine et ce sera fini...

Allongé sur le fauteuil articulé de son propre cabinet, la bouche grand ouverte, les yeux plus ou moins éblouis par le gros projecteur circulaire articulé braqué sur son visage, Matthieu d'Allose se contenta d'un clignement de paupières en guise d'assentiment.

Bien entendu, ce n'était pas la première fois qu'il passait du statut de praticien à celui de patient, et que son épouse. Raffaella, travaillait sur sa propre dentition : après tout, même les grands professeurs en odontologie doivent prendre soin de leurs dents, et comme ils ne peuvent évidemment pas le faire eux-mêmes...

Ce qui était très inhabituel, aujourd'hui, c'est que Raffaella avait négligé de passer sa classique blouse blanche fermée au col et qu'elle officiait au-dessus de lui uniquement vêtue d'une mignonne petite culotte de dentelle noire et d'un soutien-gorge à balconnets assorti. Et Matthieu pouvait voir sa lourde poitrine à la carnation si délicate osciller à quelques centimètres de ses yeux, alors qu'il se trouvait totalement à sa merci.

Le résultat est que, depuis quelques minutes, il bandait comme un cerf : un phénomène très peu courant quand on se trouve entre les mains d'un dentiste, tous les hommes pourront vous le confirmer.

Pour ne pas s'échauffer trop vite, il leva un peu les yeux et tenta de se concentrer sur l'adorable petit grain de beauté que Raffaella avait au-dessus de la lèvre supérieure, tout près de l'aile droite du nez. Mais de voir d'aussi près cette lèvre pulpeuse et brillante, légèrement humide, lui fit penser à ce que sa volcanique épouse était capable de faire avec elle – et il se mit à bander de plus belle.

Du coup il fut très surpris lorsque Raffaella se redressa avec un sourire et jeta sa spatule non crantée dans le petit bac réservé aux instruments usagés :

— Et voilà, terminé ! s'exclama-t-elle en relevant le fauteuil d'une simple pression du pied droit. Ferme la bouche doucement, pour voir si tout est bien

en place : il ne faudrait pas que tu blesses avec tes nouveaux *crocs*...

Avec une docilité de patient, Matthieu d'Allose obéit à sa femme, avec d'autant plus d'empressement que les muscles de sa mâchoire commençaient à s'ankyloser un peu. Il sentit les deux prothèses en résine glisser le long des dents du maxillaire inférieur, puis de la gencive, avant de venir se loger dans le bas de sa lèvre, contre l'os.

— Tout semble être parfait, articula-t-il avec précaution. Évidemment, c'est un peu gênant, mais enfin je ne suis pas destiné à les garder tout le temps...

— Si on peut dire ! pouffa Raffaella en mettant sa main devant sa bouche gourmande, telle une gamine espiègle. En tout cas, te voilà paré, mon bel *empaleur*...

L'allusion directe au surnom de Vlad Tepes, le prince de Valachie du XV^e siècle ayant inspiré le personnage de Dracula au romancier irlandais Bram Stoker, fit passer un frisson le long de l'échine du professeur.

— Est-ce que notre Wilhelmina est arrivée ? demanda-t-il par simple association d'idées.

— Je crois que oui, il y a deux ou trois minutes, répondit la superbe brune, qui offrait une ressemblance plus que troublante avec l'actrice italienne Monica Bellucci. J'ai entendu la porte de la salle d'attente s'ouvrir...

— Très bien, approuva d'Allose. Tu vas aller la rejoindre et t'occuper d'elle comme tu le voudras. Vous viendrez me rejoindre au Temple d'ici une vingtaine de minutes : ça me laissera le temps de me préparer...

Les deux époux se contemplèrent un instant en silence, avec une sorte de gravité, près de la porte du cabinet. Puis, Matthieu d'Allose eut un large sourire, découvrant sa nouvelle dentition si peu humaine.

Et, malgré elle, Raffaella ne put s'empêcher d'éprouver une sensation diffuse mais bien réelle d'épouvante.

Le « bruit » de piano avait été remplacé par une musique d'orchestre, plus supportable mais tout aussi *chiant*e, de l'avis de Marie-Pierre Bouvillon. Laquelle, peu habituée à rester en tête à tête avec elle-même, commençait à *se faire chier grave*, même si elle n'était pas dans la salle d'attente depuis beaucoup plus de cinq minutes.

Elle allait se résoudre à empoigner l'une ou l'autre des revues proposées sur la table basse – bien qu'aucune ne l'intéressât particulièrement – lorsqu'il lui sembla entendre un bruit de pas au loin ; un bruit de talons, pour être plus précis, et qui se rapprochait rapidement.

La porte de la salle d'attente s'ouvrit en grand, et Marie-Pierre bondit sur ses pieds en reconnaissant la silhouette pulpeuse et le magnifique visage,

encadré par une épaisse chevelure noire, de Raffaella. Laquelle était vêtue d'une robe de velours rouge très moulante, au décolleté vertigineux et descendant à peine à mi-cuisses.

— Ah, enfin ! s'exclama Marie-Pierre.

Sans réfléchir à ce qu'elle faisait, elle se précipita vers la nouvelle arrivante et se jeta littéralement contre son corps, tel un enfant soulagé de retrouver sa mère. Lille sentit la lourde poitrine de l'Italienne s'écraser contre la sienne, et ses bras se refermer dans son dos. Elle enfouit son visage dans le cou de cette femme dont la beauté et la prestance l'impressionnaient depuis leur première rencontre, deux ou trois jours plus tôt – et qui faisaient même un peu plus que l'impressionner.

Marie-Pierre Bouvillon ne s'était jamais sentie particulièrement attirée par les autres filles. Pas repoussée non plus, du reste : sollicitée par quelques-unes d'entre elles, il lui était arrivé de céder à leurs avances. Mais c'était plus par curiosité que par réel désir, et elle devait bien avouer qu'elle n'en avait pas tiré de plaisirs spécialement intenses – plaisirs vite pris et aussitôt oubliés.

Mais avec Raffaella c'était différent. Du moins elle pensait, elle *espérait*, que ça allait être différent.

D'une main souple, Raffaella caressait ses cheveux, tandis que l'autre allait et venait au long de son dos, lui envoyant de délicieux frissons. Aucune des deux ne prononçait la moindre parole, comme si elles avaient eu peur, en parlant, de briser quelque chose de délicieux mais de très fragile.

Enfin, Raffaella s'écarta légèrement de Marie-Pierre. Avec un sourire un peu trouble sur ses lèvres brillantes, elle prit son visage entre ses deux mains et, sans susciter le moindre mouvement de recul chez sa compagne, elle écrasa doucement sa bouche sur la sienne. En même temps, elle laissa ses deux mains descendre le long du dos de Marie-Pierre pour venir caresser doucement sa large croupe, qui se tendit involontairement sous ce contact. Et Marie-Pierre ne résista pas lorsqu'un bout de langue chaude et agile tenta de s'immiscer entre ses lèvres. Au contraire, c'est avec une sorte de passion qu'elle rendit son baiser à la belle brune.

Quand elles se séparèrent enfin, les deux femmes avaient le même visage empourpré et les mêmes yeux brillants. Raffaella prit Marie-Pierre par la main et, avec un sourire aguicheur, l'entraîna vers l'un des deux vastes canapés que proposait la salle d'attente aux patients. Elles y prirent place toutes deux, cuisse contre cuisse. Et lorsque Raffaella entoura les épaules de sa voisine de son bras, celle-ci se laissa aller contre elle en lui tendant ses lèvres pour un nouveau baiser, que l'Italienne ne lui refusa pas.

— Je ne savais pas que tu aimais les filles... murmura-t-elle lorsque leurs lèvres se séparèrent.

— Moi non plus ! répondit Marie-Pierre spontanément, ce qui fit rire sa compagne de bon cœur.

— Je suis bien contente que tu sois là : je sens que nous allons passer une soirée délicieuse... très excitante... reprit Raffaella. Tu te sens en pleine forme, j'espère, ma belle Mina ?

— J'ai quand même un peu la trouille, répondit la Mina en question avec un petit sourire un peu pâle. On a beau dire : c'est la première fois que quelqu'un va *boire mon sang* !

Avec un sourire qui se voulait apaisant, Raffaella lui passa la main sur le visage et murmura :

— L'idée est impressionnante, surtout la première fois, je le reconnais, mais elle est aussi très excitante, non ? Surtout pour des femelles ardentes comme toi et moi, naturellement attirées par les *vampires* !

Le seul énoncé du mot suffit à faire naître une boule de chaleur agréable au creux du ventre de Marie-Pierre. Elle vit passer devant ses yeux le visage extatique d'Ilse au moment où, dans son film favori, les crocs du vampire se plantent dans sa gorge offerte et palpitante.

— Et puis, ajouta-t-elle sans lui laisser le temps de répondre, n'oublie pas que nous sommes médecins tous les deux : c'est l'assurance que les choses seront faites dans les règles de l'art, tu peux avoir confiance !

— Oh, mais j'ai confiance ! assura Marie-Pierre dans un élan d'enthousiasme. Mais ça ne m'empêche pas d'avoir un peu la trouille quand même.

— Ça fait partie du plaisir que nous avons à t'offrir, ma chérie : il n'en sera que plus intense si un peu de douleur s'y mêle. Et puis pense au bonheur de te soumettre enfin aux terribles caresses d'un authentique vampire...

De nouveau Marie-Pierre frissonna et, instinctivement, se blottit contre le corps voluptueux de sa compagne. Une partie d'elle-même lui disait qu'elle ferait peut-être mieux de s'en aller de cette étrange maison, de se soustraire à l'influence érotique que cette femme superbe exerçait sur elle. Mais d'un autre côté, elle voulait intensément vivre cette expérience ; sortir du folklore pour entrer dans une réalité étrange, nouvelle, où elle ne maîtriserait plus rien.

— C'est qui, le type qui m'a ouvert et m'a amenée ici ? demanda-t-elle, histoire de changer de sujet.

— C'est mon esclave personnel, répondit Raffaella, avec un naturel parfait.

Marie-Pierre parvint à ne pas sursauter, ni à s'exclamer. Seul un léger raidissement de la nuque indiqua sa surprise.

— Un esclave, hein ? fit-elle en essayant d'être ironique mais sans y parvenir. Et à quoi il vous sert, votre esclave ? C'est lui qui va pousser le chariot au *Carouf* samedi après-midi ? Il époussette les bibelots ?

— Il peut faire tout ça si je lui en donne l'ordre, répondit Raffaella, imperturbable, de ce ton patient et un peu trop doux que l'on prend pour

s'adresser aux enfants légèrement retardés. Mais en fait, je m'en sers plutôt lorsque j'ai envie de jouir.

Pour le coup, Marie-Pierre abandonna ses piteuses tentatives de frime et dévisagea la magnifique brune avec des yeux ronds et la lèvre béante :

Sans déconner ?

Sans déconner ! répondit Raffaella en réprimant un sourire. Attends, tu vas voir...

Elle saisit le téléphone ultraplat qu'elle avait glissé dans une minuscule poche latérale de sa robe, enfonça une touche et, sans même porter le petit engin à son oreille, coupa la communication et le remit en place. Presque aussitôt, la porte de la salle d'attente s'ouvrit et Bertrand fit son apparition :

— Vous avez besoin de moi, Maîtresse ? demanda-il d'une voix soumise, les yeux baissés vers la pointe de ses chaussures. Je suis à vos ordres...

— J'ai envie de ta langue : viens me faire jouir ! répondit très calmement Raffaella, comme elle lui aurait demandé de servir le thé ou d'avancer la voiture. Mais surtout, ne t'avise pas de me toucher avec tes sales pattes !

Médusée, Marie-Pierre vit le jeune homme blond s'avancer souplement vers le canapé où elles étaient toutes les deux installées, mais sans oser lever le regard vers elles. En même temps, Raffaella passa sa jambe par-dessus les deux siennes et ouvrit largement les cuisses, tout en remontant sa robe jusqu'à son ventre. Ce qui permit à Marie-Pierre de constater que sa voisine ne portait pas de sous-vêtements. D'emblée elle fut fascinée par le buisson épais, noir et bouclé qui s'épanouissait au bas de son ventre et proliférait même sur ses cuisses. Raffaella surprit son regard et sourit :

— Je suis poilue comme une guenon ! Mais mon seigneur et maître adore ça et il m'interdit de me raser ou de m'épiler. Même chose pour les aisselles...

Elle se tut brusquement car Bertrand venait de se laisser tomber à genoux juste devant sa « maîtresse ». Ses joues très pâles s'étaient légèrement colorées de rose, et il dardait ses yeux clairs sur le mystère touffu qui s'exhibait à quelques centimètres de son visage.

Croisant les mains derrière le dos, pour ne pas risquer de toucher sa maîtresse, ce qui aurait été sévèrement puni, il avança le cou et plongea sa langue entre les poils frisés et drus. Raffaella laissa sa tête aller en arrière contre le dossier et poussa un profond soupir de bien-être. Puis, adressant un regard chaviré à Marie-Pierre, que la scène commençait à exciter sérieusement, elle lui prit la main et la posa très haut sur sa cuisse :

— Toi, ma petite chérie, tu as le droit de me caresser... partout si tu veux...

Marie-Pierre ne se le lit pas dire deux fois. Tandis que l'esclave agenouillé léchait avidement les replis de chair nacrée et humide qui

s'ouvraient en corolle sous ses coups de langue, elle glissa sa main droite dans le décolleté de Raffaella et empoigna son sein pour en éprouver la douceur et la fermeté élastique. Aussitôt, elle en sentit le mamelon s'ériger et durcir sous ses doigts.

Soudain, alors qu'elle se sentait au bord de perdre la tête, son oreille perçut un bourdonnement bref, provenant de sa compagne. Elle réalisa qu'il s'agissait de son petit téléphone portable, mis sur position « vibreur ».

Raffaella posa le talon de sa botte de cuir noir sur l'épaule de son esclave et le repoussa sans ménagement. Puis, avec plus de douceur, elle saisit le poignet de Marie-Pierre afin de sortir sa main de son décolleté.

— Il faut y aller, ma chérie, dit-elle en se levant du canapé, aussitôt imitée par Marie-Pierre. Le prince de la nuit te réclame. Il a *soif* de toi !

Les deux femmes quittèrent la salle d'attente en silence. Lorsqu'elles furent dans le vestibule, Marie-Pierre constata que Bertrand avait disparu, comme évanoui dans l'air. Raffaella lui prit la main dans la sienne et l'entraîna. Saisie par une émotion intense à l'idée de ce qui l'attendait maintenant, Marie-Pierre se laissa guider, sans rien voir des couloirs, escaliers, vestibules qu'elles empruntaient. C'est à peine si elle eut conscience qu'elles quittaient le rez-de-chaussée pour s'enfoncer dans les profondeurs du sous-sol.

Enfin, Raffaella s'arrêta devant une porte métallique flambant neuve et munie d'un digicode, qui contrastait violemment avec les murs de pierre de l'espèce de petite cave voûtée où elles se trouvaient.

Raffaella se tourna vers Marie-Pierre, qui osait à peine respirer. Elle l'enlaça brusquement et l'embrassa avec une passion presque violente.

— Tu es prête ? murmura-t-elle ensuite. Prête à te soumettre à ton maître, le prince de la nuit ? Prête à donner ton sang pour qu'il puisse continuer de vivre son immortalité à travers les siècles à venir ?

Marie-Pierre s'entendit à peine répondre « oui ». Elle ne parvenait pas à déterminer qui était la plus forte, de sa peur ou de son excitation.

D'un doigt précis et rapide, Raffaella composa un code de quatre chiffres sur le petit tableau. Et la porte s'ouvrit, avec un très léger chuintement.

Tout d'abord, Marie-Pierre ne vit rien qu'une incroyable quantité de points lumineux qui semblaient danser dans une soupe de ténèbres. Au bout de quelques secondes, elle comprit qu'il s'agissait de bougies allumées, dont les flammes seules éclairaient la pièce – dans laquelle Raffaella l'invita à pénétrer en la poussant doucement au creux des reins. Un parfum capiteux vint aussitôt frapper ses narines, qu'elle ne parvint pas à identifier.

Ses yeux s'habituerent rapidement à la semi-pénombre et elle vit qu'elles se trouvaient dans une vaste cave au plafond voûté, qui lui parut beaucoup plus ancienne que l'hôtel particulier qui s'élevait au-dessus.

Ensuite, elle remarqua que toute la partie droite de la large pièce avait été aménagée d'une façon luxueuse et à l'orientale : tapis, soieries, divans, poufs...

Et c'est seulement après cela que, dans la partie opposée, entouré de lourds chandeliers d'argent allumés, posé sur une sorte de socle en marbre noir lui-même installé au centre d'un grand pentagramme inversé[2] rouge sang, se trouvait un majestueux cercueil de bois sombre, rehaussé de grosses poignées d'argent finement ouvragées.

Le cœur de Marie-Pierre se mit à battre à toute vitesse, sous le coup de la stupeur, à laquelle se mêla rapidement une sourde excitation. La bière était dépourvue de son couvercle et, d'où elle se trouvait, elle distinguait nettement deux mains très pâles aux doigts entremêlés, croisées sur ce qui devait être la poitrine de la personne allongée à l'intérieur du coffrage oblong, doublé de soie mauve très foncée.

Le prince de la nuit ; il était là : il l'attendait.

Une sorte de réflexe, de sursaut de sa raison, incita brusquement Marie-Pierre Bouvillon à tourner les talons et à quitter aussi vite que possible cette maison de malades. Elle était fascinée et passionnée par les vampires, d'accord, mais eux, ils semblaient être vraiment « oufs ».

Mais la partie d'elle-même qu'elle appelait Wilhelmina, ou Mina, avait trop envie de vivre la suite de cette folie, et elle resta sur place. Mieux : toujours incitée par la main douce et pressante de Raffaella, elle commença de s'avancer avec lenteur vers le cercueil.

Elle n'était plus qu'à deux mètres de lui lorsque, soudain, elle vit les deux grandes mains se décroiser lentement, pour venir s'agripper aux montants de la bière. Elle s'arrêta, les yeux exorbités et le souffle court.

Puis l'homme se dressa dans sa couche funèbre. Il était d'une pâleur effrayante et ses yeux luisaient dans cette face macabre comme deux charbons portés au rouge.

Lorsque ses lèvres s'écartèrent en un sourire, Marie-Pierre crut qu'elle allait s'évanouir de saisissement en découvrant les deux rangées de dents d'une blancheur éclatante, quasi surnaturelle.

Et surtout les deux canines supérieures, épaisses à la base, effilées ensuite – puissantes et acérées comme les crocs d'une bête carnivore.

Kléber Cripure mit le moteur de son 4x4 en marche et quitta doucement la bordure de trottoir, après s'être assuré qu'aucun véhicule ne remontait la rue Chauveau.

À cette heure avancée de la nuit, Neuilly était quasiment déserte, mais il risquait toujours de tomber sur une patrouille de police en maraude : l'ex-fief

du président Sarkozy restait l'une des villes les plus « fliquées » de France...

Et si jamais, par pur désœuvrement, des policiers décidaient de le contrôler et qu'il leur prenait la fantaisie de lui faire ouvrir son coffre, ils éprouveraient alors le choc de leur vie.

Quant à la sienne, de vie, elle serait terminée.

Il y avait moins d'une heure qu'il avait quitté son domicile de Chatou mais il avait l'impression de n'avoir pas pris de repos depuis au moins, trente-six heures, tellement il se sentait harassé par ce qu'il venait de faire.

Et encore, il n'avait exécuté que la partie la moins dangereuse de ce qu'il s'était spontanément proposé de faire – il se demandait d'ailleurs encore pourquoi. Sans doute parce que, depuis qu'il la connaissait, il n'avait jamais rien su refuser à la très envoûtante Raffaella...

Il n'empêche que, maintenant, il avait l'impression d'avoir plongé tête la première dans un pot de mélasse dont il ne parviendrait jamais à se désengluier. Sa seule solution était d'aller jusqu'au bout de cette folie furieuse, et sans commettre la moindre erreur. Facile à dire...

En s'efforçant de ne rouler ni trop vite ni trop lentement. Kléber Cripure tourna dans le boulevard Bineau et s'éloigna en direction de Paris.

En maudissant le jour où il avait eu la faiblesse de répondre « oui » à la demande de son vieil ami : l'éminent professeur Matthieu d'Allose.

CHAPITRE II



Lorsque le lieutenant Géraldine Hébert poussa la porte des Affaires recommandées, la section reine de la Brigade de répression du proxénétisme – autrement dit : la Brigade Mondaine – elle constata avec plaisir que « les garçons » étaient déjà installés à leurs bureaux respectifs.

Les garçons : c'est ainsi que depuis qu'elle avait été intégrée à la brigade, elle désignait couramment le commandant Boris Corentin et le capitaine Aimé Brichot. Et, après ce long week-end de Pentecôte, elle était ravie de les retrouver tous deux fidèles au poste.

— Salut Grand chef ! Bonjour, Mémé ! claironna-t-elle en entrant dans la pièce, avec un large et lumineux sourire qui fit réapparaître la petite fossette de sa joue droite parsemée de minuscules taches de rousseur. Comment va la forme, après ce long week-end de feignasses ?

— Quelle classe ! Quelle élégance ! soupira Brichot en levant les yeux au plafond. Quand vous déciderez-vous à adopter un langage un peu plus distingué ?

— Et puis, feignasse toi-même ! ajouta Corentin. Après tout, il ne me semble pas que tu aies été de permanence ici durant ces trois jours de *feignasserie*...

Lorsque Géraldine Hébert était arrivée aux Affaires recommandées, en tant qu'« électron libre » comme l'avait dit le commissaire divisionnaire Badolini, patron de la Brigade mondaine, elle s'était tout de suite très bien entendue avec Boris Corentin ; et entre eux, le tutoiement s'était imposé d'emblée. En revanche, Aimé Brichot avait regardé son « intrusion » dans l'équipe qu'il formait avec Corentin d'un œil beaucoup plus circonspect. Heureusement, il n'avait pas fallu plus de quelques semaines pour qu'il soit à son tour conquis par la verve, la drôlerie, la gentillesse, mais aussi le grand professionnalisme de leur nouvelle et jeune collègue, et qu'il ne nourrisse envers elle des sentiments quasi paternels, ou en tout cas « grand-fraternels ». Il n'empêche que, l'habitude étant prise, ils avaient tous les deux conservé le vousoiement du début.

Tu as fait quoi, Petit bonhomme ? s'enquit Boris Corentin, en dévisageant leur jeune coéquipière avec un plaisir qu'il ne cherchait même plus à dissimuler.

D'emblée, cet incorrigible amateur de femmes avait trouvé la jeune stagiaire qu'elle était alors tout à fait à son goût, avec sa tignasse rousse et frisée, son visage rond, son petit nez retroussé et l'éclat de ses yeux émeraude derrière ses petites lunettes rondes cerclées d'or. Sans parler de son corps élancé et pulpeux à la fois, tout en pleins et en déliés judicieusement répartis selon les canons de la beauté antique...

Mais ses velléités de séduction s'étaient arrêtées net lorsque, dès le

premier jour de leur collaboration, Géraldine avait appris aux deux inspecteurs qu'elle était résolument « féminophile » – mot qu'elle préférait à « lesbienne » et qu'elle avait forgé pour son usage personnel. En un sens, Corentin se disait que c'était bien mieux comme ça : les « plans cul » au sein d'une même équipe, c'était toujours délicat à gérer. Dans le langage vert de Géraldine : rien de mieux pour *planter la zone*.

Il n'empêche que quand il la voyait rappliquer après quelques jours de séparation, comme aujourd'hui, Boris avait toujours un petit pincement de regret au creux de la poitrine...

— J'ai rien branlé, répondit la jeune femme à la question de Corentin, à la consternation de Brichot. Liselotte et moi, on a quasiment pas décroché du plumard... et pas seulement pour y faire des cochonneries !

Rencontrée grâce à une enquête particulièrement périlleuse, Liselotte Faarup était la jeune, blonde et très belle Danoise qui partageait l'existence et l'appartement de Géraldine Hébert depuis près de deux ans.

— Et vous, ça s'est bien passé, les garçons ? relança la jeune rouquine en mettant son ordinateur sous tension.

Boris Corentin ouvrait déjà la bouche pour répondre lorsque son téléphone de bureau se mit à sonner. Il attendit la deuxième sonnerie pour décrocher, et reconnut tout de suite la voix éraillée de leur patron à tous, le commissaire divisionnaire Charlie Badolini.

— Oui, patron, c'est moi... Il est là aussi, ainsi que le lieutenant Hébert... D'accord, on arrive et... Oui, bien entendu *immédiatement* !

Boris Corentin raccrocha le combiné un peu trop brusquement : cette façon qu'avait le commissaire divisionnaire de laisser sous-entendre que ses subordonnés pourraient s'amuser à flâner en route commençait, après toutes ces années, à l'exaspérer sérieusement. Mais bon : on n'allait certainement pas le changer maintenant, ce vieux Corse têtue comme un bourricot de montagne...

— C'était Baba ? demanda sans réfléchir Aimé Brichot, occupé à nettoyer ses lunettes de myope léger avec la petite peau de chamois qui ne le quittait jamais.

Au petit sourire ironique de sa flèche, il comprit qu'il venait en quelque sorte de tendre des verges pour se faire battre. En effet, ça ne manqua pas :

— Pas du tout, Mémé, qu'est-ce qui peut bien te faire penser un truc aussi improbable ? En réalité c'était mon vieux pote de régiment Dominique Strauss-Kahn qui m'appelait de New York. Pour savoir si je n'aurais pas par hasard une ou deux copines bien chaudes à lui présenter, la prochaine fois qu'il viendra à passer par Paris...

— Ah c'est malin ! soupira Aimé Brichot, non sans retenir un petit sourire. Et si on y allait, au lieu de raconter des conneries à deux balles dix ronds ?

— En tout cas, moi, je suis pas volontaire... pour DSK, je veux dire ! fit Géraldine Hébert, alors qu'ils quittaient tous les trois le bureau des Affaires recommandées.

Lorsqu'ils poussèrent la seconde des portes capitonnées permettant d'entrer dans le grand bureau de Charlie Badolini, les trois inspecteurs furent frappés au visage – et juste après aux poumons... – par l'épais nuage de fumée bleuté qui régnait en ces lieux : malgré les réglementations contraignantes en ce domaine, le patron de la Brigade mondaine n'avait pas une seule seconde envisagé de cesser de fumer ses brunes sans filtre dans son bureau. Jusqu'à présent, personne n'avait osé lui faire la moindre remarque à ce sujet.

— Ah, tout de même ! grogna le petit homme sec et ridé, vêtu de son éternel costume croisé bleu pétrole, en voyant entrer ses trois subordonnés – lesquels n'avaient pas mis plus d'une minute pour venir de leur propre bureau. Asseyez-vous, on n'a pas de temps à perdre !

Avec Charlie Badolini, on n'avait jamais de temps à perdre...

Aimé Brichot alla chercher une chaise le long du mur afin de laisser galamment le second fauteuil à Géraldine Hébert, le premier étant tacitement réservé à Boris Corentin : infime privilège du chef d'équipe...

— Avez-vous déjà entendu parler de Marie-Pierre Bouvillon ? attaqua Charlie Badolini en ouvrant le dossier cartonné orange qui se trouvait sur son sous-main en cuir de Cordoue.

Aimé Brichot ouvrit la bouche mais fut pris de vitesse par le commissaire divisionnaire lui-même :

— Non, évidemment ! Et c'est normal : à part fréquenter les boîtes de nuit dites « gothiques », cette jeune fille n'a jamais rien fait qui puisse attirer l'attention sur elle.

— À paît périr de mort violente... commenta tranquillement Boris Corentin, en croisant les jambes.

Charlie Badolini le regarda, les yeux ronds :

— Comment le savez-vous ?

— Je ne le sais pas, Monsieur le divisionnaire : je le suppose. Sinon, pourquoi nous auriez-vous convoqués immédiatement pour nous parler d'elle ?

— Elle pourrait avoir été seulement kidnappée, le contra Géraldine avec un petit sourire mutin.

— C'est vrai, tu as raison, elle pourrait, convint Boris Corentin de bonne grâce.

— Ou encore, se lança à son tour Aimé Brichot, se trouver au centre d'un trafic de...

— Ça va, je ne vous dérange pas ? le coupa Badolini sur un ton impatient

et assez sec.

Les trois inspecteurs ravalèrent leurs hypothèses d'un même mouvement de glotte...

— Bon, en l'occurrence, c'est Boris qui a raison : cette jeune fille d'à peine 19 ans a bien été retrouvée morte aux premières heures du jour dans une arrière-cour de la rue Jean-Didier Jaigou. C'est dans le 10^e arrondissement...

— Je connais, c'est dans le quartier de la gare de l'Est, intervint Boris Corentin. Je crois bien qu'il y a là une boîte de nuit assez bizarre... Des fans des vampires et autres goules, si je me souviens bien...

— C'est précisément dans l'arrière-cour de cette boîte de nuit qu'a été retrouvé le corps de Marie-Pierre Bouvillon, enchaîna Badolini : entièrement nue et la gorge déchiquetée.

Le commissaire divisionnaire jeta un coup d'œil rapide au dossier ouvert devant lui :

— L'endroit s'appelle : *Aimez-vous Bram* ?...

— Aimez-vous Brahms ? répéta Géraldine Hébert avec un peu d'étonnement dans la voix. Drôle de nom pour un soi-disant repaire de pseudo-vampires !

— Pas *Brahms* : *Bram*, rectifia gentiment Corentin en se tournant à demi vers elle.

— Comme Bram Stoker, l'auteur du célèbre roman *Dracula*, ajouta Aimé Brichot, tout en lissant machinalement la pointe droite de sa moustache.

— Ah parce qu'en plus ces tordus grotesques ont de l'humour et des lettres ? ironisa Géraldine, en remontant ses petites lunettes du bout de l'index. On aura tout vu...

— Et si on revenait à la victime ? suggéra Boris Corentin, qui voyait que Charlie Badolini commençait à s'impatisser sérieusement de leurs digressions.

— J'allais vous le proposer ! répondit ce dernier, un brin sarcastique. C'est l'homme chargé de sortir les poubelles de l'immeuble dont la boîte de nuit occupe le rez-de-chaussée et le sous-sol qui a découvert le corps, vers cinq heures du matin. Il a aussitôt alerté le Ciat du 10^e et vos collègues sont arrivés sur place à six heures moins vingt. Lorsqu'il a vu de quoi il retournait, mon homologue a décidé de me faire remonter l'affaire, pensant à juste titre qu'elle avait toute chance d'être plus de notre ressort que du sien.

Boris Corentin agita l'index et le majeur de la main droite pour signifier qu'il avait une question à poser.

Oui, Boris ?

— Qu'elle soit du ressort de la Brigade, cette affaire, je n'en doute pas une seconde, Monsieur le divisionnaire. Mais pourquoi nous la confier à nous ? Je veux dire : aux Affaires recommandées ? Elle m'a l'air, à première vue, plutôt

simple et pas du tout « coup tordu »...

Charlie Badolini laissa échapper un petit soupir, un peu comme un vieux pneu en fin de vie achève de se dégonfler. Il eut un geste vague de la main, envoyant par la même occasion un nuage de cendre grise sur les revers de son costume, de toute façon déjà maculé par celle de la précédente cigarette :

— Je vous la confie à vous parce que je n'ai rien d'autre pour le moment à vous donner et que je n'aime pas vous savoir inoccupés : j'ai trop peur de vous voir vous rouiller...

— Trop aimable ! ne put s'empêcher de glisser Géraldine Hébert à mi-voix.

— Mais il va de soi que si quelque chose de plus « juteux » se présente, vous refilez le bébé à d'autres, enchaîna Badolini, sur un ton de grand seigneur magnanime.

Il leur tendit le fort mince dossier cartonné orange, qui trônait sur son sous-main :

— Tenez, le peu que je sais est là-dedans. Je pense que le corps a déjà dû être transporté à l'IML : à mon avis, vous devriez commencer par là...

— Je vous remercie de l'avis, Monsieur le divisionnaire, ne put s'empêcher d'ironiser Boris Corentin. Justement, je me demandais par quel bout on allait bien pouvoir prendre un dossier aussi complexe...

Les trois inspecteurs se dépêchèrent de quitter le grand bureau, sous le regard orageux du commissaire divisionnaire. Lequel n'était pas tellement porté sur l'humour, surtout lorsqu'il en constituait la cible.

— On pourrait peut-être se répartir le taf ? suggéra Aimé Brichot lorsqu'ils furent de retour aux Affaires recommandées, une minute plus tard.

Boris Corentin leva les yeux au plafond :

— Décidément, ce matin, tout le monde a à cœur de m'expliquer comment je dois m'y prendre. Il est vrai que je fais ce boulot depuis à peine vingt ans...

— Ça va, le prends pas mal, Grand chef ! rigola Géraldine, en passant gentiment la main dans ses cheveux bruns et bouclés – lesquels, depuis quelque temps, avaient tendance à s'agrémenter aux tempes de discrets petits fils d'argent...

— Cela dit, tu as raison, Mémé, reprit celui-ci avec un petit sourire : pas la peine de débarquer en troupeau à l'IML. Je pense que je vais y aller avec Géraldine pendant que tu fileras faire les premières constatations d'usage rue Jean-Didier Jaigou et prendre contact avec nos collègues du 10^e arrondissement. Ça te va comme ça, ou bien ?

— *Samovar*, comme disent nos amis russes ! répliqua finement Aimé Brichot, non sans un bref regard reconnaissant en direction de sa flèche.

Malgré les années, il continuait d'avoir horreur de la morgue et ne s'y

rendait qu'avec une certaine répugnance qu'il n'arriverait sans doute jamais à vaincre. Y échapper était presque comme si Boris Corentin venait de lui accorder de micro vacances...

— Bon allez, on se met en piste ! clama joyeusement Corentin, en attrapant à la patère le blouson rembourré qu'il avait ressorti le matin même de son placard.

Alors que tout le mois de mai avait été aussi chaud et sec qu'un mois d'août, il s'était brusquement remis à faire frisquet sur la région parisienne – ainsi que « sur l'ensemble du territoire », comme disent les présentateurs météo de la télévision dans leur drôle de jargon.

Les trois inspecteurs allaient sortir du bureau lorsque le téléphone de Corentin se mit à sonner. C'était de nouveau Charlie Badolini, et Corentin actionna le haut-parleur pour que les deux autres puissent en profiter :

— Boris ? Ah, vous êtes *encore* là, très bien ! Je viens d'avoir mon homologue du 10^e arrondissement : vos collègues viennent de récupérer une photographie de Marie-Pierre Bouvillon et ils doivent être en train de vous la transmettre par mail. J'ai pensé que ça pourrait vous être utile...

— Très bien ! Merci, Monsieur le divisionnaire, répondit Boris avant de raccrocher.

Il se tourna vers Aimé Brichot :

— Tu attends ici que la photo arrive ? Tu risques d'en avoir plus besoin que nous...

Une vingtaine de minutes plus tard, la Renault Mégane de service pilotée par Boris Corentin pénétrait dans la cour arrière de l'institut médico-légal de Paris.

Un petit vent sec et froid s'étant mis à souffler, Géraldine Hébert et lui se dépêchèrent de s'engouffrer dans l'austère bâtiment de petites briques rouges. Ils remontèrent la longue galerie bordée de statues, que Géraldine, au contraire d'Aimé Brichot qui les avait toujours déclarées sinistres, trouvait d'une belle élégance. Ensuite, ils pénétrèrent dans les salles proprement médicales de l'IML, carrelées de blanc et récemment remises à neuf, ce dont elles avaient effectivement le plus grand besoin.

Les deux policiers se trouvaient à peu près à mi-couloir lorsqu'une porte de bureau s'ouvrit, sur la droite. Il en sortit un petit homme rondouillard, en blouse blanche ouverte, dont le cou était sanglé dans un gros nœud papillon à pois.

Le docteur Flutiaux, médecin légiste de son état, et l'un des meilleurs probablement, en dépit de sa propension naturelle à tout tourner en dérision. Enveloppant nos deux policiers de son petit œil sombre et vif, il éleva ses deux bras courtauds en V, tel un général de Gaulle miniature.

— Tiens, le couple qui tue ! s'exclama-t-il de sa petite voix comiquement

flutette. Mademoiselle Hébert, j'ai beau me torturer la cervelle, je ne parviens pas à comprendre comment vous avez pu vous laisser séduire par ce vieux beau déjà sévèrement décati !

Eh, mollo, toubib ! protesta Corentin en retenant un sourire. On avait dit qu'on n'attaquait pas sur le physique ! D'autant que si vous voulez vous aventurer sur ce terrain-là...

— De toute façon, enchaîna Géraldine Hébert, décati ou pas décati, ça ne change rien : si le commandant Corentin, ici présent, voulait me séduire, il faudrait d'abord qu'il se laisse pousser des nichons et qu'il se fasse greffer une fougère à la place de sa paire de balloches : autant dire que c'est pas tout à fait fait pour demain !

Face à une attaque aussi roide, le bon docteur Flutiaux en perdit momentanément son légendaire sens de la répartie ; et il coula en direction de Géraldine Hébert un regard empreint d'une sorte de crainte respectueuse.

— Hem... Bon : je suppose que c'est ma dernière pensionnaire qui me vaut le pénible honneur de votre visite ? demanda-t-il en rajustant machinalement son nœud papillon. J'ai déjà pratiqué sur elle un premier examen superficiel. Qui ne manque d'ailleurs pas d'intérêt. Vous me suivez ?

Il avait repris son ton froid et précis de grand professionnel, qui était la raison pour laquelle tout le monde, à la PJ, supportait patiemment son humour parfois pénible.

Sans attendre la réponse des deux policiers, le médecin légiste pivota sur ses talons et, à une vitesse surprenante pour ses petites jambes grassouillettes, fila vers le bout du couloir, lequel était interrompu par une porte à double battant fraîchement enduite de peinture crème.

De l'autre côté se trouvait l'une des salles d'autopsie, dont tout le mur de droite était occupé par les longs tiroirs réfrigérés où étaient stockés les cadavres en attente de « traitement ». Au moment où les deux hommes et Géraldine y pénétrèrent, une jeune et assez jolie assistante de Flutiaux finissait d'installer un corps de jeune femme aux cheveux noirs sur l'une des trois tables métalliques.

Le docteur Flutiaux eut un geste qui se voulait théâtral du bras droit :

— Messieurs, permettez-moi de vous présenter M^{lle}... Ah, c'est vrai que j'ignore encore son nom ! Eh bien, disons : Mademoiselle Vampirella, puisqu'il paraît qu'on est en plein dans une histoire de vampire !

— Le corps a été retrouvé près d'une boîte de nuit fréquentée surtout par des fans de vampirisme, mais ça ne veut pas dire qu'il y ait un rapport, le corrigea Boris Corentin, sans prendre la peine de le renseigner sur l'identité de la victime. En fait, nous n'en savons rien du tout.

— Eh bien, moi, je le sais, trancha le docteur Flutiaux très sérieusement : il y a un rapport ! Et un rapport que je qualifierais volontiers de... mordant.

— Ça vous ennuerait de parler en français de tous les jours plutôt que par énigme ? lui suggéra Géraldine, avec un sourire qui lui fit perdre une grande partie de ses moyens.

— Approchez-vous, gente damoiselle, vous allez comprendre très vite ce que je veux dire, l'invita le docteur Flutiaux avec un petit sourire en coin.

Boris Corentin était déjà en train d'examiner le corps à la peau blême, déjà parsemé çà et là de vilaines taches jaunâtres. Il s'agissait d'une très jeune femme, presque encore une adolescente, bien en chair, très brune. Corentin se disait qu'il aurait pu la trouver jolie si elle avait été vivante, et surtout si elle n'avait pas présenté cette plaie horrible, déchiquetée et noirâtre, sur le côté droit de la gorge.

Sentant arriver les deux autres sur sa gauche, il tourna la tête vers le médecin légiste, tout en désignant le cou de la morte d'un geste vague de la main :

— Qu'est-ce qui lui est arrivé, toubib ?

— Elle s'est fait mordre, tout simplement ! répondit calmement le petit homme replet.

— Pardon ? fit Géraldine Hébert, un peu abasourdie.

Comme j'ai l'honneur de vous le dire, délicieuse créature ! Quelqu'un qui l'aimait sans doute un peu trop lui a planté ses crocs dans la veine jugulaire.

— Quelqu'un ? releva Corentin. Vous voulez dire que c'est un humain qui l'a mise dans cet état ? J'ai quand même un peu de mal à vous croire...

— L'homme est une truie qui doute ! énonça sentencieusement le docteur Flutiaux. Un homme bien équipé même ! J'en suis d'autant plus certain que ce maladroit a oublié l'une de ses dents à l'intérieur de la plaie...

Joignant le geste à la parole, le médecin légiste sortit une petite pochette de plastique transparent de la poche de sa blouse et la tendit à Boris Corentin :

— À votre avis, qu'est-ce que c'est que ça, Monsieur le superflic que le monde entier nous envie ?

Sans relever l'ironie, Corentin saisit le sachet et examina ce qui se trouvait à l'intérieur. Effectivement, il dut reconnaître que ça ressemblait à une dent, une canine pour être plus précis – mais certainement pas une canine *humaine*. Il repéra aussi les petits crochets métalliques à sa base.

— On dirait une sorte de prothèse, murmura Géraldine, qui s'était approchée pour mieux voir.

— Bravo à notre Sherlockette ! s'exclama Flutiaux. C'est en effet une prothèse dentaire en résine. Une prothèse amovible, pour être précis. En fait, si j'en juge par le premier examen rapide de la plaie que j'étais en train d'effectuer avant que vous ne veniez me déranger, il devait même y avoir deux prothèses : chacune fixée sur une canine, peut-on supposer.

— Comme un acteur dans un film de vampires, alors ? fit Géraldine

Hébert, d'un ton incrédule.

— Quelque chose comme ça, oui... acquiesça le petit homme. Ce qui est étonnant, c'est qu'il ne s'agit nullement d'un accessoire bidon que l'on pourrait trouver dans une boutique de farces et attrapes : ce que vous avez entre les mains est une véritable prothèse dentaire. Et, pour médiocres que soient mes connaissances en dentisterie, je peux même me risquer à affirmer qu'il s'agit d'un travail remarquable, à coup sûr exécuté par un authentique professionnel.

— Ah ! voilà qui va restreindre considérablement le champ de nos investigations ! s'exclama Corentin avec entrain. Car je suppose qu'il ne doit pas y avoir des centaines de prothésistes sur la place de Paris, si ?

— Sur la place de Paris, non, répondit Flutiaux. Mais qui vous dit que cette amusante « dent de vampire » a été fabriquée à Paris, ou même en France ?

Boris Corentin se rembrunit aussitôt :

— Effectivement, vous avez raison, toubib : je me suis sans doute emballé un peu vite...

— Ah, l'impétuosité de la jeunesse ! soupira Flutiaux en élevant ses petits bras vers le plafond.

— Ce qui est intéressant, enchaîna Géraldine Hébert, c'est que le corps a été retrouvé à proximité d'une discothèque fréquentée par des amateurs de *vampires*. Ça colle parfaitement avec notre dent, non, Grand chef ?

— Ça colle parfaitement, en effet, Petit bonhomme. Je trouve que ça colle même un peu trop bien, mais bon... Espérons que Mémé aura fait bonne pêche de son côté.

Deux grosses gouttes de pluie vinrent s'écraser, l'une sur le verre gauche des lunettes d'Aimé Brichot, l'autre sur l'arête de son nez busqué.

Il ne manquait plus que ça... Durant un mois, tout le monde s'était mis à entonner – et spécialement les journalistes de la télévision, bien entendu – le grand air de la sécheresse, et voilà que l'une des premières pluies tombant depuis plus d'un mois, elle était pour sa pomme !

En maugréant, Brichot releva le col de sa veste et continua de remonter la rue du Terrage. Plus sinistre que cette rue-là, c'était difficile, à part peut-être la fameuse rue Watt du treizième arrondissement, immortalisée par Boris Vian – mais qui n'existait plus, depuis les grands travaux d'urbanisme du 13^e arrondissement. C'est en tout cas l'impression qu'Aimé Brichot avait eue lorsque le taxi l'avait déposé à l'angle du Faubourg Saint-Martin. D'un côté elle aboutissait aux voies du chemin de fer de la gare de l'Est ; de l'autre au canal Saint-Martin. Entre les deux, un alignement d'immeubles anciens mais

sans caractère aucun et aux façades considérablement noircies. À présent, il ne lui restait plus qu'à trouver la me Jean-Didier Jaigou, où se trouvait la disothèque *Aimez-vous Bram ?* – si possible avant qu'il ne pleuve « à boire debout », comme aiment à dire nos cousins québécois. Car, bien entendu, il avait négligé de se munir du plan de Paris qui dormait bien tranquillement dans un tiroir de son bureau, aux Affaires recommandées...

Alors que les gouttes se faisaient de plus en plus nombreuses et pesantes, il avisa un homme d'une cinquantaine d'années, vêtu d'un pantalon de velours côtelé et d'une ample chemise grise, qui, malgré l'heure relativement avancée de la matinée, était occupé à sortir deux grosses poubelles vertes d'un immeuble un peu plus présentable que ses voisins. Il s'en approcha, tout en notant que l'homme avait des cheveux grisonnants, étonnamment longs sur la nuque.

— Pardon, mon brave : est-ce que vous pourriez me dire si je suis encore loin de la rue Jean-Didier Jaigou ? demanda Aimé Brichot bien poliment.

Le type se redressa brusquement, tourna vers lui un visage sanguin et rond, le regarda avec des yeux agrandis par la stupeur, avant d'éclater d'un gros rire sonore qui lui fit trembler toute la carcasse :

— Non mais dites, qu'est-ce qui vous prend de me parler comme si on était deux acteurs d'une mauvaise série télé française – ce qui est d'ailleurs un parfait pléonasmе ? Vous vous croyez sur TF1 ou quoi ?

Aimé Brichot prit conscience du ridicule de sa formulation, se sentit rougir d'un coup et tenta plus ou moins de se raccrocher aux branches :

— Euh... veuillez me pardonner, je pensais juste que vous...

— Vous pensiez que comme je suis l'un des derniers concierges parisiens encore en activité, l'interrompit le quinquagénaire de plus en plus goguenard, il fallait me parler comme à un *gogol* léger, c'est ça ?

Du coup, Aimé Brichot perdit pied totalement et préféra se taire : ce qu'on appelle « capituler en rase campagne ». Il devait avoir l'air si misérable que son interlocuteur éclata de rire une seconde fois, avant de s'exclamer :

— Allez, faites pas cette tronche de gamin puni, mon petit vieux ! Je disais ça juste pour rigoler un peu ! Dans le fond je m'en fous, de la manière dont les gens s'adressent à moi. De toute façon, la plupart du temps, je n'écoute même pas ce qu'ils peuvent bien me raconter, les gens, alors...

— Donc, pour la rue Jean-Didier Jaigou... reprit Brichot avec un petit sourire amusé.

Hein ? Ah, oui, bon... ben c'est pas très compliqué en fait, vu que c'est celle qui prend là, à gauche, juste après *mon* immeuble. Je la connais bien : c'est là que donnent les deux fenêtres de ce qu'on appelle une « loge », sans doute pour essayer de nous faire croire qu'on est à l'opéra tous les jours, nous autres. Moi, je dirais plutôt : *mon taudis*, mais bon... Et vous allez y faire quoi, dans cette rue sinistre, si c'est pas indiscret ni abuser de votre temps ?

— Je vais à un endroit qui s'appelle *Aimez-vous Bram* ?...

Le concierge en resta muet quelques secondes, avant d'éclater de rire pour la troisième fois, faisant sursauter la vieille dame à cheveux mauves qui passait à leur hauteur, traînant au bout d'une laisse un mini-chien aux allures de rat chlorotique.

— *Aimez-vous Bram* ?, voyez-vous ça ! D'abord, laissez-moi vous faire observer que si vous compter vous encanailler, vous choisissez plutôt mal votre heure ! À moins que vous soyez là en repérage ? En tout cas, vous avez des goûts un peu bizarres, excusez-moi d'être franc, mon petit vieux. Moi, de mes fenêtres, je les vois passer, les filles qui vont s'entasser là-dedans. « Gothique », on appelle ça, il paraît. Moi je dirais sinistre, ou même lugubre, oui ! Elles sont toujours tout en noir, avec des mines de déterrées et des maquillages immondes. Sans parler de leurs fringues informes et de leurs bijoux à vous coller la chair de poule ! Moi, je pourrais pas tirer une de ces nanas-là : j'aurais trop peur qu'elle en profite pour me sucer le sang pendant que je dors ! Sucrer, je suis plutôt pour, mais mon sang je me le garde ! Enfin, c'est chacun son goût, hein ? D'ailleurs, je reconnais que sur toutes celles que je vois passer, il y en a quelques-unes de vachement bandantes quand même !

Aimé Brichot avait dressé l'oreille, soudain intéressé par le bavardage du concierge. Tandis que l'autre achevait sa péroraison, il sortit de la poche intérieure de sa veste la photo de Marie-Pierre Bouvillon, qu'il avait reçue juste avant de quitter le 36 et qu'il avait pris la peine d'imprimer. Il la mit sous le nez de son interlocuteur :

— Dites voir, *mon brave*, vous n'auriez pas vu cette fille-là, récemment, passer devant vos fenêtres ?

Sans daigner jeter le moindre coup d'œil à la feuille de papier A4 sur laquelle était imprimé le portrait de Marie-Pierre Bouvillon, le concierge lui répondit aussi sec par une autre question :

— Seriez pas flic, vous, des fois ?

— J'appartiens effectivement à la police judiciaire de Paris, répondit Aimé Brichot, un peu plus sèchement. Et je vous répète ma question : est-ce que vous avez vu, récemment, cette personne entrer dans la discothèque ?

— Non, désolé, je ne l'ai pas vue y entrer, répondit l'autre après un rapide coup d'œil à la photo.

Brichot affichait déjà une mine déçue lorsque le concierge se fendit d'un large sourire satisfait et ajouta :

— Par contre, je l'ai vue en sortir !

— Vous en êtes sûr ?

— *Caïman* ! C'était avant-hier, si ma mémoire ne me joue pas de tours. Ou peut-être bien il y a deux jours. Enfin, dans ces *z'eaux-là*, comme dirait Émile. Je l'ai remarquée, cette greluce, d'abord parce qu'elle serait assez,

mon genre si j'avais vingt-cinq ans de moins et que je bandais encore à la commande, mais surtout parce qu'elle était complètement bourrée et que j'ai eu peur qu'elle ne s'affale sur le trottoir juste sous mes fenêtres – ce qui m'aurait moralement obligé à aller la ramasser, ce dont je n'avais pas plus envie que ça. Mais finalement, non, elle a réussi à s'emporter un peu plus loin.

— Et elle est partie dans quelle direction ? voulut savoir Aimé Brichot, qui se sentait des impatiences.

— Ben vous alors ! Elle est partie dans le sens de circulation de la rue, cette blague !

— Dans le sens de la circulation ? s'étonna Brichot. C'est idiot : vous venez de me dire qu'elle était à pied !

— Elle était à pied *en sortant de la boîte* – ce qui est bien le moins ! corrigea l'autre. Juste après être passée en chaloupant devant mon taudis, elle a été accostée par un type à moto – une grosse cylindrée bleue, genre japonaise. La pochtronne est montée tant bien que mal en croupe et ils se sont tirés. Voilà, j'en sais pas plus, M'sieur l'agent !

Aimé Brichot ne releva même pas la petite pique finale et demanda très vite :

— Vous avez pu voir le visage du pilote ?

— À travers un casque intégral à la visière fumée ? Et pourquoi pas ses tatouages et la marque de son vaccin antituberculeux sous la combinaison de cuir, pendant que vous y êtes ? Non mais j'vous jure, les flics des fois...

Devant l'air plus ou moins exaspéré d'Aimé Brichot, il se dépêcha d'ajouter :

— Bon, en tout cas, *votre* motard, il avait l'air plutôt pas très grand et pas bien baraqué non plus. Je me suis même demandé comment il faisait pour maîtriser son « gros cube » avec son gabarit de moineau *Weight Watcher*...

Aimé Brichot remercia le concierge pour sa contribution au recul de la criminalité et tourna les talons. Ce n'est qu'en tournant le coin de la rue Jean-Didier Jaigou qu'il prit conscience de ce que la pluie n'avait pas cessé de tomber durant toute la conversation, et qu'il était désormais trempé.

Il eut tout de même un petit sourire satisfait, sous sa moustache dégoutante et irisée : au moins, il ne s'était pas fait mouiller pour rien. Il n'y avait peut-être aucun lien entre le motard « *Weight Watcher* » qui avait embarqué Marie-Pierre Bouvillon deux ou trois jours plus tôt et la mort par égorgement de celle-ci, mais c'était une piste qui méritait d'être suivie.

Et au moins, s'il chopait une pleurésie, il pourrait toujours se dire que c'était pour le bien de la France.

CHAPITRE III



— Voilà, Madame des Lupeaulx, c’est tout pour aujourd’hui ! annonça de sa belle voix grave le docteur Matthieu d’Allose, en dénouant la petite bavette de protection nouée autour du cou de sa patiente. Vous pouvez vous rincer la bouche...

En passant machinalement la main gauche dans ses épais cheveux argentés, le dentiste – ou plus exactement : l’*endodontiste* – se débarrassa du masque de chirurgien placé devant sa bouche, le jeta dans la corbeille posée au pied du fauteuil articulé dernier modèle et quitta la pièce de soins – véritable bloc chirurgical ultra moderne – pour repasser dans son bureau. Au passage, comme il le faisait presque toujours, par réflexe, il jeta un coup d’œil au-delà de la haute fenêtre afin de jouir de la vue qui s’offrait sur le petit parc privé dont il ne parvenait pas à se lasser, depuis huit ans qu’il avait acheté l’hôtel particulier de la villa Chatrier.

Il prit place dans son fauteuil Louis XVI et se mit à pianoter sur le clavier de son ordinateur portable – le dernier *ibook* de chez Apple, livré la semaine précédente – afin de noter dans le dossier de sa patiente l’intervention qu’il venait de pratiquer sur l’une de ses prémolaires.

Bérangère des Lupeaulx le rejoignit après quelques dizaines de secondes et prit place dans l’un des deux fauteuils situés de l’autre côté du grand bureau en loupe d’ormeau. Matthieu d’Allose leva machinalement les yeux de son écran en l’entendant arriver. Une fois de plus, il fut frappé par la suprême élégance et la sensualité diffuse de sa patiente, bien qu’elle ait atteint les

soixante ans quelques semaines plus tôt.

Mais, pour lui. Béragère aurait toujours 33 ans, c'est-à-dire l'âge qu'elle avait lorsque le tout jeune homme de 19 ans qu'il était alors avait fait sa connaissance – par l'intermédiaire de ses parents – et que...

Le professeur d'Allose s'efforça de se concentrer sur ce qu'il était en train d'écrire sur son clavier, plutôt que de se laisser envahir par des émois érotiques vieux de presque trente ans. D'ailleurs, il n'avait jamais fait l'amour avec Béragère, durant les deux mois de cet été-là, où ils s'étaient vus presque tous les jours, chez elle, à Rueil-Malmaison où elle vivait toujours. Ils n'avaient jamais *techniquement* fait l'amour, mais pour tout le reste, Matthieu en conservait un souvenir qui était peut-être son plus précieux sur le plan érotique.

Enfin, l'un de ses deux plus précieux. Mais l'autre, il évitait de l'évoquer trop souvent...

Il releva la tête et sourit à sa patiente, qui attendait qu'il ait fini d'écrire avec... patience.

— Et voilà ! s'exclama-t-il avec un entrain un peu forcé. Votre couronne sera ici dans quelques jours, il ne restera plus qu'à la poser et à faire les petits ajustements nécessaires. Voulez-vous que nous prenions rendez-vous tout de suite pour la semaine prochaine ? Que diriez-vous de jeudi à trois heures ?

Matthieu d'Allose ne s'était jamais résolu à dire « quinze heures » à la place de « trois heures de l'après-midi » : il trouvait que cela faisait terriblement *fonctionnaire*...

Après avoir noté le rendez-vous accepte par sa patiente, il la raccompagna jusque sur le perron annexe de l'hôtel particulier, comme il le faisait scrupuleusement pour tous ses patients. À la porte, Béragère des Lupeaulx effleura ses lèvres des siennes, et il s'en sentit troublé comme l'adolescent qu'il avait été et dont elle avait su, il y a bien longtemps, stimuler les ardeurs et l'enthousiasme érotiques...

L'endodontiste revint dans son bureau, non sans avoir confirmé à Sophie, son assistante, qu'il n'attendait plus aucun patient pour aujourd'hui et qu'elle pourrait rentrer chez elle dès qu'elle aurait vérifié les rendez-vous du lendemain. Il ouvrit la petite porte à demi dissimulée dans les rayonnages de la bibliothèque, en sortit un verre et une bouteille de Macallan, un *pur malt* de 18 ans d'âge dont il raffolait. Il s'en servit une solide rasade et se laissa tomber avec un gros soupir dans le canapé de cuir anglais qui se trouvait face à la haute fenêtre donnant sur le parc. Il passa une main machinale dans ses cheveux épais et argentés, puis porta à ses lèvres le verre en cristal de Bohème.

Les deux premières gorgées de whisky lui firent monter une brusque bouffée de chaleur à la tête. Aussitôt, les images de la soirée de la veille envahirent son esprit – qu'elles n'avaient d'ailleurs jamais tout à fait quitté de

la journée.

Plutôt que d'images, il vaudrait mieux parler d'ombres et de lumières mélangées. Car tout se brouillait, dans le cerveau du respectable et très respecté professeur en chirurgie dentaire Matthieu d'Allose – sauf la scène finale et paroxystique, qui elle, au contraire du reste, était d'une netteté et d'une intensité à peine soutenables, mais délicieuses.

L'endodontiste avala une nouvelle gorgée d'alcool et, renversant sa tête en arrière, ferma à demi les yeux, ne laissant filtrer qu'un mince rai de lumière d'un jaune chaleureux à travers ses paupières.

Il se revoyait encore, allongé dans le cercueil du « Temple » – c'est ainsi qu'il avait baptisé un peu pompeusement la partie de cave qu'il avait fait aménager à grands frais et dans une totale discrétion, trois ans plus tôt. Il avait encore dans l'oreille le bruit de la porte s'ouvrant sur les deux femmes : Raffaella, bien sûr, mais surtout la « victime » qu'elle venait lui offrir, selon le rituel bien établi entre eux.

À ce stade, il était persuadé que tout allait se dérouler comme les fois précédentes, avec les autres filles : les deux femmes allaient se soumettre à lui. le prince de la nuit, trembler devant sa puissance, s'adonner entre elles à tous les attouchements érotiques qu'il ferait mine de leur imposer – tout cela sur un mode assez ludique finalement. Puis, il allait procéder lui-même à la « saignée » de leur victime, au creux du bras, et il plaquerait ses lèvres sur la minuscule blessure ainsi pratiquée, afin de boire avidement les quelques gouttes de sang qui y perleraient. Le goût un peu fade et métallique du liquide vermeil provoquerait inmanquablement son érection et il posséderait la jeune « vierge » offerte par sa femme à ses appétits.

Sauf que rien ne s'était passé comme les autres fois. À cause de ces superbes prothèses, conçues et réalisées par son vieil ami Cripure, qui, une fois solidement fixées à sa mâchoire supérieure, l'avaient en quelque sorte transformé rapidement en un *véritable vampire*.

Matthieu d'Allose fut pris d'un incontrôlable frisson à cette évocation. Il ouvrit les yeux et, redressant la tête, avala d'un coup le reste de Macallan que contenait son verre, avant de l'emplir à nouveau. Puis, laissant retomber sa tête sur le dossier de cuir, il referma les paupières.

D'emblée, lorsqu'il s'était extrait de son cercueil, il avait senti que, cette fois, Raffaella lui avait trouvé la proie idéale ; bien plus douée que les précédentes, chez qui il sentait toujours plus ou moins la contrainte, voire la répugnance.

Alors que celle-ci, Wilhelmina, avait tout de suite fait preuve de ce mélange de fascination et d'horreur qu'une véritable vierge doit ressentir face au vampire qui convoite le précieux liquide nourricier coulant dans ses veines.

Du coup, il s'était littéralement jeté sur elle avec une ardeur qu'il ne se connaissait pas – en tout cas qu'il n'avait jamais éprouvée aussi rapidement.

Lorsqu'il avait saisi sa taille souple entre ses deux immenses mains décharnées, elle avait ployé le buste vers l'arrière, en une affolante pose d'abandon.

Il avait promené ses doigts sur les courbes molles de son corps, s'attardant sur ses seins volumineux et sur le double dôme de sa croupe. Il avait l'impression de n'avoir jamais bandé aussi dur.

Mais, en même temps, la force qui le poussait vers cette fille à la fois terrorisée et abandonnée, cette force était de moins en moins sexuelle. Elle se transformait rapidement en autre chose, de beaucoup plus intense et trouble.

Par flash, tandis qu'il pétrissait ces chairs féminines encore un peu adolescentes, des images explosaient dans son cerveau : une petite route sinueuse... une campagne déserte, dans le Midi... un soleil énorme et presque blanc qui surexposait tout... une roue de vélo tournant en roue libre... l'éclair rose d'une robe retroussée... et le rouge d'une rigole de sang...

Soudain, alors que du bout de ses ongles il faisait glisser sa tunique afin de dénuder son épaule droite, Wilhelmina avait laissé retomber sa tête vers l'arrière, dégageant sa gorge et son cou d'une manière irrésistible.

Matthieu d'Allose se souvenait avoir alors ressenti une douleur horrible, à la fois dans son ventre et dans sa tête – comme deux coups de poignard portés en même temps. Et un instinct inconnu, qui semblait remonter du fond des âges, d'avant l'homme, lui avait soufflé ce qu'il devait faire pour transformer cette souffrance atroce en un merveilleux et incomparable assouvissement.

Alors il avait plaqué sa bouche contre le cou de la jeune fille, là où palpitait la veine jugulaire ; et, de toute la puissance de ses mâchoires, il avait planté dans la peau tendre les deux prothèses acérées et creuses, solidement fixées à sa mâchoire supérieure, enveloppant ses deux canines.

L'orgasme qui l'avait ravagé, alors même qu'il sentait les chairs se déchirer, le sang gicler et envahir sa bouche, le corps de sa victime se tendre sous la douleur infligée, cet orgasme avait été sans commune mesure avec les plaisirs qu'il avait pu éprouver jusque-là. Un vrai orgasme, avec jaillissement séminal, sans qu'il ait eu besoin du moindre effleurement des doigts pour le provoquer.

Mais ce n'était pas tout. À l'instant où il buvait le sang tiède à grandes lampées, il avait senti son humanité, sa faible humanité, refluer en lui. Pour faire place à l'animal de proie qui sommeillait au fond de son être, sans doute depuis la nuit des temps. Et à l'excitation incroyable d'étancher enfin sa soif, s'était ajouté soudain un merveilleux et puissant sentiment d'invulnérabilité – presque d'immortalité.

Matthieu d'Allose ouvrit à nouveau les yeux. Sa main attrapa son verre au jugé et il le vida d'un trait, avant de l'emplir à demi pour la troisième fois. D'ordinaire, il « tenait » assez peu l'alcool et faisait très attention de ne boire que raisonnablement, afin de ne pas perdre le contrôle. Mais, là, il avait la

certitude tranquille que le whisky ambré serait sans aucun effet sur son organisme. Il sentait en lui, au profond, des forces nouvelles, capables de venir à bout de tout – et de tous.

Il ferma de nouveau les yeux. Le sang battait à ses tempes, comme une promesse ne demandant qu'à être tenue. Malgré le tempo sourd et rapide du flux dans ses artères, il crut entendre encore le cri qu'avait poussé Raffaella lorsqu'elle s'était aperçue que leur petite orgie était en train de « déraper » salement.

La suite devenait beaucoup plus floue, pour d'Allose. Littéralement anéanti par le plaisir qui venait de le faucher, le cerveau comme en fusion, il s'était laissé rouler à terre, le souffle saccadé, tandis que, près de lui, le corps de Wilhelmina était agité par les derniers soubresauts de l'agonie.

Il lui semblait se souvenir que Bertrand Siniac, le jeune amant de Raffaella, était entré dans le Temple peu après, mais qu'il était ressorti très vite, sur les injonctions de sa femme – laquelle semblait avoir recouvré très vite son sang-froid et son esprit de décision.

Puis, au bout d'un certain temps, comme surgissant de nulle part, était apparue la silhouette incroyablement massive de son vieil ami, Kléber Cripure, le prothésiste qui avait fabriqué pour lui les deux crocs en résine, responsables de tout.

Mais lorsque Matthieu d'Allose avait repris pour de bon le contrôle de lui-même, au bout d'un temps qu'il restait incapable de déterminer, tout le monde sauf Raffaella avait disparu : Bertrand Siniac, Kléber Cripure et surtout le corps ensanglanté de sa victime. Il aurait même pu croire avoir rêvé la scène, s'il n'y avait eu la large flaque de sang sur le sol, au pied de son cercueil de chêne capitonné...

Matthieu d'Allose porta son verre à ses lèvres, puis se ravisa et le reposa à côté de lui : il avait beau être devenu une sorte de surhomme, une créature fantastique plus tout à fait de ce monde, ce n'était pas une raison pour abuser.

En se mettant debout, il fut d'ailleurs surpris – pour ne pas dire déçu – de constater que sa démarche était légèrement titubante. Comme si l'alcool continuait d'avoir sur lui l'effet qu'il a presque toujours sur les petits hommes ordinaires. Mais elle se raffermît au bout de quelque pas, et c'est avec une certaine assurance qu'il quitta son cabinet dentaire, pour rejoindre les parties privées de l'hôtel particulier, où Raffaella devait probablement l'attendre.

Ce pauvre Bertrand s'appliquait autant qu'il le pouvait, mais c'était en pure perte. À demi allongée sur le vaste sofa du salon bibliothèque, la jupe retroussée et les cuisses ouvertes, Raffaella Contini-d'Allose sentait la langue chaude et agile de son « esclave » aller et venir entre les replis délicats de son sexe, remonter jusqu'au petit bourgeon de chair dure afin de le mordiller

délicatement, puis redescendre vers les profondeurs touffues et humides – mais rien n’y faisait.

Sa tête étant ailleurs depuis le matin, son corps restait imperturbable ; comme mort.

— Ça suffit maintenant, soupira-t-elle en refermant ses cuisses pleines, à la peau très blanche. On n’arrivera à rien, j’en ai peur, mon pauvre Bertrand...

Le jeune homme fluet et blond se redressa, le bas du visage luisant, les joues légèrement empourprées mais le regard désappointé et piteux.

— Je suis désolé, Maîtresse, bafouilla-t-il, les yeux baissés comme il en avait l’obligation lors de leurs petits jeux de soumission/domination. J’ai fait tout ce que je...

— Arrête ça, Bertrand ! le coupa Raffaella d’un ton las, tout en se rajustant. Je ne suis pas d’humeur à jouer à la maîtresse, après ce qui s’est passé cette nuit ! Sers-nous plutôt une vodka bien glacée, tiens !

Bertrand Siniac s’empressa d’obéir et se dirigea à grandes enjambées vers le petit réfrigérateur habilement intégré à l’une des grandes bibliothèques de la pièce. Raffaella le suivit d’un regard attendri et reconnaissant.

C’était surtout pour lui, pour Bertrand, qu’elle jouait ce jeu de la femme dominatrice. Parce que c’était son fantasme le plus agissant ; parce que, d’une certaine manière, c’est ce qu’il avait *exigé* d’elle, lorsqu’ils avaient fait connaissance lors d’un vernissage, à peine un an plus tôt. En réalité, et même si elle n’avait que quatre années de plus que le jeune homme de 27 ans, les sentiments qu’elle éprouvait pour lui étaient plutôt *maternels* – ce qui la surprenait beaucoup elle-même.

Maternels mais tout de même intensément sexuels, car Raffaella ne pouvait se rassasier de ce corps gracile et musclé à la fois, de cette peau blanche et lisse, aussi douce que celle d’une jeune fille.

Bertrand revint vers le sofa, un verre de vodka dans chaque main – il en tendit un à Raffaella avec un demi-sourire soumis. En le prenant, elle s’avisa de la bosse qui déformait le pantalon de lin de son jeune amant. Elle l’effleura du bout de l’index, le faisant frissonner.

— Mon pauvre petit ! s’apitoya-t-elle en penchant légèrement la tête sur son épaule gauche. Je ne peux tout de même pas te laisser dans un état pareil, sous prétexte que, *moi*, je ne parviens pas à jouir !

Bertrand Siniac ouvrit la bouche pour protester, mais il rengaina ses objections, dans la mesure où les doigts fins et habiles de la volcanique brune étaient déjà occupés à le dégrafer. Il émit un petit gémissement d’aise quand ils se refermèrent autour de son sexe dur, assez fin mais très long et à la peau d’une infinie douceur.

Raffaella avança la tête vers le ventre plat et musclé de son compagnon, jusqu’à ce que ses lèvres pulpeuses et brillantes entrent en contact avec

l'extrémité du membre viril tendu vers son visage.

Au moment où sa langue chaude et souple venait s'enrouler autour de la hampe. Raffaella perçut un léger bruit de porte suivi d'un craquement de parquet. C'était la preuve sonore que Matthieu avait quitté son cabinet pour venir la rejoindre. Elle abandonna à regret la virilité qui avait investi sa bouche et fit signe à son jeune amant de se rajuster.

Son mari était parfaitement au courant des rapports qui s'étaient établis entre elle et Bertrand Siniac. Il était même arrivé plusieurs fois que le jeune homme participât à leurs petites orgies « vampiriques ». Mais, par une sorte de convention tacite entre les époux d'Allose, il était établi que les « convenances bourgeoises » devaient continuer à être respectées. Moyennant quoi, Raffaella et Bertrand évitaient de mal se conduire lorsqu'ils risquaient d'être surpris par Matthieu ; et, de son côté, celui-ci traitait Siniac avec l'indulgence bonhomme que l'on a pour un jeune ami de la famille, de vingt ans moins âgé que soi-même.

Lorsque la porte du salon s'ouvrit sur la silhouette toujours un peu raide du maître de maison. Raffaella Contini-d'Allose et Bertrand Siniac étaient sagement assis en vis-à-vis, comme deux bons amis conversant tranquillement, un verre de vodka frappée à la main – et une cigarette blonde dans l'autre pour ce qui concernait la jeune femme.

— Ne vous dérangez pas pour moi... dit Matthieu à l'adresse de Bertrand : je passe juste embrasser Raffaella avant d'aller faire mon jogging...

— Oh, mais il est plus que temps que je me sauve ! répondit le jeune homme, en se levant de son fauteuil anglais avec un peu trop de précipitation.

Ses lèvres effleurèrent la joue de Raffaella.

— Je vous vois demain comme prévu ? murmura-t-elle, en repoussant avec une certaine coquetterie ses lourds cheveux noirs derrière son épaule nue.

— Vos désirs sont des ordres. Madame, répondit Siniac, sans qu'on pût déceler dans sa voix le moindre sous-entendu à caractère érotique.

Avant de quitter la pièce, il salua d'Allose d'un simple signe de tête, sachant que l'endodontiste avait une sainte horreur des poignées de main – et des contacts physiques « non sexuels » d'une manière générale.

— Alors, mon ami, comment vous sentez-vous ? demanda Raffaella d'une voix qui se voulait insouciant, mais l'était de manière trop ostensible pour être convaincante.

Ils avaient beau être mariés depuis huit ans et se connaître depuis onze, ils n'avaient jamais abandonné le vousoiement de leurs débuts, lorsque Raffaella Contini n'était encore qu'une brillante étudiante à la faculté dentaire Paris Descartes, dont le jeune professeur d'Allose dirigeait déjà le département d'endodontie – c'est-à-dire la partie de l'odontologie qui traite de l'intérieur de la dent, spécialité dont il était l'un des plus brillants représentants, non

seulement en France mais également dans toute l'Europe.

Matthieu d'Allose ne répondit pas à sa femme, se contentant d'un vague signe de la main droite, qui pouvait signifier à peu près n'importe quoi.

— J'ai eu Kléber tout à l'heure au téléphone, reprit Raffaella, de ce même ton se voulant exagérément rassurant, qui commençait à laper un peu sur les nerfs de son mari. Il m'a redit que tout s'était passé à la perfection et que nous n'avions aucun souci à nous faire : il s'est débarrassé du... colis à un endroit qui va immanquablement égarer la police vers des pistes toutes plus fausses les unes que les autres.

Plus elle parlait et plus son ton de voix devenait *maternel*. À sa grande surprise, alors qu'il était tout sauf violent, d'Allose se rendit compte qu'il devait se retenir pour ne pas la gifler séance tenante, afin de la faire taire.

— Il faut considérer que l'incident est derrière nous et que la parenthèse est refermée – définitivement refermée, reprit-elle avec la même écœurante douceur. Tu as été pris d'un coup de folie passager, mais tout est fini et la situation redevient normale. *Parfaitement normale*.

Matthieu d'Allose retint de justesse le sourire de pitié qui lui montait aux lèvres : cette pauvre Raffaella ne comprenait décidément rien au bouleversement qui s'était opéré en lui, la nuit précédente ! Lille pensait se trouver face à son gentil mari, au professeur d'Allose, alors qu'en réalité c'était une tout autre créature qui se tenait devant elle, immobile et silencieuse. Une créature puissante. Dangereuse. Cruelle et inaccessible à ce que l'on appelle la pitié ou le remords.

D'Allose se détourna afin que sa jeune femme ne risque pas de remarquer le flamboiement de son regard. Il alla se verser un verre de vodka glacée et l'avalait presque d'un trait.

Il se sentait maître de lui-même et des autres. Il avait acquis la certitude exaltante que rien, désormais, ne pourrait plus lui arriver de fâcheux. Parce qu'il s'était hissé au-dessus de la misérable condition humaine.

Et même la perte de l'une de ses deux prothèses dentaires ne parvenait pas à l'inquiéter.

CHAPITRE IV



Contrairement à ce qui se passait dans l'immense majorité des artères parisiennes, il y avait de la place pour se garer dans la rue du Terrage. Il faut dire que rien n'était fait pour attirer les flâneurs dans ce coin du 10^e arrondissement, derrière les voies de chemin de fer de la gare de l'Est.

Boris Corentin rangea sa Mégane de service le long du trottoir, à moins de vingt mètres du coin de la rue Jean-Didier Jaigou, où se trouvait la boîte de nuit *Aimez-vous Bram* ? Boîte dont Aimé Brichot, après la visite qu'il y avait effectuée en fin de matinée, leur avait appris que les habitués l'appelaient simplement *le Bram*...

— Tu trouves que je fais suffisamment gothique pour ce soir. Grand chef ? demanda soudain Géraldine Hébert, assise à sa droite dans la voiture.

Lorsqu'il avait été question de venir faire un tour au *Bram* – puisque *Bram* il y avait donc – aux environs de minuit, Géraldine avait aussitôt décrété qu'il lui fallait absolument se conformer aux canons esthétiques du lieu si elle voulait pouvoir se fondre dans le décor. Bien qu'il ne dût pas participer à l'expédition, Aimé Brichot avait tenté de l'en dissuader, au nom du bon goût. Mais comme Boris Corentin avait paru trouver l'idée amusante, Géraldine avait foncé chez elle, rue de Charonne, et, avec l'aide de sa chère Liselotte, s'était donc « bricolé un look » de gothique.

Et Boris Corentin, qui l'avait prise en voiture au bas de chez elle à onze heures et demie, devait avouer que les deux filles n'avaient pas mal réussi leur coup.

Géraldine était en fait à peine reconnaissable, sous la perruque de longs cheveux raides et noirs qui cachait sa tignasse rousse et frisée, avec son fond de teint blafard et le maquillage charbonneux de ses yeux. Sans même parler du rouge à lèvres d'un brun assez terrifiant, étalé en une couche épaisse.

Côté fringues, Liselotte avait sonné le rappel de plusieurs de ses copines

travaillant dans la fripe. Le résultat était là aussi impressionnant : Géraldine était tout en noir, pantalon de cuir agrémenté de trois chaînes entrecroisées et d'une paire de menottes fixée à la ceinture. En haut, elle portait une sorte de bustier, lui aussi en cuir noir, entièrement clouté d'argent et prolongé par deux manches en filet de type « résilles ». Dans le dos était imprimé une sorte de Vampirella particulièrement effrayante et agressivement sexuelle.

Le fin du fin, c'était les quatre énormes bagues d'inspiration démoniaque qu'elle portait aux doigts des deux mains.

— Il ne te manque que les piercings. Petit bonhomme ! lui fit observer Boris en coupant le contact, plus épaté qu'il ne voulait bien le dire par la transformation de sa jeune équipière.

Lui-même s'était contenté de revêtir un jean et un tee-shirt noir, sous un blouson de même couleur : de quoi passer à peu près inaperçu sans pour autant avoir l'impression d'ouvrir le carnaval.

— Oui, bon, faut pas exagérer l'authenticité non plus ! lui rétorqua Géraldine en descendant de la voiture. Je n'allais quand même pas me faire percer de partout juste pour faire croire à ces locdus que je suis comme eux !

Lorsqu'ils eurent tourné le coin de la rue Jean-Didier Jaigou, les deux policiers de la Brigade mondaine comprirent qu'ils étaient arrivés à destination : à une cinquantaine de mètres en avant d'eux, sous une enseigne rouge sang violemment éclairée, un groupe de vampires à peine sortis de l'adolescence battaient le trottoir en fumant leur cigarette.

Car, vampire ou pas, goule ou non, buveurs de sang ou de *Red Bull*, l'interdiction de fumer dans les lieux publics restait la même pour tous, et ces oiseaux de nuit jouant à se faire peur semblaient la respecter bien sagement.

Sur le côté droit de la porte rouge sang, munie du traditionnel judas, se tenait le non moins traditionnel videur. Celui-ci était noir, non pour se conformer à l'esthétique gothique en vigueur ici, mais simplement parce qu'il était natif de Pointe-à-Pitre. Il devait mesurer pas loin de deux mètres et peser dans les cent trente kilos dont peut-être quelques grammes de graisse par-ci, par-là. Il eut un grand sourire – et la pupille un peu allumée – en découvrant Géraldine, plutôt affriolante malgré son maquillage « de déterrée » comme aurait dit Aimé Brichot. Son œil se fit d'abord plus soupçonneux en découvrant Boris Corentin qui, il est vrai, par sa tenue sobre et son « grand âge », tranchait un peu sur la clientèle à laquelle la montagne de muscles devait être habituée. Néanmoins le videur dut juger l'examen satisfaisant, car il eut un petit clignement d'yeux en direction de Géraldine – qui, décidément, semblait être tout à fait à son goût, même si elle devait faire quarante centimètres et soixante-dix kilos de moins que lui, au bas mot.

— Z'êtes ensemble ? lui demanda-t-il, d'une voix étonnamment flûtée pour son gabarit.

— Ouais, c'est mon père... répondit Géraldine du tac au tac, en levant les

yeux au ciel d'un air profondément dégoûté à l'idée d'être escortée de son géniteur.

— Ah, ça c'est pas banal, alors ! rigola la montagne de toutes ses dents. Bon ben... bonne soirée quand même, hein !

Il leur ouvrit la porte. Les deux policiers s'engouffrèrent à l'intérieur et, aussitôt, furent comme happés par une atmosphère étonnamment fraîche pour une discothèque, presque froide – comme si les patrons du lieu avaient voulu donner aux apprentis vampires l'impression rassurante qu'ils entraient dans leur propre caveau de famille.

Ils se trouvaient dans une sorte de vestibule tout en longueur, aux murs noirs et baigné dans une lumière rouge très tamisée. Le tout était décoré d'affiches vantant les mérites de divers groupes de rock appréciés par les gothiques, tels que *Bauhaus*, *From 242*, *El end* ou encore *Wolfsheim* et *Sister of mercy* – autant de formations dont Boris Corentin n'avait seulement jamais entendu parler.

Apparemment, il n'y avait pas de vestiaire, ce qui, vu les accoutrements qu'ils avaient entrevus sur le trottoir, n'était pas tellement surprenant.

Des profondeurs du sol monta soudain jusqu'à leurs tympans une pulsation électronique dans les graves, qui fit penser Corentin aux battements réguliers d'un cœur invisible et gigantesque. Puis une batterie fit son apparition, lourde, synthétique, redoublant les pulsations de la basse. Enfin une voix s'éleva, atone, grave elle aussi, presque caverneuse, dont les psalmodies monocordes et incompréhensibles étaient déformées par les synthétiseurs qui lui servaient tout à la fois de filtre et de masque.

— Dis donc, espèce d'insolente, souffla Boris à l'oreille de Géraldine, tu aurais pu te dispenser de ton petit gag sur notre prétendu lien filial : outre que c'est très mesquin pour moi. Hercule aurait pu s'apercevoir que tu te fichais de lui et nous interdire l'entrée...

— Penses-tu ! répliqua la rouquine du tac au tac, avec un petit haussement d'épaules. D'abord Liselotte m'a affirmé que mon déguisement me rajeunissait d'au moins trois ans. Et ensuite, vu la moyenne d'âge de tous ces mômes, ils ne doivent avoir aucune idée de ton âge réel : je t'aurais présenté comme mon grand-père que pas un n'aurait bronché, je suis sûre !

En face d'eux, le vestibule s'ouvrait sur une première salle qui devait plus ou moins faire office de bar, tandis que la piste de danse, s'il y en avait une, devait se trouver au bas de l'escalier qui partait à leur gauche, et d'où leur parvenait cette étrange musique totalement désincarnée.

— Je propose qu'on se partage le taf, Grand chef, dit Géraldine : un en haut et l'autre en bas. Comme je suppose que tu ne tiens pas tellement à t'exploser les tympans, je veux bien me dévouer pour descendre...

— Trop aimable à toi, répliqua Corentin avec un demi-sourire. Cela dit, il m'est déjà arrivé d'entrer dans des boîtes de nuit et d'en ressortir vivant, tu

sais ! Il est vrai que tu n'étais pas née... Cela dit, ça me va. On met notre portable sur vibreur si jamais on a un truc à se dire, OK ?

— Ça joue ! fit Géraldine en fouillant dans sa poche à la recherche du petit appareil.

— Et surtout, fais gaffe de ne pas te faire mordre : ça m'ennuierait de ne plus pouvoir te rencontrer qu'après le coucher du soleil !

Boris Corentin regarda Géraldine s'engouffrer puis disparaître dans l'escalier. Ensuite seulement, il se dirigea vers la salle qui se trouvait au bout du vestibule d'entrée.

La visite éclair qu'Aimé Brichot avait effectuée ici même dans la matinée n'avait pas été inutile. D'abord en raison de sa rencontre fortuite avec le concierge de la rue du Terrage, lequel avait introduit dans le « paysage » de leur enquête un mystérieux motard de petit gabarit, avec lequel Marie-Pierre Bouvillon serait repartie, la veille ou l'avant-veille de sa mort. Bien entendu, il pouvait s'agir d'une simple coïncidence, mais un bon policier ne devait jamais tenir compte des coïncidences possibles – ou en tout cas ne pas *trop* en tenir compte.

Ensuite, Brichot avait eu la chance que Philippe Sambre, le propriétaire du *Bram*, soit présent à une heure aussi peu habituelle pour une discothèque – laquelle était d'ailleurs fermée. Il avait examiné avec beaucoup de bonne volonté la photo de Marie-Pierre Bouvillon que lui tendait Brichot, pour finalement affirmer que ce visage ne lui disait absolument rien. Mais enfin, le contact était pris, ce qui était une bonne chose.

Là-dessus, afin de ne pas compromettre sa vie de famille, Boris Corentin avait décidé que son fidèle coéquipier serait dispensé du *Bram* en mode nocturne, et ce d'autant plus qu'il comptait y venir incognito, au moins dans un premier temps, et qu'Aimé Brichot était désormais connu des instances dirigeantes de l'endroit.

À la place, il l'avait chargé d'établir la « traçabilité » de l'étrange prothèse dentaire retrouvée par le docteur Flutiaux dans la blessure de la morte.

Boris Corentin pénétra dans la salle du rez-de-chaussée et fut surpris d'y trouver tant de monde alors qu'on était en semaine et qu'il n'était guère plus de minuit : apparemment, les affaires du *Bram* marchaient bien.

Des haut-parleurs invisibles s'échappait un martèlement sourd, obsédant, presque oppressant ; et environné par de larges nappes sonores d'où montait un ensemble de voix très graves, à l'unisson, psalmodiant en anglais des incantations où Corentin crut comprendre qu'il était question de « maître des ténèbres » et de « puissances de la nuit » ; bref, la quincaille sataniste habituelle.

La salle dans laquelle le policier venait d'entrer devait être plus grande qu'elle ne paraissait au premier coup d'œil, en raison des nombreuses petites alcôves qui se déployaient sur son pourtour, comme les chapelles lancéolées entourant le chœur et le déambulatoire d'une église gothique. Derrière le bar situé contre le mur de droite, juste après l'entrée, officiait une jeune femme brune très agréable à regarder, ne serait-ce qu'en raison de la sobriété de ses vêtements et de son maquillage qui tranchaient avec ceux des clients répartis dans la salle, elle aussi baignant dans des teintes rouges et noires.

Jetant un coup d'œil circulaire autour de lui, Corentin vit que la salle devait contenir une trentaine de personnes, réparties par groupes de quatre ou cinq, dont beaucoup de filles ayant l'air très jeunes. Toutes avaient en commun les habits noirs, parfois rehaussés de décorations cabalistiques rouge sang ou mauves, un teint rendu aussi blafard que possible à coups de fonds de teint adéquats, des cheveux noirs, dont de longues mèches leur pendaient devant la figure, des lèvres et des ongles allant du rouge foncé au noir, en passant par le bleu et le violacé. Sans parler des bijoux et des piercings, tous très voyants et tournant le plus souvent autour de deux thèmes principaux : le diable et les vampires ; ainsi que quelques autres créatures connues issues de l'univers du fantastique et de la science-fiction.

À part cette dominante noire et blême dans les silhouettes, il était difficile de trouver un genre commun parmi tous ces-jeunes gens, dont les moins âgés ne devaient pas dépasser 18 ans et les plus vieux pas plus de 27 ou 28. Chez les garçons, par exemple, certains arboraient un crâne presque entièrement rasé, tandis que d'autres avaient des crinières opulentes, soigneusement lustrées et coiffées ; certains étaient plutôt cuir, d'autres dentelle et satin ; il y avait des garçons au visage énergique et viril, presque brutal, mais il y en avait aussi qui, avec leur pointe de maquillage autour des yeux, ressemblaient à d'évanescents dandys sortis tout droits du XIX^e siècle.

Chez les filles, c'était la même chose : les styles se mélangeaient, se côtoyaient, se croisaient de manière tout à fait pacifique. Les tenues les plus sages – mais toujours noires – se panachaient avec d'autres, plus provocantes, quand elles n'étaient pas explicitement érotiques. Certaines jouaient la carte de la laideur ou de la bizarrerie pour attirer les regards. Ainsi, en s'avancant vers le bar, Boris Corentin se retrouva-t-il nez à nez (façon de parler car elle était très petite) avec une fille qui aurait été plutôt mignonne... si elle n'avait pas eu l'idée funeste de se passer toutes les dents à la teinture noire.

— Vous voulez boire quelque chose ? lui demanda la brune derrière le comptoir, avec une amorce de sourire.

Avant de lui répondre, Boris Corentin prit le temps de vérifier de près ce qu'il avait cru constater de loin : qu'elle était effectivement très jolie et nantie d'un corps pulpeux fort agréable à l'œil – et plus si entente.

— Vous avez de la bière fraîche ? demanda-t-il en lui rendant son sourire.

— C'est pas ce que je vends le plus ici, mais j'en ai, oui. Pas de pression,

par contre. Une 1664, ça vous ira ? Sinon j'ai aussi de la *Mort subite*...

— Vu l'endroit, la seconde serait tout indiquée, répliqua Corentin, mais je crois que je vais me cantonner prudemment à la première !

La barmaid daigna sourire à sa plaisanterie et, après avoir fourgonné un instant dans le placard réfrigéré à ses pieds, déposa une petite bouteille de bière devant lui, ainsi que le verre allant avec.

— Je m'appelle Corinne, lui indiqua-t-elle en décapsulant la 1664. C'est la première fois que je vous vois ici...

Ce n'était pas une question mais une simple constatation. Boris se dit que son « grand âge » et la sobriété de sa tenue devaient le rendre aisément repérable, surtout à un œil de professionnelle. Il répondit de biais :

— Corinne ? C'est tout à fait charmant, mais ça ne cadre pas très bien avec le décor. Personnellement, j'aurais plutôt vu Vampirella, ou Cruella...

La jolie brune haussa les épaules :

— Je ne marche pas trop dans le folklore local, à vrai dire, lui dit-elle en se rapprochant de lui pardessus le comptoir et en baissant un peu le ton. Moi, je suis là pour gagner ma pâtée, hein ! Le reste, vous savez...

Son œil d'un bleu intense se mit à pétiller et elle ajouta, d'une voix redevenue normale :

— Et puis, mon nom entier c'est Corinne Le Sueur : rien ne vous interdit d'entendre *Le Suaire* !

— Voilà un drap que je partagerais volontiers avec vous ! répliqua Boris du tac au tac.

Ils rirent ensemble de bon cœur. Voyant que le courant passait bien entre la barmaid et lui, Corentin décida de pousser un peu son avantage, mais en mode professionnel.

— Vous savez si votre patron est dans le coin, belle Corinne ? demanda-t-il sur un ton léger, comme s'il n'attachait pas la moindre importance à la réponse.

— Philippe ? répondit la brune. Non, je ne l'ai pas encore vu ce soir. Ce qui n'a d'ailleurs rien d'étonnant : le plus souvent, quand il arrive, il file directement en bas. Vous auriez dû demander ça à Jimmy, le colosse qui est à l'entrée : lui, il est toujours au courant des allées et venues, forcément... Mais moi, on ne me dit jamais rien : la cinquième roue du fourgon mortuaire, voilà c'que j'suis !

Décidément, cette fille lui plaisait beaucoup. Boris Corentin fut à deux doigts de lui révéler qui il était vraiment, en lui mettant sous le nez la photo de Marie-Pierre Bouvillon. Mais il se ravisa, en se disant que c'était encore un peu prématuré. Et puis, peut-être que Géraldine, au sous-sol, allait apprendre des choses rendant ce *dévoilement* inutile.

En arrivant au bas des marches, Géraldine Hébert avait débouché dans une première cave, celle où officiait le DJ, légèrement surélevé dans sa bulle de plastique transparent, au milieu des lumières stroboscopiques rouges et violettes qui striaient violemment l'espace confiné. Géraldine se fit tout d'abord la réflexion que, depuis l'interdiction de fumer dans les lieux publics fermés, on pouvait enfin espérer respirer dans les discothèques de France et d'ailleurs.

« Réflexion de vieille, ma *pôvre* ! », se dit-elle illico, mais avec un petit sourire indulgent.

Dans cette première salle du sous-sol, décorée comme un gigantesque mausolée funéraire, se trouvait une vingtaine de personnes, la plupart très jeunes et écroulées dans les banquettes en forme de cercueils à trois pans de bois qui longeaient les murs de pierre, tendus de tissu noir parsemé de chauves-souris grises stylisées : apparemment, au *Bram*, on avait un peu tendance à confondre Dracula avec Batman...

Quelques clients de la boîte se tenaient debout au centre de l'espace et s'agitaient mécaniquement sur place, le regard vide, comme ailleurs, au son de la musique synthétique, avec la raideur malhabile d'automates un peu déréglés.

En les voyant « danser » au milieu de cette grande pièce voûtée assez lugubre, Géraldine Hébert eut l'impression, à leurs mouvements saccadés et à leurs visages aux mines absentes, de se retrouver à *l'intérieur* d'un film d'horreur des années cinquante ou soixante, en noir et blanc, et de voir sortir une petite troupe de zombis de leurs caveaux éventrés. Certains, la tête renversée en arrière et la mine extatique, tanguaient sur place en faisant de grands gestes des bras, amples et lents, comme sous l'effet d'une quelconque possession démoniaque. D'autres, visage fermé, les lèvres noires déformées par un dédaigneux rictus, se contentaient de promener leurs regards charbonneux sur l'assistance, avec la froideur d'un bourreau se choisissant une victime.

De fait, pour parfaire l'illusion, il n'y avait qu'à contempler les squelettes, les crânes, les ossements, et encore des chauves-souris qui pendaient du plafond en ogives croisées ou décoraient les murs de pierre tendus de noir et de rouge.

Le temps qu'elle traverse la cave, Géraldine Hébert fut tout de même dévisagée avec un semblant d'intérêt humain par deux ou trois « gothiques » mâles, auxquels elle n'accorda évidemment pas la moindre attention. Elle passa tout de suite dans la seconde cave, située dans le prolongement direct de la première.

La décoration de cette nouvelle pièce n'était pas très différente de celle de la première, à deux notables exceptions près : d'une part il n'y avait pas de

piste de danse en son milieu ; et, d'autre part, ça et là sur les banquettes, étaient disposés des mannequins de cire grandeur nature, représentant des vampires enveloppés dans leurs grandes capes noires, ou bien des jeunes filles partiellement dénudées qui, toutes, avait un air profondément pâmé et présentaient de vilaines blessures à la gorge, comme si elles venaient d'être mordues.

Géraldine Hébert en resta clouée sur place en les découvrant : ça produisait vraiment un effet étrange, de voir les garçons et les filles vivants, tout de noir vêtus, côtoyer sans en paraître affectés le moins du monde ces mannequins immobiles et au réalisme assez effrayant.

C'est une bonne idée, non ? fit une voix féminine juste à sa droite. Ça surprend toujours, la première fois. J'dis ça parce que j'crois pas qu'j't'ai d'jà vue au *Bram*...

Géraldine tourna la tête et découvrit une fille un peu plus petite qu'elle, aux cheveux noirs (mais ici ça ne voulait rien dire : elle était bien placée pour le savoir...), très jolie avec ses grands yeux noisette et sa bouche charnue, visiblement très jeune, sans doute pas plus de 19 ou 20 ans. Elle était vêtue d'une jupe de cuir noire et arborait, dessous, des bas ou des collants de type « filet de pêche ». Le bustier sans manche qu'elle portait en haut s'ornait de la tête du vieux chanteur Iggy Pop, maquillé comme un char de la *gay pride*. Il moulait en outre une poitrine tout à fait digne d'intérêt, d'après les critères *féminophiles* de Géraldine Hébert...

— J'm'appelle Sarcazz, indiqua la petite brune, qui, en dehors du *Bram*, devait se prénommer Amandine ou Priscilla comme tout le monde. Sarcazz avec deux « z » au bout...

— Moi c'est Géraldine... sans z nulle part, lui sourit celle-ci. Et, en effet, c'est la première fois que je viens ici.

Elle crut bon de se bricoler une petite « couverture » vite fait, au cas où :

— J'arrive de Clermont-Ferrand, en fait. C'est une copine qui m'a donné rendez-vous ici, mais je la vois pas. En tout cas, bravo pour ton sens de l'observation !

— C'est que j'm'intéresse pas mal aux belles nanas qui traînent par ici... murmura Sarcazz en s'approchant de son oreille pour être entendue malgré les martèlements sourds et répétitifs de la musique.

Ce faisant, elle écrasa mine de rien sa poitrine élastique contre le bras de Géraldine – qui reçut le message cinq sur cinq, en s'émerveillant une fois de plus de ces sortes d'antennes invisibles dont les *féminophiles* semblaient pourvues, qui leur permettaient, dans une assemblée mélangée, de se repérer les unes les autres presque sans coup férir.

— Je te paie un verre ? proposa-t-elle à la petite brune, en effleurant sa joue du bout de l'index.

— Ah ouais, ça, j'veux bien ! s'épanouit Sarcazz. D'autant que j'suis

sortie sans une thune...

Géraldine lui glissa dans la main le billet de vingt euros qu'elle venait de tirer de sa poche :

— Tiens, comme tu connais les lieux, va donc nous chercher deux verres et indique-moi un coin tranquille où on pourrait s'installer toutes les deux...

Sarcazz fit un geste vague en direction du fond de la cave, plongé dans une pénombre striée de rouge :

— Par là... y a des genres de p'tits boxes où on est peignards. Comme y a pas encore foule, tu d'vrais trouver sans problème. Mais surtout tu t'barres pas avant qu'je r'vienne, hein ? Déconne pas...

Après l'avoir assurée qu'elle ne bougerait pas d'un millimètre avant son retour, Géraldine se mit en quête des fameux « p'tits boxes ». Effectivement, ils tapissaient tout le fond de la cave et trois au moins sur les sept ou huit étaient vides. Elle s'installa dans celui qui se trouvait le plus à droite, contre la paroi de pierre de la cave. Sarcazz la rejoignit presque aussitôt, un verre dans chaque main, et un grand sourire heureux sur ses lèvres peintes d'un rouge si foncé qu'il en était presque brun. Géraldine fronça les sourcils en découvrant le contenu noirâtre des verres :

— Qu'est-ce que c'est que cette mixture ?

Sarcazz cul un petit rire, tout en s'asseyant sur la banquette, aussi près de Géraldine qu'il lui était possible.

— Ils appellent ça un *corbeau noir*, lui répondit-elle. C'est un cocktail...

— Ah... Et il y a quoi, au juste, dans les entrailles liquides de leur *corbeau noir* ?

— Chais pas, répondit tranquillement la petite brune, en collant sa cuisse charnue contre celle de sa voisine. Pis j'm'en fous, en plus ! En tout cas, ça défonce bien la tête ! Mais si tu préfères aut'chose, y a pas d'souci...

Géraldine Hébert faillit lui rétorquer que c'était de *problème* qu'il n'y avait pas, et non de *souci*, comme presque tout le monde s'était mis à jargonner. Mais elle s'abstint : ce n'était ni le lieu ni l'heure pour un cours de pureté de la langue française. Et probablement pas non plus la bonne personne pour se le voir administrer.

Les deux filles choquèrent leurs verres et Géraldine trempa ses lèvres dans le breuvage peu engageant. Elle fut surprise de découvrir que c'était plutôt bon, délicatement poivré et aromatisé. Mais, en effet, comme l'en avait avertie sa nouvelle amie, ça devait bien « défoncer la tête »...

— Tu m'disais qu't'avais rendez-vous avec une copine, c'est ça ? relança Sarcazz en posant négligemment sa main sur la cuisse de Géraldine, qui fit semblant de ne pas s'apercevoir de ce qui pouvait passer pour un simple contact *amical*. C'est une copine comment, ta copine ?

Durant une seconde ou deux, Géraldine se demanda ce qu'elle était en

train de baragouiner, puis elle comprit ce que Sarcazz voulait dire, dans son français un peu « brut de décoffrage » : elle voulait savoir, mine de rien, si Géraldine attendait « sa » copine ou simplement « une » copine...

— C'est une copine parmi d'autres, répondit Géraldine, en posant sa main sur la sienne, afin de « resserrer le contact ». Comme son mec est pas là, elle m'a proposé qu'on sorte ensemble ce soir. Seulement, elle a l'air de m'avoir fait faux bond, on dirait...

Sarcazz parut pleinement satisfaite de cette réponse et se crut tenue de rassurer sa nouvelle amie :

— P't-êt'qu'elle est juste un peu à la bourre. Ou bien elle est là mais vous vous êtes pas vues. Ça arrive, tu sais, avec le monde pis les *strobos* dans tous les sens...

Géraldine Hébert sauta sur l'occasion :

— Mais j'y pense, toi qui sembles si observatrice et si familière de l'endroit, tu l'as peut-être vue, Marie-Pierre, avant que j'arrive ?

— Ah, parce qu'elle s'appelle Marie-Pierre... Et elle ressemble à quoi, ta copine ?

Géraldine sortit de sa poche le tirage papier de la photo que leur avaient transmise leurs collègues du 10^e arrondissement et la déplia devant Sarcazz :

— Elle ressemble à ça...

Mais, au lieu de regarder le portrait proposé, la petite brune dévisagea sa voisine d'un air un vaguement soupçonneux :

— Comment ça s'est fait que tu t'trimballes avec une photo genre avis de recherche de ta copine ? C'est bizarre...

— Non c'est pas bizarre, répondit Géraldine Hébert du tac au tac, après avoir senti son cœur s'emballer quelque peu. C'est qu'en fait, pour l'instant, on est juste amies sur Facebook et que, ce soir, c'est notre première rencontre en vrai ! Enfin, si elle se décide à pointer ses miches, évidemment...

Sarcazz se détendit aussitôt, visiblement convaincue par l'explication, en effet tout à fait crédible en notre époque où, par la magie des fameux « réseaux sociaux », des gens pouvaient être *amis* sans savoir à peu près rien les uns des autres ni s'être jamais rencontrés IRL[3]. Du coup, elle se pencha vers Géraldine pour s'intéresser à sa photo. Sans manquer, au passage, de frotter son sein contre son bras...

— Ah mais oui, j'la connais, évidemment ! s'exclama-t-elle presque tout de suite. Sauf que j'savais pas qu'elle s'app'lait Marie-Pierre. Ça m'a fait tout drôle, d'ailleurs... Ici, elle s'appelle Wilhelmina – ou Mina, c'est comme on veut.

Géraldine Hébert sentit son poulx s'accélérer : elle tenait un bout de fil...

— Tu es sûre qu'on parle bien de la même fille ? lui demanda-t-elle en essayant de ne pas paraître trop insistante, la petite brune ayant prouvé que sa

méfiance s'éveillait facilement. Parce que, moi, Wilhelmina, ou même Mina, ça ne me dit rien du tout. Sur Facebook, elle est Marie-Pierre et c'est tout.

— Sûre, sûre, t'es marrante, toi : on n'est jamais sûre ! D'autant que, là, elle est même pas maquillée, alors... Cela dit, je s'rais prête à parier que...

Sarcazz s'interrompt pour se frapper le front de la paume de la main, dans la plus pure tradition du cinéma muet :

— Mais que chuis conne des fois, j'te jure ! Y a juste qu'à d'mander à Mirella !

— Mirella ?

— Ben ouais ! répondit Sarcazz, comme si c'était l'évidence même, qu'il fallait demander à Mirella. Elles sont bonnes copines, avec ta Marie-Pierre. J'veux dire : elles se voient *même* en dehors du Bram !

— Ah, en effet, si elles se voient *même* en dehors du Bram... fit Géraldine, sans que la petite brune ne semble noter l'ironie discrète. Et on peut la trouver où, cette Mirella ?

— Ben... ici. Elle doit être dans la première salle. Ou p'têt'en haut, chais pas. Attends, bouge pas d'ici, j'te la ramène dans trois s'condes !

Avant que Géraldine ait eu le temps de dire quelque chose, la petite brune avait déjà disparu. Elle se prit à espérer que la Mirella en question ne soit pas, par un malheureux hasard, « amie » de Marie-Pierre Bouvillon sur Facebook, sinon sa situation à elle allait devenir un peu délicate. C'était toujours le problème, avec les mensonges improvisés...

Sarcazz revint au bout d'une minute, traînant derrière elle une fille la dépassant d'une vingtaine de centimètres, très mince – pour ne pas dire maigre – les cheveux raides et teints par mèche, soit en bleu électrique, soit dans une sorte de couleur rouille, le teint blafard de rigueur et l'air parfaitement hostile – mais c'était peut-être un genre qu'elle se donnait, songea Géraldine Hébert en l'accueillant d'un grand sourire, histoire de « faire contraste ». Elle se dit qu'elle devait être un peu plus âgée que Sarcazz, mais évidemment, vu les déguisements en vigueur ici, c'était difficile d'être catégorique.

— Tiens, Mirella, attaqua Sarcazz en faisant asseoir la grande bringue sur la banquette d'en face, je te présente ma copine Géraldine. Apparemment, comme j'te l'disais, elle a rendez-vous avec Mina et elle s'inquiète, et c'est vrai qu'elle est pas là, Mina... Mais d'un autre côté, on n'est pas sûr qu'on parle bien de la même meuf. Donc, si tu voulais r'garder sa photo, toi qui la connais bien...

Géraldine retourna la feuille de papier A4 dans le bon sens et la poussa en direction de Mirella, qu'aucune force au monde ne paraissait capable de déridier. Elle y jeta un coup d'œil éteint et hochait lentement la tête.

— Ouais, c'est bien Mina, dit-elle d'un ton accablé, comme si toute la

misère du monde reposait sur ses épaules anguleuses et dénudées. Enfin. Marie-Pierre, si vous aimez mieux...

— En principe, on devait se retrouver ici ce soir, dit Géraldine, répétant son petit mensonge « fondateur ». Vous ne savez pas où elle est par hasard ?

L'autre parut hésiter un moment entre répondre à la question et se lever pour ficher le camp. Finalement, elle opta pour la première option :

— Non, chais pas. Jui ai envoyé un SMS hier mais elle m'a pas répondu. En fait, j'l'ai pas vue depuis trois jours. C'est peut-être à cause de son rendez-vous avec ses bourges.

— Un rendez-vous avec des bourges ? releva immédiatement Géraldine, l'esprit en alerte. C'est quoi cette histoire ?

Puis, se rendant compte qu'elle se montrait sans doute trop empressée et curieuse pour être honnête, elle ajouta très vite :

— Je veux dire : c'est bizarre, elle n'en a pas parlé sur Facebook...

Mirella haussa les épaules :

— Parce que c'était un peu chelou sur les bords. Elle a dû préférer pas ébruiter le truc...

Mirella jetait de petits coups d'œil furtifs en direction de Sarcazz, comme si la présence de la petite brune la gênait. Géraldine ressortit deux billets de sa poche et les tendit à la petite brune :

— Et si tu allais nous chercher trois verres de *corbeau noir*, ma chérie ? proposa-t-elle d'une voix caressante.

Le « ma chérie » fit rosir Sarcazz d'aise, et elle s'empressa de quitter la table pour se rendre au bar. Dès qu'elles furent seules, Géraldine posa sa main sur celle de Mirella... qui la lui retira avec une certaine vivacité ; visiblement, elle ne partageait pas les penchants saphiques de son amie Sarcazz...

— Qu'est-ce que tu entends par *chelou* ? lui demanda doucement Géraldine.

Nouveau haussement d'épaules, puis :

— Chais pas trop. Mina m'a parlé d'un couple de bourges, apparemment d'la méga-thune, qui lui aurait proposé de participer à une petite soirée privée – une soirée vampires. Je lui ai dit qu'elle devrait un peu se méfier, que c'était sûrement un plan cul tordu.

— Et alors ?

— Alors rien : c'est pas le genre de trucs qui lui font peur, à Mina : elle est assez portée sur la baise. Et puis, ça ne la gêne pas de se faire un peu de fric avec son cul. Moi ça me gave, mais elle, elle s'en fout. Chacun son business, hein ?

Sarcazz revint bientôt, porteuse de trois verres contenant le fameux cocktail aux reflets brunâtres.

— Et voilà l’ travail de la super-serveuse ! s’exclama-t-elle en reprenant sa place tout contre Géraldine. Tu veux qu’j’te rende ta monnaie, p’têt’ ?

Géraldine Hébert ne répondit pas. Elle était en train de se dire que le Grand chef allait être content de son Petit bonhomme : cette piste des « bourges d’la méga-thune » lui semblait une piste plus que prometteuse.

Et puis, il y avait une question annexe : pourquoi Philippe Sambre, le patron du *Bram*, avait-il affirmé à Aimé Brichot que le visage de Marie-Pierre Bouvillon ne lui disait rien, alors que, maquillage ou pas maquillage, Mirella et même Sarcazz l’avaient identifiée tout de suite ?

CHAPITRE V



Le professeur Matthieu d’Allose referma le dossier cartonné ouvert devant lui avec un claquement sec. Il contenait ses notes de cours, à quoi il ne jetait jamais le moindre coup d’œil, tant il maîtrisait pleinement son sujet. Mais pour rien au monde, il ne se serait présenté dans l’amphithéâtre, devant ses étudiants, sans l’avoir : cela relevait d’une certaine forme de superstition, comme le lui avait fait une fois remarquer Raffaella.

Tandis que ses quelques dizaines d’étudiants, de tous sexes et nationalités, s’ébrouaient dans les travées, il se dépêcha de sortir par l’arrière de l’amphi afin de rejoindre son bureau, dont les fenêtres donnaient sur le grand jardin intérieur de cette annexe flambant neuve de la faculté Paris Descartes, ouverte

depuis deux ans seulement, à Créteil.

Son premier travail, lorsqu'il en avait pris possession, avait été de faire enlever tous les meubles qui s'y trouvaient afin d'y faire installer les siens propres – aux frais de l'université, naturellement : Matthieu d'Allose avait beau être très riche, principalement grâce à l'héritage fait par sa femme six ans plus tôt, il avait horreur du gaspillage. Et, surtout, il estimait que ce déménagement « de confort » était dû à son rang et à ses brillantes qualités de professeur en endodontie : c'était une question de principes...

En y entrant, dans ce bureau, il jeta un rapide coup d'œil à la petite pendule Régence qui trônait sur l'un des rayons de la bibliothèque, entre les poètes de la Pléiade et les Libertins du XVII^e siècle, la plupart en éditions originales. Il n'était que cinq heures moins dix et son rendez-vous avec Béatrice Fontevrault était fixé à cinq heures. Donc, il avait tout à fait le temps de s'accorder un petit Macallan avant que l'étudiante de quatrième année n'arrive.

Il se dirigea d'abord vers l'iPod fiché sur sa console d'écoute et pianota sur le petit appareil afin de trouver une musique correspondant à son état d'esprit du moment et à la rencontre qu'il s'apprêtait à faire. Il choisit les œuvres pour piano de Rameau, jouées par Alexandre Tharaud. Puis, il se servit une solide dose de *pur malt* et se laissa tomber dans le petit canapé deux places, installé dans le prolongement des deux grandes fenêtres donnant sur le petit parc verdoyant et méticuleusement entretenu.

Matthieu d'Allose but une gorgée de whisky et ferma les yeux, pour mieux se concentrer sur l'énergie nouvelle qu'il sentait bouillonner en lui depuis deux jours. Non seulement il n'avait pas disparu, ce bouillonnement, depuis qu'il avait bu le sang de Wilhelmina à même la gorge palpitante de sa proie, mais il avait la certitude qu'il ne faisait qu'augmenter. Et que cette force nouvelle qui était en lui, et le rendait indestructible, il en était de plus en plus persuadé, réclamait d'être entretenue, une nouvelle fois nourrie.

Nourrie de sang, bien entendu.

Par association d'idées, la silhouette et le visage de l'étudiante qu'il attendait s'imprimèrent sur l'écran sombre de sa paupière close. Béatrice Fontevrault était une jeune fille blonde, au teint très blanc, dont le visage presque maladif était illuminé par deux immenses yeux fiévreux d'un bleu très pâle. Elle avait un corps frêle, pour ne pas dire maigre, aux formes à peine esquissées, comme si elle entraînait à peine dans l'adolescence. Elle avait pourtant 22 ans, d'après son dossier universitaire que d'Allose avait bien évidemment consulté.

C'est cet air de victime née qui avait tout d'abord attiré l'œil de Matthieu d'Allose – et qui l'avait attiré d'autant plus facilement que, depuis plusieurs mois, Béatrice Fontevrault s'arrangeait pour se placer toujours dans les deux ou trois premiers rangs de l'amphithéâtre, lors des cours « magistraux ». Quant aux cours pratiques de chirurgie dentaire, donnés pour de plus petits

groupes, la jeune étudiante ne perdait jamais une occasion d'attirer l'attention du professeur, sous un prétexte ou un autre. Et il avait bien remarqué que, lorsqu'il parlait, elle l'enveloppait d'un regard brûlant, où l'adoration se mêlait à une sorte de soumission amoureuse.

Mais c'est un petit fait anecdotique qui avait décidé Matthieu d'Allose à aller plus loin, à franchir le pas décisif en lui donnant rendez-vous après les cours dans son bureau privé. La semaine précédente, vers la fin du cours consacré aux changements vasculaires de la pulpe dentaire, il s'était laissé aller, comme il le faisait parfois, à une petite digression philosophico-littéraire, autour du thème qui les intéressait tous : la dent. Il avait brodé sur le symbole ambivalent qu'elle représentait : à la fois symbole de vie – puisqu'elle permettait de se nourrir – mais aussi de mort, dans la mesure où c'était elle, la dent, le croc, qui déchiquetait les proies. Et c'est presque sans y penser qu'il avait étendu sa digression à son thème de prédilection, la légende des vampires, brochant avec une certaine complaisance sur l'attrait à la fois terrifiant et érotique qu'ils représentaient pour les humains normaux, et en particulier pour les femmes.

Il avait vu alors se produire un changement extraordinaire dans la physionomie de Béatrice Fontevrault, installée comme souvent juste devant lui, au premier rang.

Lorsque ses yeux s'étaient posés sur elle, il avait été stupéfait – c'est à peine si elle était encore reconnaissable, avec son visage violemment empourpré aux pommettes, ses lèvres entrouvertes sur un demi-sourire avide, et surtout ce feu qui faisait crépiter ses immenses yeux bleus. Elle avait croisé les mains sur sa poitrine et, sans paraître s'en apercevoir, sans se soucier nullement de ses voisins immédiats, pétrissait ses seins minuscules, comme pour en faire offrande à l'homme qui se dressait en face d'elle.

En temps ordinaire, de tels indices n'auraient sans doute pas suffi à le décider à sauter le pas : il savait par expérience, la sienne et celle des autres professeurs, qu'entretenir des relations extrascolaires avec ses étudiantes était toujours un jeu dangereux – même quand elles étaient majeures. Lui-même ne s'y était risqué qu'une seule fois jusque-là : c'était avec la très belle et très provocante Raffaella Contini, et ça s'était terminé par un mariage...

Mais, le surlendemain matin de la fameuse nuit où il avait sacrifié Wilhelmina, Matthieu d'Allose était allé droit vers Béatrice Fontevrault dès qu'il l'avait aperçue. Et, sans la moindre hésitation, avec un sentiment d'autorité et d'ascendant irrésistibles, il lui avait dit :

— Mademoiselle, je vous attendrai dans mon bureau à cinq heures précises. Tâchez d'être à l'heure et ne parlez à personne de ce rendez-vous !

La blonde longiligne n'avait rien répondu. Elle s'était contentée d'opiner deux fois de la tête, puis de baisser les yeux devant son professeur. Lequel avait tourné les talons sans ajouter un mot – ivre de cette puissance qu'il sentait en lui et qui venait de se manifester à l'instant.

Matthieu d'Allose sursauta si violemment lorsque deux coups furent frappés à la porte du bureau qu'il en déduisit qu'il avait dû vaguement s'assoupir. Il n'aurait plus manqué qu'il renversât le contenu de son verre sur son pantalon de lin anthracite : il aurait eu l'air fin !

— Entrez ! dit-il d'une voix forte et déterminée, tout en dissimulant le verre en question derrière les deux volumes des œuvres de Cyrano de Bergerac, avant d'aller se planter devant la fenêtre donnant sur le parc.

Il entendit la porte s'ouvrir, puis se refermer doucement, avec un léger froissement d'étoffe entre les deux bruits.

— Veuillez donner un tour de clé, Mademoiselle, je vous prie, intima-t-il sans se retourner encore. Je ne tiens pas à ce que nous soyons dérangés...

Trois jours plus tôt encore, il n'aurait bien entendu jamais osé formuler une demande aussi explicite quant à ses véritables intentions. Mais son sentiment de puissance était si fort que, désormais, plus aucune timidité mal placée ne venait entraver sa volonté, contrarier ses désirs.

Il n'éprouva même pas de satisfaction particulière en entendant la clé tourner deux fois dans la serrure, tellement il était certain d'être obéi. D'un geste sec du poignet, il fit descendre l'un après l'autre les deux stores à lamelles des fenêtres, de façon à ce que l'intérieur du bureau devînt invisible depuis le jardin – où du reste pratiquement personne ne venait jamais se promener, dans la mesure où il était inaccessible aux étudiants et aux employés.

Enfin Matthieu d'Allose se retourna.

Béatrice Fontevrault se tenait debout, droite et immobile au centre de la pièce, les deux mains croisées à hauteur de son sexe, comme pour en rappeler l'existence et en souligner l'exact emplacement. D'Allose nota avec satisfaction qu'elle avait trouvé le moyen de se changer depuis leur très brève entrevue de la matinée, troquant son jean et son tee-shirt contre une longue robe blanche à manche courtes, assez ample, avec dentelle au niveau du col, et qui devait permettre de deviner les contours de son corps lorsqu'elle était à contre-jour.

— Pourquoi avez-vous baissé les stores ? demanda-t-elle d'une voix à peine audible, sans oser lever les yeux vers lui. Je n'ai pas honte d'être ici, vous savez...

Les mâchoires du professeur se crispèrent et son regard devint dur. Il passa une main impatiente dans son épaisse chevelure argentée. Est-ce que cette péronnelle ne prétendait pas lui donner des leçons de courage ? À lui ! Très bien, si elle voulait jouer à ce petit jeu...

D'Allose se retourna vers la fenêtre et remonta les deux stores l'un après l'autre. Lorsqu'il fit de nouveau face à son étudiante, il put constater qu'en effet sa robe laissait apparaître nettement son mini-slip vert pomme, ainsi que les aréoles rose sombre de ses petits seins, dépourvus du soutien dont ils

n'avaient nul besoin.

Après avoir récupéré son verre de whisky derrière Cyrano de Bergerac, il alla se carrer de nouveau dans le petit canapé et croisa les jambes en braquant son regard dur dans celui de Béatrice, qui avait enfin trouvé le courage de relever la tête dans sa direction.

— Déshabille-toi, articula calmement le professeur. Que je voie si tu es digne de ce que j'ai prévu pour toi...

Béatrice Fontevrault ne montra aucun signe de surprise, encore moins d'indignation ou de révolte, face à cet ordre qui, au contraire, la fit frissonner. De même qu'elle ne parut pas surprise qu'il se mît à la tutoyer.

Depuis des mois elle rêvait d'appartenir à cet homme, qui l'attirait tout en lui faisant un peu peur. Et, depuis qu'il avait dit ces choses, à propos des vampires, cela tournait littéralement à l'obsession. Elle ne voulait plus simplement être à lui : elle brûlait d'être *absorbée* par lui, de cesser d'avoir une existence propre pour devenir lui.

Sans que son visage émacié et pâle ne reflète le moindre sentiment, elle se pencha pour saisir le bas de sa robe et passer celle-ci par-dessus sa tête. Puis, presque d'un même mouvement, elle se débarrassa de sa petite culotte, avant de retrouver son immobilité de statue.

Matthieu d'Allose demeura lui aussi parfaitement impassible. Son étudiante était faite exactement comme il l'avait imaginée, avec ses seins à peine renflés, ses cuisses maigres, ses clavicules saillantes et ses fesses inexistantes. Même la pauvre petite touffe de poils blonds nichée au bas de son ventre creux était conforme à ce qu'il s'attendait à trouver là. Bref, elle n'avait pas grand-chose pour exciter un homme *normal*.

Seulement il y avait son cou. Ce cou long et sinueux comme celui d'un cygne, et d'une blancheur presque égale ; ce cou légèrement ployé vers la droite ; ce cou souple qui semblait inviter au baiser.

Ou à la morsure.

À la seule évocation de ce mot, Matthieu d'Allose sentit une formidable érection se déployer rapidement dans son pantalon de fin tissu. Son étudiante dut s'en apercevoir aussi car ses pommettes rosirent brusquement, et son regard se fit encore plus fiévreux qu'il ne l'était au naturel.

— Approche ! laissa tomber le professeur, avant de s'octroyer une gorgée de whisky. Et garde les yeux baissés !

Béatrice s'exécuta, d'une démarche mal assurée. Elle entendait son cœur battre à tout rompre et se sentait écartelée entre un désir de plus en plus puissant et une sourde appréhension ne demandant qu'à se muer en terreur.

Oui, le professeur d'Allose lui faisait peur. Terriblement peur. Mais, en même temps et de manière inextricable, elle se sentait prête à mourir pour lui,

sur-le-champ, s'il en exprimait le désir ou la simple fantaisie.

— Mets-toi à genoux ! ordonna d'Allose lorsque l'étudiante fut juste devant lui. Et présente-moi tes bras...

Béatrice obéit avec empressement, se laissant tomber sur l'épaisse moquette, juste entre les jambes à demi ouvertes de son professeur. Puis, avec docilité, elle posa ses avant-bras sur ses cuisses, paumes des mains tournées vers le plafond.

Matthieu d'Allose sentit l'eau lui monter à la bouche en découvrant, sous la peau diaphane, le réseau des veines délicatement bleutées. Avec une sorte d'emportement, de frénésie de désir, il saisit l'un des deux poignets et porta l'avant-bras à sa bouche.

Béatrice poussa un petit cri de douleur sous la morsure brutale, mais elle ne fit rien pour soustraire son bras aux dents voraces de son professeur. Au contraire, elle se laissa aller contre lui, sa joue venant se poser sur la bosse dure qui déformait le pantalon.

D'Allose était sur le point de faire jouer toute la puissance de ses mâchoires, afin que ses dents déchirent la peau de ce bras qui s'offrait à ses appétits pour boire le sang qui circulait juste en dessous. Il se retint juste à temps et, repoussant avec violence ce bras tentateur, il se rejeta vers l'arrière et ferma les yeux. Pour ne pas risquer d'apercevoir le cou délicieux de l'étudiante agenouillée et offerte.

Il sentit qu'il lui fallait faire dévier ses désirs s'il voulait leur résister. Leur trouver tout de suite un autre objet. Une sorte de leurre érotique.

— Suce-moi ! gronda-t-il sans ouvrir les yeux, d'une voix que Béatrice Fontevrault eut peine à reconnaître, mais qui la remua au plus profond d'elle-même.

Avec des gestes rendus maladroits par l'impatience, elle dégrafa le pantalon de son professeur, plongea la main dans son slip tendu et en fit jaillir une verge de belle taille, à la peau très brune et douce au toucher.

Elle passa un petit bout de langue sur ses lèvres sèches et presque incolores, avant d'engloutir le membre qui se dressait devant elle, avec un profond soupir de bien-être, un sanglot de femelle comblée.

Raffaella Contini-d'Allose rangea sa Suzuki GSX 1250 sur le parking réservé aux professeurs de la faculté dentaire. Elle n'en avait théoriquement pas le droit, mais elle savait fort bien que personne ne se risquerait à faire la moindre remarque à l'épouse de l'illustre professeur d'Allose.

Elle ne venait que très rarement à l'université de Créteil : cela lui rappelait trop crûment l'époque pas si lointaine où elle n'était que l'étudiante de Matthieu, au même titre que beaucoup d'autres. Et, sans qu'elle sache bien

démêler pourquoi, ce souvenir ne lui était pas spécialement agréable.

Mais là, comme elle revenait de Meaux où elle était allée passer la journée chez sa grande amie, Clotilde de Saint-Amour, elle avait eu l'idée de repasser par Créteil pour proposer à son mari de dîner ensemble, tous les deux, dans un restaurant parisien de luxe, celui de l'hôtel Piazza. Depuis « l'incident » de l'autre soir, il lui semblait que Matthieu avait changé, et elle éprouvait le besoin de resserrer les liens entre eux, de façon à pouvoir mieux le contrôler si besoin était.

Avant d'entrer dans le bâtiment ultramoderne où Matthieu avait son bureau, elle consulta sa montre. Cinq heures vingt. C'était l'heure, entre cinq et six, où M. le professeur d'Allose recevait ceux de ses étudiants qui avaient sollicité un entretien avec lui. Pour ne pas le déranger inutilement, ce dont il avait horreur, Raffaella décida d'obliquer à droite et de prendre par la petite entrée latérale afin de rejoindre le jardin privé qui se trouvait à l'intérieur de l'espèce de fer à cheval formé par le bâtiment lui-même. Par la fenêtre, elle verrait bien si Matthieu était disponible ou non.

Lorsqu'elle découvrit son mari affalé sur le canapé, la tête renversée sur le dossier, les yeux fermés et les traits crispés par le plaisir ; lorsqu'elle avisa la petite blonde maigrichonne et entièrement nue qui, à genoux entre ses cuisses ouvertes, était occupée à pomper son membre viril, Raffaella n'eut pas du tout l'une ou l'autre des réactions qu'auraient eues la plupart des femmes placées dans cette situation.

Elle ne s'effondra pas en sanglot sur le gazon soigneusement entretenu et abondamment fleuri.

Elle ne se mit pas à tambouriner à la fenêtre en hurlant des imprécations ordurières.

Elle ne contourna pas le bâtiment pour se précipiter dans le bureau afin de fracasser le crâne de son mari avec le premier objet lourd lui tombant sous la main.

Non, Raffaella se contenta de rester là durant près d'une minute, sans se faire remarquer, contemplant avec un petit sourire compréhensif, presque complice, le tableau assez excitant de cette étudiante maigrichonne engloutissant le sexe roide de son mari entre ses lèvres. Son esprit resta tellement froid qu'elle nota même que la fille avait un gros grain de beauté, ou une tache de naissance, tout près de l'oreille droite, la seule qu'elle pouvait voir.

Au bout de ce temps, Raffaella fit demi-tour sans un bruit et rejoignit le parking des professeurs afin d'y réenfourcher sa grosse cylindrée et de reprendre la route de Paris.

Elle se demandait si cette scène qu'elle venait de surprendre était juste un petit extra que s'offrait Matthieu – et elle n'avait rien contre, bien au contraire – ou s'il testait une fille en vue d'une prochaine petite orgie *vampirique*.

Elle haussa les épaules et enfila son casque intégral : il le lui dirait sans doute ce soir spontanément, ainsi qu'ils avaient l'habitude de le faire l'un et l'autre dans ces cas-là.

En attendant, connaissant les habitudes de son mari, Raffaella était presque sûre qu'après leur petite partie de jambes en l'air il allait vouloir emmener dîner son étudiante, afin de l'éblouir par sa faconde, sa culture mais aussi son argent : il était resté très gamin, de ce point de vue.

Du coup, elle-même en serait quitte pour passer la soirée avec Bertrand Siniac, son jeune amant-esclave toujours disponible. Ce qui présentait de vrais avantages, notamment sur le plan purement sexuel...

CHAPITRE VI



Aimé Brichot ne fut pas fâché d'émerger enfin à l'air libre, de la station du RER Chatou-Croissy, et d'autant moins que, en moins d'une heure, les épais nuages s'étaient comme volatilisés et qu'un bon gros soleil joufflu de juin brillait de nouveau sur l'Île-de-France.

Par suite d'un « incident voyageur » comme il semblait s'en produire de plus en plus souvent, la rame où il avait eu la mauvaise idée de monter était restée immobilisée plus de dix minutes quelque part entre la Défense et Rueil-Malmaison. Bien entendu la rame en question était bondée et il n'avait pas tardé à y faire une chaleur de bête. Résultat : c'est tout dégoulinant de sueur

que Brichot put enfin se sortir de ce piège à rat, alors qu'il avait un rendez-vous capital, qui pouvait même s'avérer décisif pour l'enquête en cours.

Dans quelques minutes, le temps de faire le trajet à pied jusqu'au centre de Chatou, il sonnerait à la porte du petit immeuble où officiait un certain Kléber Cripure, prothésiste dentaire de son état.

« Rendez-vous » était d'ailleurs exagéré, dans la mesure où Boris Corentin avait jugé préférable de jouer sur l'effet de surprise et de se rendre à Chatou sans se faire annoncer – mais en ayant tout de même pris soin de s'assurer, par téléphone, que l'oiseau était bien au nid.

En dehors de la désagréable suée qu'il venait de prendre, Aimé Brichot était plutôt de bonne humeur, considérant qu'il avait travaillé vite et bien sûr cette affaire de la fausse canine retrouvée dans la blessure mortelle de Marie-Pierre Bouvillon par le docteur Flutiaux.

Il avait pourtant commencé par déprimer un peu, une fois établie la liste des prothésistes de la région parisienne : ils étaient beaucoup plus nombreux qu'il ne l'aurait imaginé. En plus, comme l'avait fait très justement remarquer le docteur Flutiaux, rien ne permettait d'affirmer que la « dent de vampire » avait bien été fabriquée ici.

Seulement, il avait eu l'idée de chercher s'il n'existerait pas une association professionnelle des prothésistes dentaires – et en effet il y en avait une, sise rue de la Bretonnerie, à Paris. Aimé Brichot avait obtenu un rendez-vous tout de suite avec sa présidente, une femme blonde, très élégante et « classe », d'une cinquantaine d'années.

Et c'est elle, Catherine Flavier-Dorval, qui lui avait dit qu'à son avis cette étrange prothèse avait de grandes chances de sortir du laboratoire Cripure, de Chatou.

— On finit par reconnaître les « tics » professionnels des uns et des autres, à force, lui avait-elle expliqué, tout en examinant attentivement et sous toutes ses faces la prothèse fournie par Aimé Brichot. Tenez, celle-ci, par exemple : les attaches métalliques sont légèrement plus en avant que ce que j'aurais fait, moi, si j'avais eu à réaliser ce travail. Eh bien, ça, c'est ce qui me fait dire que votre prothèse doit sortir du laboratoire de Kléber Cripure : c'est tout à fait dans sa manière. L'extrême régularité du polissage interne également. Non, décidément, si je devais parier, je mettrais bien cent euros sur Cripure !

Voilà pourquoi, en cette fin d'après-midi. Aimé Brichot se retrouvait devant un petit immeuble blanc et cubique, édifié sur deux niveaux dans une petite rue très calme de Chatou.

Le laboratoire Cripure, d'après ce qui était indiqué sur la plaque cuivrée, à droite de la double porte d'entrée, occupait la partie gauche du rez-de-chaussée. Ce que la petite blonde à cheveux courts qui se trouvait à l'accueil du hall confirma avec un grand sourire à Aimé Brichot.

Il emprunta le couloir que la fille venait de lui indiquer, en se demandant

comment il allait être reçu. Le couloir ne comportait que quatre portes, deux de chaque côté, et Brichot frappa à la première de droite, comme on l'avait à l'accueil encouragé à faire. Une voix féminine l'invita à entrer, ce qu'il fit. Il se retrouva dans une pièce assez petite, qui servait visiblement de bureau administratif et non de laboratoire. Outre la porte par laquelle Brichot venait d'entrer, elle en comportait une autre, à proximité du bureau de la jeune femme brune et frisée, un peu ronde, souriante et très jolie, avec sa bouche rouge, son nez aquilin et ses grands yeux d'un gris très lumineux. Laquelle s'appelait Sonia Weinfeld, si l'on en croyait la plaque qui se trouvait vissée à la porte du bureau.

— Monsieur ? Je peux faire quelque chose pour vous ? demanda-t-elle en se levant de son fauteuil et en contournant son bureau, ce qui permit à Aimé Brichot de constater qu'elle était en outre dotée de deux superbes jambes, longues et fines comme il les aimait.

— J'aimerais avoir un petit entretien avec M. Kléber Cripure, répondit Aimé Brichot en lui rendant son sourire.

Celui de Sonia Weinfeld disparut aussitôt :

— Oh, ça, Monsieur, si vous n'avez pas rendez-vous, j'ai peur que ce soit absolument impossible ! Voyez-vous, M. Cripure doit encore finaliser deux commandes d'ici ce soir et je serais très surprise qu'il veuille...

— Il le faudra bien, pourtant, l'interrompit Brichot un peu plus fermement, en lui brandissant sa plaque de policier sous les yeux. Je suis ici pour une affaire criminelle, Mademoiselle Weinfeld, et il est très important que je puisse m'entretenir avec votre patron. Du reste, cela sera sans doute très court, je ne lui ferai pas perdre beaucoup de temps.

— Bon, eh bien, je vais voir si je...

La jeune femme fut interrompue par le bruit de la porte s'ouvrant avec brutalité.

— Qu'est-ce qui se passe encore, ici, bon Dieu ? C'est trop demander que de pouvoir travailler dans le *silence* ?

Aimé Brichot découvrit une sorte de colosse aux cheveux courts poivre et sel et à la tête carrée, qui n'aurait pas déparé sur un terrain de rugby s'il avait été plus jeune de vingt ans. Et il avait l'air particulièrement furieux.

— Monsieur est... commença la pauvre Sonia, qui semblait avoir une trouille bleue de son patron.

— Capitaine de police Aimé Brichot, se hâta d'intervenir celui-ci. J'aurais juste deux ou trois petites questions à vous poser, Monsieur Cripure...

— Pas le temps pour vos conneries ! aboya le prothésiste en serrant involontairement ses énormes poings aux phalanges poilues, dont on se demandait comment ils pouvaient accomplir le travail minutieux et de précision qu'ils étaient censés fournir. J'ai du travail, *moi* !

— Oui, bien sûr, répliqua très calmement Aimé Brichot. Contrairement à moi qui suis en train de me prélasser sur la plage de La Baule !

Du coup, Kléber Cripure en resta muet d'étonnement, et Brichot en profita pour sortir de sa poche le petit étui en plastique contenant la fausse canine surdimensionnée, qu'il brandit sous le nez du prothésiste :

— En fait, dit-il très vite, j'aurais juste besoin de savoir si c'est bien vous, ou à défaut quelqu'un de votre laboratoire, qui avez confectionné ceci...

Kléber Cripure jeta à peine un coup d'œil à ce que Brichot lui montrait, et son visage s'empourpra de nouveau :

— Je n'ai pas à vous répondre ! Vous me faites chier avec vos conneries, flic ou pas ! rugit-il en marchant sur Aimé Brichot d'un air plus que menaçant.

— Si vous ne voulez pas me répondre maintenant, vous allez recevoir une convocation à la PJ, à laquelle vous serez bien obligé de vous rendre et qui vous fera perdre encore bien plus de temps, observa tranquillement Brichot.

En général, cette perspective désagréable suffisait à rendre plus compréhensifs les témoins récalcitrants. En général, mais pas cette fois-ci.

— Je m'en fous ! aboya le prothésiste. Convoquez-moi si ça vous amuse, mais pour l'instant foutez-moi le camp d'ici ! Et tout de suite encore !

Aimé Brichot comprit qu'il ne tirerait rien du prothésiste, braqué comme il semblait l'être. Tant pis : convocation il y aurait bien, il l'avait cherché. Il reflua vers la porte par laquelle il était entré. Du coin de l'œil, il vit que Sonia Weinfeld cherchait à attirer son attention et ouvrait la bouche pour lui dire quelque chose. Mais, après un regard furtif et apeuré en direction de son patron, elle préféra finalement s'abstenir et retourna s'asseoir à son bureau, l'air dépité, pour ne pas dire frustré par son silence contraint.

— Je vous souhaite une bonne fin de journée, Mademoiselle, lui dit aimablement Brichot avant de quitter le bureau, ignorant ostensiblement Kléber Cripure.

Ce n'est qu'une fois dehors qu'il se détendit vraiment, et eut même une ébauche de sourire sous sa moustache : dans leur fichu métier, ils tombaient parfois sur de sacrés mauvais coucheurs, tout de même !

Mais son sourire disparut presque aussitôt, à cause d'un détail qui venait de lui sauter à l'esprit : en ne lui demandant même pas pourquoi un officier de police judiciaire s'intéressait à lui, Kléber Cripure avait tout de même fait preuve d'une incuriosité plutôt étrange...

Et puis, il y avait son assistante, qui semblait avoir voulu lui dire quelque chose mais n'avait pas osé le faire. Ça pouvait valoir le coup de savoir quoi...

Aimé Brichot consulta sa montre : six heures moins le quart. À priori, dans ce genre de boîte, les employés devaient avoir des horaires réguliers et plutôt habituels. On pouvait penser raisonnablement que Sonia Weinfeld allait quitter son bureau à six heures, comme beaucoup de gens. Ça n'était peut-être

pas inutile de l'attendre.

Brichot balaya la petite rue d'un rapide coup d'œil et repéra ce qu'il espérait y trouver : à une trentaine de mètres du laboratoire Cripure, faisant l'angle d'une autre petite rue exactement semblable à celle-ci, se trouvait un bistrot de quartier. Dont le patron avait profité du retour du soleil pour sortir deux petites tables rondes sur le trottoir. C'était le poste d'observation idéal. D'autant plus idéal que le troquet se trouvait sur le chemin du RER.

Aimé Brichot s'y attabla et commanda un demi à une vieille serveuse qui vint s'enquérir de ses souhaits. Lorsqu'elle lui apporta sa bière, il prit soin de la payer tout de suite, afin d'avoir les mains libres au cas où.

Il n'eut pas le temps d'en boire plus de la moitié avant de voir en effet la silhouette intéressante de Sonia Weinfeld quitter le laboratoire et venir vers lui d'un pas assez pressé. Elle parvint à la hauteur du bistrot sans avoir remarqué sa présence en terrasse, et Brichot la héla doucement :

— Il m'a semblé que vous vouliez me dire quelque chose, Mademoiselle Weinfeld...

Elle sursauta. Puis, le reconnaissant, ses yeux se mirent à aller très vite de droite à gauche, pour voir si quelqu'un d'autre qu'elle avait pu entendre la remarquer.

— Pas ici... souffla-t-elle en reprenant sa marche vers le RER, d'un pas encore plus rapide.

Aimé Brichot la laissa prendre quelques dizaines de mètres d'avance, en profita pour vider son demi de bière, et lui emboîta le pas. Effectivement, comme il l'avait pensé, il la vit bientôt disparaître dans les profondeurs de la station, et il fit de même. Il la repéra en arrivant aux tourniquets. Elle se tenait au-delà et faisait semblant d'examiner la carte du réseau, en jetant de fréquents coups d'œil en arrière – sans doute pour qu'il puisse voir sur quel quai elle descendait. En effet, dès qu'elle le vit, elle prit la direction du quai direction Paris.

Lorsque Brichot parvint lui-même sur le quai en question, il la vit, assise sur un petit siège de plastique moulé, sans voisin ni à droite ni à gauche. Il vint s'asseoir à son côté.

— Alors, Mademoiselle Weinfeld, qu'est-ce que vous vouliez me dire, tout à l'heure ?

La jeune femme brune garda un moment le silence, comme si elle hésitait encore. Elle finit par souffler, non sans cesser de regarder droit devant elle :

— D'abord, il faut me jurer que Monsieur Cripure ne saura jamais que je vous ai parlé.

— Cela va de soi ! affirma Aimé Brichot, aussi chaleureusement que possible. Je serai aussi muet que le médecin et aussi oublieux que le prêtre !

Sonia Weinfeld eut un petit sourire. Redevenue sérieuse et tendue, elle

murmura :

— C'est à cause d'une conversation téléphonique que Monsieur Cripure a eue, il y a quelques jours, au téléphone... La porte de son bureau était restée entrouverte...

— Une conversation qui aurait un rapport avec ce que je lui ai montré tout à l'heure ? demanda Brichot.

— Peut-être... Je l'ai juste entendu dire ça : « Matthieu ? C'est Kléber. Je voulais te dire que tes *crocs* étaient prêts ! »

— Il a bien dit : tes crocs ? demanda Aimé Brichot avec un léger sursaut du buste. Vous êtes sûre ?

— Certaine. Moi aussi le mot m'a frappée, parce qu'on ne l'emploie jamais, vous pensez bien ! Et puis, il a éclaté de son rire immonde et il a ajouté : « À côté de toi, même Dracula aura l'air d'avoir des dents de lait ! »

Aimé Brichot se tendit et son regard devint fixe. Dracula ! Décidément, on ne sortait pas de l'ambiance « vampire » dans cette affaire...

La rame du RER arriva, des gens en descendirent et ceux qui attendaient sur le quai y montèrent. Sauf Sonia Weinfeld et Aimé Brichot qui restèrent assis l'un à côté de l'autre. Ce dernier attendit que la rame eût quitté la station pour demander à sa voisine :

Pourquoi me racontez-vous tout cela, Mademoiselle Weinfeld ?

— Parce que je le déteste, répondit la jolie brune, sur le ton de l'évidence. C'est une brute ignoble. Un soir qu'on travaillait tard, il a même essayé de me violer...

Aimé Brichot sursauta de nouveau :

— Et vous êtes quand même restée son assistante ?

Elle soupira :

— Je suis comme tout le monde, j'ai besoin de travailler... Et puis, il n'a plus jamais recommencé, alors...

Son ton se fit plus dur :

— Mais franchement, s'il pouvait avoir des ennuis à cause de ce que je vous ai dit, je n'en serais pas fâchée ! Pas fâchée du tout... Vous croyez qu'il va en avoir ?

Aimé Brichot laissa passer quelques secondes de silence avant de laisser tomber :

— C'est tout à fait possible. Mademoiselle Weinfeld. Tout à fait possible...

CHAPITRE VII



Matthieu d'Allose franchit la dernière marche, s'immobilisa et, au bout d'une seconde ou deux, eut un petit sourire satisfait : il était ravi de constater que, à 46 ans, il pouvait encore grimper cinq étages d'une traite et sans être essoufflé en arrivant en haut. Bon, d'accord, les muscles de ses mollets se rappelaient à son bon souvenir, mais enfin rien d'inquiétant...

Le palier comportait trois portes de bois, toutes pareillement écaillées. Mais une seule était ornée d'une photo de Tom Cruise dans le film *Entretien avec un vampire*. C'est donc à celle-ci qu'il frappa trois coups énergiques.

Comme s'il était guetté à travers le judas, la porte s'ouvrit immédiatement.

Matthieu d'Allose eut un petit sourire de satisfaction en constatant que Béatrice Fontevrault avait respecté strictement ses ordres et revêtu pour l'accueillir chez elle, rue de Charenton, une longue tunique blanche assez largement transparente, sous laquelle elle ne portait rien.

Une vierge prête pour le sacrifice...

Ils restèrent une seconde ou deux immobiles, l'un en face de l'autre, le professeur illustre et son étudiante amoureuse, sans prononcer la moindre parole.

Enfin, les yeux obstinément baissés, Béatrice s'effaça pour le laisser entrer. Puis, lorsque ce fut fait, elle referma la porte derrière lui, tournant ostensiblement les deux verrous, comme pour bien lui signifier qu'elle était désormais à sa merci, qu'il pouvait faire d'elle tout ce qui lui plairait.

D'Allose suivit son étudiante dans la première des deux pièces qui

composaient son petit appartement sous les toits. Il n'en vit d'ailleurs rien : seule comptait pour lui cette soif qui le dévorait et dont il savait que, d'une manière ou d'une autre, il allait très rapidement l'assouvir.

Le petit intermède de la fin d'après-midi, dans son bureau de l'université, l'avait mis en appétit. Bien entendu, au moment où, agenouillée entre ses jambes, Béatrice s'était mise à le sucer avec une sorte de dévotion, il n'aurait tenu qu'à lui de « conclure ». À condition de s'en tenir à une conclusion banale, celle qu'envisageaient seule les mâles sans imagination, les petits hommes inférieurs, banalement humains. Il aurait pu la basculer sur le dos, ouvrir ses cuisses maigres et blanches et se ruer de toute la longueur de son sexe dans le ventre de Béatrice, qu'il devinait moite et offert.

Mais à quoi bon ?

C'était d'autre chose qu'il avait soif, désormais.

Et c'est pourquoi il avait interrompu la fellation assez maladroitement mais fervente de son étudiante, avant même d'avoir joui dans sa bouche, pour lui signifier qu'elle aurait à l'attendre chez elle, à neuf heures précises, pour se donner vraiment à lui. Et que, bien entendu, elle ne devait parler à personne de ce rendez-vous si elle voulait être réellement comblée.

— Je te promets des sensations telles que peu de femmes en ont éprouvé, lui avait-il dit, avec un sérieux qui aurait pu prêter à rire si Béatrice n'avait pas été totalement soumise à l'espèce de pouvoir magnétique presque animal qu'elle sentait émaner de cet homme exceptionnel. Et celles qui les ont éprouvées en ont été changées à jamais !

Ce qui était particulièrement vrai, avait-il songé avec une ironie glacée, en ce qui concernait sa précédente « proie », la jeune et tendre Wilhelmina...

D'Allose sortit de sa veste un DVD dépourvu de pochette et, sans un mot, le tendit à son étudiante. Tandis qu'elle s'empressait d'aller l'introduire dans le lecteur situé sous le poste de télévision, il se laissa tomber dans le canapé recouvert de tissu crème à fleurs vertes – horrible – qui faisait face à l'écran. Entre celui-ci et son regard s'interposait le corps plié en deux de Béatrice, lui offrant la vision de ses cuisses maigres et de ses fesses tristement plates. Mais d'Allose se fichait qu'elle soit « bandante » ou non. Plus exactement, ce n'était pas pour sa plastique qu'il bandait mais pour le chaud élixir qui circulait en elle, dans ses veines...

L'étudiante revint vers le canapé et se tint debout à côté, attendant les ordres de son maître, cependant que, sur l'écran, le film commençait – film intitulé *Gorges sanglantes*. Il s'agissait d'une production des années soixante-dix, ressemblant à celles dont Jean Rollin et Jésus Franco s'étaient faits les spécialistes incontestés, mais en nettement plus *hard* ; à savoir des films à petits budgets, mi-érotique, mi-horreur, tournés en dépit du bon sens, sur un scénario étique et avec des acteurs pitoyables, beaucoup – les filles notamment – étant des transfuges de l'univers du X.

Matthieu d'Allose avait mis le film en avance rapide afin de trouver rapidement la scène qu'il voulait voir en compagnie de son étudiante. Il s'agissait d'une sorte d'orgie plus ou moins sataniste, ou en tout cas qui se voulait telle.

— Viens sur le canapé ! ordonna-t-il à Béatrice, sans quitter l'écran des yeux. Mets-toi à genoux..., non, pas face à moi ! dans l'autre sens ! Voilà, très bien ! Maintenant, allonge-toi mais en gardant les jambes repliées, de façon à mettre bien ton cul en valeur... voilà, parfait ! Pose ta joue gauche sur l'accoudoir, de façon à pouvoir suivre le film. Et surtout, ne dis pas un mot et ne fais pas un geste !

D'un geste sec du pouce, il coupa l'avance rapide et réactiva la vitesse de déroulement normale, mais en baissant le son : on en était arrivé exactement où il voulait. Et voici la scène qui vint frapper les yeux exorbités et fixes de Béatrice Fontevrault, figée dans la posture humiliante – mais délicieuse... que son maître avait voulue pour elle :

L'action se passait dans une sorte d'immense cave, éclairée par de multiples flambeaux fixés aux parois de pierre voûtées. Au centre se trouvait un autel, lui aussi en pierre, sur lequel était étendue une jeune femme blonde, aux cheveux étonnamment longs et au corps nu. Autour se trouvait une douzaine d'hommes et de femmes vêtus de longues robes assez ridicules et chacune ornée sur le devant d'une étoile à cinq branches, pointe tournée vers le bas : un pentagramme.

Soudain, deux des participants se détachèrent du groupe et vinrent enflammer le contenu des quatre vases à encens qui se trouvaient suspendus à de petites chaînes d'argent au-dessus de la tête de la blonde. Des volutes lourdes de filmée blanchâtre se mirent à en sortir.

Alors, on vit apparaître dans le champ un homme au visage dissimulé par l'ombre de sa capuche, dont la robe plus richement décorée que celle des autres figurants semblait indiquer que c'était lui le grand-prêtre de la cérémonie, ou quelque chose dans ce goût-là.

Le nouvel arrivant leva les bras et les rabaissa, comme pour imposer, le silence aux fidèles, alors qu'aucun ne parlait. Puis, il commença un petit discours qui, en raison d'une prise de son calamiteuse et parce que d'Allose avait baissé le volume, resta pour l'essentiel incompréhensible. Il y était question de Satan, d'initiés, de copulation et de ténébres.

Toujours est-il que ce discours assez bref sembla agir comme un électrochoc sur les participants à la petite orgie satanique concoctée par le réalisateur. Tandis qu'une musique qui se voulait effrayante s'élevait, les participants cagoulés se ruèrent les uns sur les autres en tanguant comme des ivrognes. Juste au pied de l'autel où la blonde était étendue, une femme se laissa tomber sur le sol dallé, déchira littéralement sa tunique, faisant apparaître une poitrine lourde et molle, agrémentée de larges aréoles brunes, aux pointes dressées vers la voûte, ainsi qu'une épaisse toison noire et

bouclée. Aussitôt, avec un grognement sauvage, un homme cagoulé brandit triomphalement son sexe rouge et tendu à l'extrême, se laissa tomber entre les cuisses grasses de la femme et la pénétra d'un seul coup de reins puissant. Au même moment, trois ou quatre groupes se formèrent autour de l'autel et se jetèrent à corps perdus dans ce qui ressemblait maintenant à une véritable bataille rangée érotique.

Sans quitter l'écran des yeux, Matthieu d'Allose glissa sa main sous la longue tunique blanche et transparente de Béatrice ; qui elle-même ne parvenait pas à détourner ses regards de la télévision. Il glissa ses doigts entre les cuisses maigres jusqu'à atteindre la croupe étroite et renfrognée. Là, joignant son index et son majeur et les raidissant au maximum, il les enfonça d'un coup dans le petit anneau plissé et brun qui se trouvait niché là.

Sous cette intrusion brutale, Béatrice fut parcourue d'un long frisson de douleur. Elle se mordit violemment la lèvre inférieure pour ne pas crier. Et, en même temps, elle comprit que les larmes qui dévalaient ses joues creuses et pâles étaient des larmes de reconnaissance.

Cependant, sur l'écran de télévision, le curieux film érotico-horifique suivait son cours.

À présent, autour de l'autel du sacrifice où la blonde était en train d'ouvrir les cuisses pour exprimer son désir d'être prise, la crypte s'emplissait des halètements, des râles, des cris de tous les participants à l'orgie, en proie à la même frénésie sexuelle, plus ou moins bien simulée.

À droite, une femme à quatre pattes, tunique relevée sur sa croupe large et blanche, poussa un long feulement de gratitude lorsque l'homme bedonnant, agenouillé derrière elle, se plaqua contre ses fesses tremblotantes et la sodomisa d'une seule poussée victorieuse.

Plus loin, au second plan, près de la tenture écarlate qui servait de fond de décor, deux femmes s'étaient placées tête-bêche, l'une au-dessus, sa partenaire en dessous, et la langue de chacune explorait fiévreusement l'intimité ruisselante de l'autre. Autour du tableau qu'elles formaient, quelques hommes faisaient cercle, chacun caressant lentement la virilité roide qu'il avait extraite de sa tunique de cérémonie. Au bout de quelques secondes, l'un d'eux se laissa tomber à genoux et, avec un grognement impatient, plongea son sexe nouveau et brun dans le ventre écartelé de la tribade qui se trouvait au-dessus. Sans que, pour autant, sa partenaire située sous elle cesse de lécher avec fougue les replis nacrés et odorants de son ventre frémissant, ombré de poils blonds.

Sous l'action des doigts qui dilataient son anus. Béatrice ne put finalement retenir un petit gémissement. Qui, à présent, n'avait plus aucun rapport avec la douleur, mais beaucoup avec le plaisir, aussi cérébral que physique, qu'elle ressentait à être ainsi ouverte, fouillée, écartelée par celui qu'elle s'était choisi pour maître absolu. Elle aussi, maintenant, comme la femme sur l'écran, elle aspirait à sentir un sexe prendre possession de son ventre, l'inonder de sa

puissance, explorer les tréfonds de son corps brûlant. Elle voulait que son maître la viole par tous ses orifices, et aussi...

Elle eut un peu de mal à se formuler à elle-même cet ultime désir, mais elle y parvint tout de même : elle voulait, suprême bonheur, qu'il fasse couler son sang et qu'il le boive à même l'entaille qu'il aurait pratiquée ! Elle ne voulait plus seulement faire jouir son maître : elle voulait le nourrir, le fortifier, l'abreuver de sa propre sève épaisse et vermeille ! Tel un Christ femelle et impie.

Sur l'écran, le film suivait son cours. À présent, l'un des participants à l'orgie s'approchait de l'autel où la blonde nue était étendue. Celle-ci ouvrit les cuisses et cambra les reins, comme si elle s'empalait sur une verge imaginaire. C'est alors que la caméra, par un zoom rapide, révéla ce que l'homme très grand tenait dans ses mains, jusque-là dissimulées dans les plis de sa tunique. Dans la gauche, tenue solidement par la base des ailes, une colombe dont le corps palpitait de terreur. Et dans la droite un poignard dont la lame recourbée luisait à la flamme des flambeaux fixés aux parois de pierre.

Le pauvre volatile fut alors brandi au-dessus du ventre dénudé de la blonde, qui palpitait quasiment au même rythme affolé que le cœur de foie-seau. Puis, d'un geste rapide, l'officiant leva le poignard et en abattit sèchement la lame sur la gorge déployée de la colombe. Le sang épais et chaud gicla sur le ventre de la blonde, coula entre ses cuisses ouvertes et le long de ses flancs évasés, cependant que, quelques gouttes écarlates venaient éclabousser ses seins blancs et ronds, aux pointes dressées vers la voûte de pierre.

À la vue du sang qui maculait le corps de la fille sur l'autel, tous les participants à l'orgie parurent recevoir comme un électrochoc. Ils se mirent à psalmodier des incantations sans suite, incompréhensibles, en se dandinant de droite à gauche comme des crétins – avant de se précipiter les uns sur les autres avec une frénésie sexuelle redoublée. Une jeune femme au crâne entièrement rasé, dont la cagoule avait glissé sans qu'elle paraisse s'en apercevoir, se précipita à quatre pattes vers un homme masqué dont la virilité arrogante pointait hors de sa tunique. Sans se soucier des dalles rugueuses qui écorchaient ses genoux, clic l'engloutit en râlant entre ses lèvres gonflées, presque aussi rouges que, sur l'autel, le sang répandu de la *colombe poignardée*.

Sans bouger, la blonde allongée et dégoulinante de sang sentait des mains impatientes se poser sur son corps rougi, palper ses petits seins, en tordre violemment les pointes, pendant que d'autres, tout aussi brutales, fouillaient son ventre offert à toutes les intrusions.

L'un des participants, debout contre l'autel, écarta les pans de sa tunique et en extirpa un sexe long et rouge, tendu comme un ressort. Il en promena l'extrémité sur son ventre ensanglanté, avant de le brandir juste au-dessus de son visage aux traits juvéniles. La fille braqua ses yeux sur la verge

dégoulinante du liquide épais et écarlate, qui dodelinait à quelques centimètres au-dessus d'elle. Avec un petit gémissement à peine audible on la vit ouvrir la bouche, passer un bout de langue rose sur ses lèvres asséchées. Aussitôt, le membre viril s'y rua, l'étouffant à moitié. Alors qu'elle l'aspirait docilement jusqu'au fond de sa gorge, un autre participant grimpa à genoux au bout de l'autel et vint se placer entre ses cuisses largement ouvertes. Avec un petit ricanement sec, il exhiba un sexe encore plus impressionnant que celui qui forçait les lèvres de la « victime ». La blonde, sur l'écran, parut alors prise de panique, c'est du moins ce que l'actrice qui jouait le rôle tenta maladroitement de faire croire aux spectateurs du film. Elle agita les bras et secoua la tête, pour indiquer qu'elle cherchait à se débarrasser des deux mâles qui jouaient de son corps nu. Mais l'homme agenouillé entre ses cuisses parvint néanmoins à loger son formidable membre tout au fond de son ventre. Pratiquement au même moment, celui qui forçait sa bouche s'en retira et, après deux ou trois mouvements du poignet sur sa virilité frémissante, se répandit à longs jets impétueux sur le visage et la poitrine de la blonde.

C'est à ce moment précis que Matthieu d'Allose cessa de s'intéresser au film. Se redressant brusquement, il retira ses deux doigts du fondement de Béatrice et se plaça à genoux derrière elle. L'étudiante ne bougea pas ; elle semblait littéralement fascinée par ce qui se passait sur l'écran ; ses pupilles étaient aussi fixes et dilatées que celles d'une droguée en plein trip.

Elle eut un petit sursaut lorsque la virilité compacte de son professeur remplaça ses doigts, mais elle l'accueillit en clic sans le moindre problème. Au contraire, sa gorge émit un bref roucoulement de satisfaction.

D'Allose commença d'aller et venir entre ses reins, les deux mains crispées sur ses hanches maigres. L'anneau de chair l'enserrait délicieusement et il sentit qu'il n'allait pas pouvoir se retenir bien longtemps.

Mais la simple jouissance sexuelle n'était pas le but que Matthieu d'Allose recherchait. En tout cas, il ne le recherchait pas seul ; ce n'était qu'un petit *plus*, par rapport à ce que tout son corps et son cerveau réclamaient, d'une manière de plus en plus impérieuse.

Sans cesser de pilonner le petit œillet dilaté, il lâcha la hanche droite de Béatrice et plongea la main dans la poche du pantalon qu'il avait bien pris soin de ne pas quitter. Il l'en ressortit armée d'une « curette » de dentiste, cet instrument métallique à la pointe fine et recourbée qui fait si peur à bien des patients, lorsqu'ils sont installés sur le fauteuil du praticien, la bouche grand ouverte.

L'instrument était certes très fin, mais il était d'une solidité redoutable. Et d'une finesse telle qu'il devait s'enfoncer sans difficulté dans n'importe quelle chair.

Et notamment dans celle de ce cou blanc et offert que le professeur avait à portée de main – de main et de bouche : il suffisait de se pencher un peu, de se laisser tomber en avant sur le dos maigre de sa victime.

Assurant l'instrument dans sa main, avec une dextérité de vrai professionnel, il continua de marteler la croupe offerte à grands coups de reins rageurs.

Mais son sexe ne lui envoyait presque plus aucune sensation de plaisir, l'excitation sexuelle ayant été balayée par une autre, bien plus puissante, autrement *agissante*.

Les yeux injectés de sang de d'Allose se posèrent sur la veine qui palpitait, juste sous la peau de ce cou qui semblait se tendre vers lui, l'implorer de porter le coup de grâce.

Et il sut que c'était *maintenant*...

CHAPITRE VIII



— Merde de chez merde, « ils » auraient quand même pu installer un ascenseur : faut se les fader, leurs cinq étages à la con, dès potron-minet !

Boris Corentin, qui était déjà sur le palier du quatrième, s'arrêta de grimper et se retourna vers Géraldine Hébert avec un petit sourire en coin :

— Dès *potron-minet*, voyez-vous ça ! Tu arrives directement du XIX^e siècle, ce matin, Petit bonhomme ? Et puis, quoi : cinq étages à ton âge, tout de même... Prends exemple sur le « vieux » qui te précède !

— *Pff !* Je ne répondrai pas à cette provocation machiste !

— Pas machiste, corrigea Corentin en attaquant le dernier étage de l'escalier : *sportive*, nuance !

Boris Corentin s'apprêtait à quitter son studio de la rue de Turbigo, peu après huit heures du matin, lorsque son téléphone portable s'était mis à sonner. C'était Charlie Badolini, lequel venait d'avoir un coup de fil de son homologue du 12^e arrondissement pour lui signaler que ses hommes venaient de découvrir, dans un deux-pièces de la rue de Charenton, une jeune femme à la gorge *déchiquetée*.

Rien ne dit qu'il y ait un rapport avec *votre* affaire, avait précisé le commissaire divisionnaire, mais ça vaut peut-être le coup d'aller y jeter un coup d'œil, non ?

Boris Corentin avait aussitôt appelé Géraldine Hébert, dont l'appartement de la rue de Charonne était relativement proche de celle de Charenton. Elle l'attendait au bas de l'immeuble lorsqu'il était arrivé, l'air pas spécialement réveillée.

Autour de la double porte en bois verni de l'immeuble, trois voitures de police étaient stationnées à la diable, moitié sur la chaussée, moitié sur le trottoir. Et deux agents en uniforme filtraient les entrées. C'était l'un d'eux qui avait indiqué aux deux inspecteurs de la Brigade Mondaine que le corps et leurs collègues se trouvaient au cinquième et dernier étage, au grand dam de Géraldine.

Comme il est de règle sur une « scène de crime », le petit appartement sans charme grouillait de gens : les deux agents qui en interdisaient l'entrée à quiconque n'était pas du sérail, deux lieutenants en civil du commissariat local, plus les spécialistes de l'Identité judiciaire, occupés à passer les deux pièces aux peigne fin – en râlant comme d'habitude après leurs collègues « qui étaient tout le temps dans leurs jambes ».

Et, près du corps étendu sur le canapé dans une mare de sang presque complètement séché, l'irremplaçable et inénarrable docteur Flutiaux, le cou sanglé dans son inamovible nœud papillon à gros pois – celui du jour étant d'un très beau bleu légèrement brillant.

Comme, un genou au sol, il était occupé à examiner sa « cliente » – c'était son mot habituel – et qu'il tournait pour ce faire le dos à la porte, il ne vit pas arriver Boris et Géraldine – ce qui leur permit d'échapper à ses habituels sarcasmes.

En les voyant surgir, un jeune homme brun frisé, au visage émacié, vêtu d'un jean et d'une invraisemblable « doudoune » de grosse laine crème qui le faisait un peu ressembler au Starsky du feuilleton bien connu, s'avança vers eux, la main tendue en direction de Boris.

— Vous êtes le commandant Corentin, je suppose ? demanda-t-il d'une voix agréable et chaleureuse. On m'a prévenu que vous alliez débouler. Je suis le lieutenant Roperti – Alexandre Roperti – du Ciat du 12^e...

Il reporta son attention sur Géraldine Hébert, avec un regard nettement intéressé par ce qu'il découvrait. Boris Corentin la lui présenta et il s'inclina galamment, en retenant un peu trop longtemps sa main dans la sienne – ce qui ne fit ni chaud ni froid à la jeune femme, on s'en doute.

— Par qui avez-vous été prévenu ? demanda Boris Corentin au jeune lieutenant.

— Par une amie à elle, il y a un peu plus d'une heure, répondit Alexandre Roperti, une certaine Sophie Brugnon. Elle a débarqué à six heures du train de nuit qui la ramenait de Budapest et, ne voulant pas rejoindre sa Gascogne natale dans la foulée, elle a décidé de venir se reposer un peu chez son amie de lycée. Béatrice Fontevrault, notre victime. Pour ne pas la réveiller, elle a pris la clé qu'elle savait trouver dans le petit placard contenant le compteur électrique, sur le palier. Elle a eu un sacré choc...

— Je m'en doute, opina Boris Corentin. Et elle est où maintenant, cette Sophie Brugnon ?

Le lieutenant eut un geste du pouce par-dessus son épaule :

— Dans la pièce à côté, avec ma collègue, le lieutenant Sandoz – Anne de son prénom – qui essaie de la remonter comme elle peut. Pour l'instant, elle n'a pas réussi à en tirer grand-chose : l'autre n'arrête pas de pleurer...

Boris Corentin se tourna vers Géraldine Hébert :

— Tu y vas ? C'est mieux si c'est une femme qui l'interroge. Vois ce que tu peux en tirer.

— Ça roule, Grand chef ! répondit Géraldine en se dirigeant vers la chambre à coucher, sous le regard de plus en plus intéressé du lieutenant Roperti.

— Elle a l'air sympa, votre collègue, commandant, dit-il d'un ton gourmand. Elle est célibataire ?

— Oui, elle l'est... et je pense qu'elle entend fermement le rester ! répondit Boris Corentin avec un petit sourire en coin. Et puis, lieutenant, je vous signale qu'on ne dit pas d'une jeune femme qu'elle a l'air sympa, quand on n'a rien fait d'autre que regarder son cul !

Le sosie de Starsky devint rouge pivoine et se le tint pour dit. Du reste, le docteur Flutiaux qui s'était enfin avisé de la présence de Corentin arriva à point pour faire diversion, la bouille hilare et les yeux pétillants.

— Tiens, v'là les croquemorts galonnés ! s'exclama-t-il en frottant l'une contre l'autre ses petites mains rondouillardes. Ah, ça, pour la chair fraîche, on peut dire que vous avez le nez ! À peine la bête saignée, vous voilà déjà au taquet !

Le visage mince du lieutenant Roperti exprima une très forte réprobation. Visiblement il n'était pas encore habitué au langage outrancièrement cynique du médecin légiste – lequel langage n'était évidemment qu'un masque destiné

à le protéger des horreurs déprimantes qu'il côtoyait à longueur de journée depuis près de vingt ans, à l'IML ou ailleurs.

— Et à part les petites provocations puériles habituelles, vous avez quelque chose d'intelligent à me dire, toubib ? fit Boris Corentin en se retenant de sourire.

— Naturellement, comme d'habitude ! rétorqua le docteur Flutiaux. Ce qui n'est pas toujours le cas de tout le monde, suivez mon regard !

Il redevint aussitôt sérieux et entraîna les deux policiers vers le corps exsangue de Béatrice Fontevrault, déjà affligé d'une certaine raideur cadavérique. Il désigna l'horrible plaie déchiquetée et noirâtre de sang coagulé qu'elle présentait sur le côté droit du cou :

— Je crois pouvoir vous dire que cette fille, comme celle d'il y a trois jours, a été sauvagement mordue, et très probablement par des dents humaines. La différence c'est que celle-ci a été tuée *avant* de servir de plat de résistance.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? demanda Boris Corentin, les sourcils froncés, en se frottant machinalement le menton qu'il n'avait pas eu le temps de raser ce matin.

— Le besoin de parler, rien de plus ! ne put s'empêcher de plaisanter le médecin légiste.

Il redevint aussitôt sérieux et, farfouillant sans dégoût du bout de son index ganté de caoutchouc chirurgical dans la plaie, il désigna un point précis :

— Ici, si vous aviez des yeux en état de fonctionner, vous pourriez voir une très fine incise, que l'on retrouve dans la veine jugulaire juste en dessous. À mon avis, c'est un instrument très précis qui a fait ça ; genre outil de chirurgien. Impression renforcée par le fait que le meurtrier a trouvé la veine sans coup férir, ce qui n'est pas donné à tout le monde.

Boris Corentin laissa paraître une certaine perplexité :

— D'après vous, toubib, cela voudrait dire que nous n'avons pas affaire au même meurtrier, les modes opératoires étant sensiblement différents ?

Immédiatement il s'en voulut de sa question, sachant déjà quel genre de réponse il allait s'attirer. Et ça ne manqua pas :

— Alors, ça, Superflic, c'est votre boulot ! Vous ne pensez tout de même pas que je vais le faire à votre place, si ? Cela étant, non, je ne crois pas qu'on puisse en déduire cela. En tout cas, pas *automatiquement*...

— Le toubib a raison. Grand chef, intervint alors Géraldine Hébert, qui venait d'arriver derrière les deux hommes sans qu'ils l'aient entendue. Vu qu'il a perdu l'une de ses dents postiches la dernière fois, peut-être que notre vampire a décidé de se passer de l'autre...

— Oui, ça se tient, Petit bonhomme, admit Boris Corentin après un bref

instant de réflexion. Sinon, tu as pu tirer quelque chose de M^{lle} Brugnion ?

Deux ou trois trucs, ouais, opina Géraldine Hébert. On en cause ici où on va se fumer une petite clope sur le trottoir ?

— On redescend, décida Boris Corentin. De toute façon, on n'a plus grand-chose à faire ici pour le moment, on dirait. Et je crois que nos petits camarades de l'IJ¹ en ont un peu marre de nous voir occuper sans gêne leur terrain de jeu préféré ! Vous redescendez avec nous, lieutenant ?

J'aimerais bien, répondit Alexandre Roperti, en coulant un regard crépitant de pensées inavouables en direction de Géraldine, mais il faut que je commence à aller interroger les voisins : vous savez ce que c'est...

En sortant de l'immeuble, Géraldine et Boris furent un peu dépités de constater que le soleil de la veille n'était plus qu'un beau souvenir et qu'il tombait maintenant une petite pluie fine et grise, donnant l'impression d'être en novembre plutôt qu'en juin. Le trottoir de la rue de Charenton en était déjà tout luisant.

Les deux inspecteurs sortirent chacun une cigarette de leurs paquets respectifs, en tentant de s'abriter sous le petit auvent accroché au-dessus de la porte. Corentin les alluma de son mini-briquet avant de demander à sa jeune collègue :

— Alors ? Ça a donné quoi ?

— D'abord j'ai eu un mal fou à la calmer, mais j'ai fini par y arriver, dès que le lieutenant Sandoz – Anne de son prénom... – a quitté la pièce : la pauvre est peut-être un très bon flic, j'en sais rien, mais comme psychologue c'est zéro ! Bref, Sophie Brugnion m'a appris que son amie Béatrice était étudiante en ododo... en odontal... en... Ah, merde, j'y arriverai jamais !

— En o-don-to-lo-gie, articula Boris Corentin.

— Bref, elle étudie pour devenir *caninologue*, ou *molairopathe*, voire même *incisivologiste*, on s'en fout ! Ce qui est intéressant c'est que, d'après Sophie Brugnion, Béatrice Fontevrault semblait fascinée par l'un de ses profs tout particulièrement, un caïd de la quenotte apparemment : le professeur d'Allose...

Géraldine Hébert marqua un temps d'arrêt d'une seconde, avant de préciser :

— Le professeur *Matthieu* d'Allose.

Comme elle avait lourdement insisté sur le prénom, Boris Corentin comprit tout de suite à quoi, ou plutôt à qui, sa jeune collègue faisait allusion.

— Tu penses sans doute au Matthieu dont nous a parlé Mémé ? lui demanda-t-il sans avoir l'air d'en douter. Celui qui aurait passé commande d'une paire de « crocs » postiches à Kléber Cripure, le prothésiste de Chatou, taillé comme un rugbyman ?

— Celui-là même, Grand chef ! Je sais bien que Matthieu n'est pas un

prénom d'une exceptionnelle rareté, mais enfin, comme celui-là est dentiste, ou plutôt *odonto-trucmuche*...

Boris Corentin avait déjà son téléphone portable à la main :

— Tu as raison, j'appelle Mémé tout de suite, pour qu'il tâche de creuser un peu de ce côté-là...

— Mais *en marchant sur des œufs*, comme dirait Baba, fit malicieusement Géraldine : d'après ce que j'ai cru comprendre, ce d'Allose est une assez grosse pointure, dans sa branche...

Aimé Brichot décrocha le téléphone de son bureau et composa le numéro de portable que Sonia Weinfeld, l'assistante de Kléber Cripure, avait finalement consenti à lui donner, après bien des réticences apeurées. Il venait de recevoir l'appel de Boris Corentin, le mettant au courant des résultats de leur passage rue de Charenton, chez la nouvelle victime.

Sonia Weinfeld décrocha entre la deuxième sonnerie et la troisième. Aimé Brichot commença de se présenter, mais la jeune femme ne lui laissa pas le temps de finir.

— Ah, désolé, mais vous vous êtes trompé de numéro, Monsieur ! l'interrompit-elle très vite. Mais je vous en prie, bonne journée à vous !

Et la communication fut coupée.

Aimé Brichot reposa le combiné sur son support et attendit, pratiquement certain que la jolie petite brune allait le rappeler très vite. Effectivement, il ne se passa pas une minute avant que son téléphone ne sonne : c'était elle.

— Pardon pour tout à l'heure, murmura-t-elle, mais la porte de communication avec le bureau de M. Cripure était ouverte. Je suis venue m'enfermer dans les toilettes pour femmes avant de vous rappeler : au moins il ne viendra pas me chercher là... Vous m'appeliez pour quoi exactement ?

Une bricole, répondit Brichot sur un ton léger : j'aurais besoin de savoir si le professeur d'Allose est en relation professionnelle avec votre patron.

Sonia Weinfeld répondit aussitôt et sans hésiter :

— Absolument ! Et pas seulement professionnelle, d'ailleurs !

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

— Qu'ils se voient en dehors du boulot. J'ai déjà vu des dîners et des soirées chez les d'Allose notées sur son agenda personnel. Ce n'est pas que je fouille dans ses affaires, hein, croyez pas ça ! Mais comme il le laisse traîner partout, il m'est arrivé de jeter un coup d'œil... Machinalement, quoi...

— Je comprends très bien, l'assura Aimé Brichot, en souriant dans sa moustache... et en gardant pour lui la réflexion qui lui était venue à l'esprit concernant la curiosité féminine. Du coup, je peux vous poser ma deuxième

question, qui est d'ailleurs liée intimement à la première...

— Allez-y...

Pensez-vous que le professeur *Matthieu* d'Allose pourrait être le mystérieux *Matthieu* à qui vous avez entendu M. Cripure téléphoner la semaine dernière, à propos de ces fameux *crocs* qu'il avait fabriqués pour lui ?

Il y eut un assez long silence au bout de la ligne, comme si la question de Brichot avait pris l'assistante de court. Et c'est sur un ton un peu soufflé qu'elle finit par répondre :

— Mince ! j'y aurais pas pensé ! Je veux dire : jamais j'aurais fait le rapprochement. Mais en y réfléchissant, oui, c'est tout à fait possible : le ton de M. Cripure était très familier, comme avec quelqu'un que l'on connaît bien, et pas seulement sur un plan professionnel. Mais quand même : j'y aurais pas pensé...

Aimé Brichot eut un petit sourire d'excitation : Boris Corentin et Géraldine Hébert, eux, avaient pensé à le faire, ce rapprochement. Ce qui était somme toute normal : ça faisait quand même partie de leur boulot, d'établir ce genre de correspondances...

CHAPITRE IX



Raffaella Contini-d'Allose ouvrit la porte blindée, posa comme toujours la clé sur le petit guéridon se trouvant juste à sa droite, dans le grand hall de l'hôtel particulier, et referma ensuite derrière elle.

La matinée était superbe, ensoleillée et tiède, et elle se sentait d'excellente humeur. Elle était seule dans la grande maison, Matthieu ayant dû se rendre à Créteil pour une réunion administrative qui l'avait rendu tout grognon dès la veille au soir. Mais enfin, il était parti, elle était tranquille.

Comme chaque matinée où elle n'avait pas de consultation, Raffaella était sortie et, à pied, avait flâné jusqu'au centre de Neuilly, afin d'y acheter *Le Parisien* et de boire son premier café très serré dans un petit bar de l'avenue du Roule où elle avait ses habitudes. Habitudes un peu « peuple » qui faisaient tordre le nez à son mari – de même que son obstination à lire *Le Parisien* plutôt que *Le Figaro*... lequel pensait qu'une d'Allose n'aurait pas dû s'autoriser certaines choses. Mais Raffaella n'en avait toujours fait qu'à sa tête et ce n'était pas maintenant, à 31 ans, qu'elle allait changer.

Elle monta au premier étage par le grand escalier tournant, d'une belle élégance très XVIII^e siècle, et passa dans sa chambre où elle se déshabilla entièrement, comme elle le faisait chaque fois qu'elle revenait du dehors sans intention de ressortir plus tard. Elle enfila un ample déshabillé vert, audacieusement transparent, qui laissait voir les larges aréoles sombres de sa lourde poitrine légèrement tombante, ainsi que l'épais triangle noir et bouclé de son intimité.

Elle redescendit au rez-de-chaussée et, plutôt que dans le grand salon, choisit d'aller s'installer dans l'autre, nettement plus petit, dont les deux fenêtres donnaient sur la villa Chatrier et non sur le parc, qu'on appelait *le salon bleu*, sans que personne ait jamais su pour quelle raison. Sans doute, dans un passé indéterminé, avait-il dû l'être, bleu.

En repassant dans le vestibule elle récupéra le journal qu'elle avait laissé sur le guéridon, à côté de son jeu de clés. En prenant son café au bar elle avait eu le temps de parcourir les pages d'informations nationales et, sautant celles consacrées au sport qui ne l'intéressaient nullement, elle fila directement à la partie qui retenait toujours le plus son attention : les informations régionales, c'est-à-dire de Paris et de sa banlieue. Ce qu'elle appelait : *les petits faits vrais*.

À la deuxième page du cahier, une photographie lui sauta au visage ; elle sentit tout son sang refluer de son visage avant de s'y précipiter à nouveau : elle crut durant une interminable seconde que son cœur s'était arrêté de battre.

C'était un visage de fille assez jeune, blonde, aux traits émaciés et aux immenses yeux bleus. Le petit article, en dessous, disait que Béatrice Fontevrault avait été découverte, la veille, à son domicile de la rue de Charenton, entièrement nue et *la gorge déchiquetée*. Les services de police ne privilégiaient pour l'instant aucune piste plutôt qu'une autre, etc. Ce qui signifiait, en clair, qu'ils n'avaient à leur disposition aucun indice sérieux, lit

heureusement.

Car ce qui avait frappé immédiatement Raffaella, c'est le gros grain de beauté que la victime, photographiée de trois-quarts, présentait tout près de son oreille droite.

Exactement comme la fille qu'elle avait surprise, la veille en fin d'après-midi, en train d'accorder une fellation à son mari, dans son bureau de l'université de Créteil.

Raffaella laissa glisser le journal sur le tapis de haute lice et comprima sa poitrine à deux mains, comme si elle voulait empêcher son cœur de s'en échapper.

Elle avait l'impression terrifiante de voir sa propre vie se pulvériser devant ses yeux exactement comme une navette spatiale explose en vol. Car tout s'était éclairé soudain, en une fraction de seconde, lorsqu'elle avait découvert le visage de l'étudiante de son mari dans le journal.

Il était en train de devenir complètement dément. L'accident de l'autre soir, avec la malheureuse Wilhelmina, avait peut-être été en effet un accident, mais il avait déclenché quelque chose chez Matthieu. Ou plutôt, sans doute, il avait réveillé une sorte de démon profondément enfoui en lui jusqu'à présent.

Un démon qui était remonté des profondeurs de son esprit vers la surface et qui avait en quelque sorte pris le contrôle du professeur d'Allose.

Etrangement, alors qu'elle tournait et retournait ces pensées effrayantes dans son cerveau enfiévré, ce fut le titre d'un poème de Baudelaire, appartenant aux *Fleurs du mal*, qui se présenta à l'esprit de Raffaella.

Les Métamorphoses du vampire

C'était cela ! C'était exactement ce qui était en train d'arriver à son mari, aussi incroyable et dément que cela puisse paraître : avoir égorgé « par accident » l'infortunée Marie-Pierre Bouvillon l'avait littéralement *métamorphosé* en vampire. Oh, bien sûr, il n'avait pas acquis la vie éternelle, et les rayons du soleil n'avaient pas le pouvoir de le réduire en cendres ! Néanmoins Raffaella comprenait avec horreur et consternation que Matthieu avait cessé de *jouer* au vampire, comme il l'avait fait jusqu'à présent, et avec sa complicité à elle : désormais, il se prenait bel et bien pour l'une de ces créatures fantasmagoriques.

En un mot, il était devenu fou. Incontrôlable. Dangereux pour lui et pour les autres.

Et, surtout, *surtout*, dramatiquement dangereux pour elle, sa femme, Raffaella Contini-d'Allose.

Car, passé le premier moment de panique, avec la lucidité froide qui la

caractérisait d'ordinaire, la jeune femme s'était mise à réfléchir aussi logiquement que possible à la situation telle qu'elle se présentait désormais.

Visiblement, Matthieu n'avait pris aucune précaution avant d'égorger sa seconde victime dans le but – Raffaella ne pouvait en douter – de s'abreuver de son sang. Il semblait se ficher éperdument de laisser des indices derrière lui, ou du fait que la police ne serait probablement pas très longue à établir un lien entre lui et sa victime.

Raffaella passa une main machinale devant ses yeux fixes, comme pour tenter de chasser une vision importune mais terriblement tenace.

Peut-être même que son mari, persuadé d'être *devenu* un vampire, s'imaginait désormais que personne ne pouvait plus rien contre lui, parce qu'il s'était élevé au-dessus de la misérable race humaine – enfin, quelque chose comme ça : une folie furieuse de cet acabit.

Raffaella fut tentée durant un court moment de chercher à comprendre comment son mari avait pu en arriver à un tel effondrement mental. Mais, avec l'esprit froidement analytique qui la caractérisait, elle y renonça presque tout de suite.

Le pourquoi du comment n'avait aucun intérêt pour elle, aucun intérêt *pratique*. Si vraiment Matthieu était devenu fou et incontrôlable, comme elle le pensait, ce qu'il fallait c'était prendre le plus de distance possible avec lui avant d'être entraînée dans sa chute.

En un mot comme en cent, Raffaella Contini-d'Allose devait songer à sauver sa peau pendant qu'il était encore temps – s'il était encore temps.

Elle eut un léger raidissement du buste en entendant le grincement caractéristique de la petite grille donnant sur la villa Chatrier. Se redressant, elle jeta un coup d'œil par la fenêtre, juste à temps pour voir Bertrand Siniac, son « esclave », franchir les quelques marches du perron.

Elle ressentit pour lui une soudaine et immense bouffée de reconnaissance, pour cette visite qui n'était pas prévue : son jeune amant était exactement la présence dont elle avait besoin en ces instants de grande tension nerveuse. Il était sans doute hors de son pouvoir de l'aider à résoudre ses problèmes, mais au moins il allait pouvoir contribuer à l'apaiser un peu.

Se précipitant dans le grand hall, Raffaella ouvrit la porte avant même que Bertrand Siniac ait sollicité la permission d'entrer. Bile se jeta littéralement dans ses bras – au grand étonnement du jeune homme, car un tel élan n'était pas dans leurs « conventions érotiques » – et colla son corps de rêve contre le sien. Un peu décontenancé, Siniac hésita quelques secondes avant de refermer ses bras autour des épaules de sa maîtresse – maîtresse au double sens du terme. Lorsqu'il l'eut fait, Raffaella releva le visage vers lui, et c'est tout naturellement que leurs lèvres se joignirent, pour un baiser à la fois très tendre et rempli de passion.

C'est alors que Bertrand Siniac réalisa avec une certaine stupéfaction que,

en plusieurs mois d'une liaison assez torride et perverse, c'était la première fois qu'il échangeait un vrai baiser avec Raffaella Contini-d'Allose. Il avait assez de finesse et d'intelligence pour comprendre que cela signifiait quelque chose ; que sa maîtresse devait avoir sinon des ennuis, au moins de gros soucis. Il voulut la questionner là-dessus mais elle ne lui en laissa pas le temps. Le prenant par la main après s'être détachée de lui, elle l'entraîna vers le petit salon qu'elle venait tout juste de quitter. Là, elle se troussa comme une fille des rues ayant à expédier une passe vite fait et, s'agenouillant sur le canapé pour lui présenter sa croupe charnue, à la peau d'un blanc délicat, elle souffla simplement :

— Baise-moi ! Tout de suite et aussi fort que tu peux !

Le son de la voix de sa maîtresse, étrangement implorante, et la vision presque obscène de sa croupe tendue vers lui, engendrèrent une érection immédiate chez Bertrand. Il marcha résolument vers le canapé où elle l'attendait. Pour la première fois, la première fois *avec elle* en tout cas, il eut envie de se comporter en homme. C'est-à-dire pas comme un gentil esclave soumis mais comme un amant à part entière.

Tout en marchant il s'était rapidement dégrafé et, lorsqu'il arriva derrière sa maîtresse, qui l'attendait en frémissant de tout le corps, sa verge orgueilleuse jaillissait déjà de son pantalon ouvert, tendue à l'extrême. Saisissant Raffaella d'une main, par sa hanche souple, il empoigna son membre de l'autre et le guida dans le profond sillon ombré de poils bruns.

Il la pénétra sans la moindre hésitation, sans le plus petit tâtonnement, de toute sa longueur et de toute la puissance de son coup de reins. Se sentant prise comme elle le désirait. Raffaella émit un long feulement rauque, la tête renversée en arrière, le visage tendu vers le plafond à moulures, comme une louve gémissant à la lune. Elle se cambra encore davantage, afin de permettre à son partenaire de s'enfoncer un peu plus en elle. Elle avait l'impression délicieuse et affolante d'être pleinement possédée pour la première fois de son existence. Et Matthieu d'Allose était, en ce moment d'ébullition sensuelle, totalement sorti de son esprit – ce qui, après tout, était l'un des buts de cet accouplement presque sauvage qu'elle avait souhaité.

Raffaella saisit l'une des mains masculines agrippées à ses hanches et la plaqua contre sa poitrine. Comprenant le message, Bertrand se mit à en triturer sans douceur les pointes dures et saillantes. Cela suffit à déclencher l'orgasme de sa partenaire. Le sentant monter, il se mit à labourer son ventre avec de plus en plus d'ardeur et de force.

Ils jouirent quasiment en même temps. Bertrand explosa à longs jets brûlants dans la gaine soyeuse et vivante, ce qui entraîna un long cri de plaisir chez Raffaella, dont tout le corps blanc se couvrit d'une fine pellicule de sueur. Puis, ils retombèrent l'un sur l'autre, le souffle coupé, glissant du canapé au tapis moelleux et chamarré.

Au bout de près d'une minute, le bouillonnement de leurs sens survoltés

s'apaisa graduellement. À la grande surprise du jeune homme, Raffaella vint se blottir entre ses bras, jouant machinalement avec son sexe ramolli comme aurait pu le faire une jeune femme amoureuse. Il eut la certitude, alors, que leurs rapports venaient de prendre un tour nouveau, et qu'ils ne reviendraient pas en arrière. Et, curieusement, il eut l'impression que c'était une bonne nouvelle. Encore lui fallait-il comprendre *pourquoi* mais aussi *par quoi* une telle révolution avait été brusquement rendue possible.

— Qu'est-ce qui se passe, Raffaella ? demanda-t-il sur un ton un peu protecteur qui le surprit lui-même.

Surpris, il le fut d'autant plus en réalisant que jamais, jusqu'à présent, il n'avait, dans leur intimité érotique, appelé sa maîtresse par son prénom. Décidément, il se passait des choses étranges, ce matin...

La jeune femme se dégagea à demi de ses bras, attrapa le *Parisien* qui traînait pas loin de leurs deux corps enchevêtrés et lui mit sous le nez, sans dire un mot, la photographie en noir et blanc de Béatrice Fontevrault.

Bertrand Siniac parcourut rapidement l'article, sans s'en émouvoir plus que ça.

— Oui, et alors ? demanda-t-il en laissant retomber le journal plié en quatre sur le tapis. C'est qui cette Béatrice je ne sais quoi ? Pourquoi elle vous intéresse ?

Raffaella Contini-d'Allose vint se reblottir contre le torse mince de son amant et, tout en jouant machinalement du bout des doigts avec son sexe assoupi, lui relata ce qu'elle savait, à propos des liens existant entre son mari et Béatrice Fontevrault, et les conclusions qu'elle en avait tirées.

Lorsqu'elle eut fini, un long silence s'établit entre les deux amants. Ce fut finalement Bertrand qui le rompit, mais sa réaction fut fort différente de celle à laquelle Raffaella se serait attendue de sa part.

— Il faut te protéger, dit-il finalement d'une voix ferme, énergique même. Il faut te protéger avant tout.

Tu veux dire : le quitter ? demanda-t-elle d'une toute petite voix, presque soumise.

Bertrand Siniac se redressa sur un coude et plongea son regard intense dans les yeux de sa maîtresse :

— Malheureusement, j'ai peur que ça ne suffise pas : je te rappelle que tu es complice de la mort de cette Marie-Pierre Bouvillon. Moi aussi, du reste... Donc, s'il veut t'entraîner dans sa chute – car chute il va y avoir, tu peux en être certaine – Matthieu n'aura aucun mal à le faire...

Siniac laissa passer un court instant de silence avant de laisser tomber, d'une voix plus grave :

— Non, la seule solution, c'est de le mettre définitivement hors circuit. De *l'éliminer*, au sens propre du terme.

Raffaella ne protesta pas devant cette éventualité pour le moins *abrupte*, d'autant moins qu'elle était arrivée à peu près à la même conclusion.

— Je pense que tu as raison... murmura-t-elle, en se serrant encore un peu plus contre le torse de son compagnon et en glissant une jambe entre les siennes.

Il y eut de nouveau un court moment de silence, durant lequel les deux amants échangèrent un long baiser plein de passion, tout en explorant mutuellement leurs deux corps nus de leurs mains impatientes. Comme pour mieux sceller entre eux un pacte silencieux mais désormais indestructible.

Ce fut Raffaella qui s'écarta la première et, à son tour, se redressa sur un coude pour mieux scruter le visage de son jeune amant, et maintenant allié.

— C'est bien beau, tout ça, murmura-t-elle, sans oser le regarder directement dans les yeux, mais je ne vois pas du tout comment on va pouvoir s'y prendre pour mener à bien notre...

Le mot lui manqua et elle se tut, comme si elle passait le relais à Bertrand Siniac. Lequel effectivement s'en saisit et dit d'une voix parfaitement calme :

— Je crois que j'ai peut-être la solution...

CHAPITRE X



— Bon, vous en êtes où, *mes enfants*, à l'heure où nous parlons ?

Boris Corentin, Aimé Brichot et Géraldine Hébert échangèrent de rapides coups d'œil, aussi furtifs que satisfaits : lorsque Charlie Badolini employait ce qualificatif de « mes enfants » pour s'adresser à eux, cela signifiait généralement qu'il était de bonne humeur et plutôt satisfait de la tournure que prenait leur enquête du moment.

Boris Corentin brossa pour le commissaire divisionnaire un tableau complet de ce qu'ils avaient pu récolter depuis trois jours. En insistant sur deux points qui lui paraissaient essentiels : d'abord le « nœud » central que semblait constituer la discothèque *Aimez-vous Bram ?* ; mais surtout la personnalité du professeur Matthieu d'Allose, ses liens avec le prothésiste Cripure, dont on ne savait pas encore avec certitude s'il avait bien fabriqué la prothèse retrouvée sur le corps de Marie-Pierre Bouvillon, mais sur qui pesaient d'assez forts soupçons.

— C'est tout de même un peu juste pour aller demander une commission rogatoire au juge Comélieau, grogna Charlie Badolini lorsque Corentin eut terminé son petit *speech*. D'autant que, je vous le signale, votre d'Allose est loin d'être un petit dentiste de quartier : grand spécialiste, illustre professeur de l'Université, Légion d'honneur, bien placé pour l'Académie des Sciences et tout le toutim. Par conséquent...

À ce stade, Aimé Brichot et Géraldine Hébert échangèrent un nouveau coup d'œil amusé : ils étaient certains que le commissaire divisionnaire allait leur servir son expression favorite et leur enjoindre de *marcher sur des œufs*. Ils en furent pour leurs frais.

Par conséquent, poursuivit le patron de la Brigade mondaine, c'est un client à manier avec tact et doigté.

— C'est bien pourquoi. Monsieur le divisionnaire, enchaîna avec empressement Boris Corentin, je n'ai pas parlé de CR à ce stade de notre enquête. Mais il me semble, puisque la brigade n'est pas débordée en ce moment, que nous pourrions mettre en place une discrète surveillance autour de Matthieu d'Allose, et pourquoi pas de Kléber Cripure.

Charlie Badolini prit un court temps de réflexion, dont il profita pour s'allumer une nouvelle cigarette.

— Bon, c'est d'accord : réunissez cinq inspecteurs et mettez ça sur pied dès demain. Je vous laisse le choix de l'équipe en fonction des disponibilités actuelles. Mais attention, hein : prévenez-les bien qu'ils ont intérêt à *marcher sur les œufs* !

Aimé Brichot et Géraldine Hébert, évitant de se regarder l'un l'autre, eurent un certain mal à ne pas pouffer.

Matthieu d'Allose ressortit du grand magasin de pompes funèbres avec un petit sourire satisfait. Le cercueil qu'il venait de se commander – et de régler

en une seule fois à la commande était vraiment d'un luxe inimaginable. Il remplacerait très avantageusement celui qui se trouvait depuis maintenant deux ans dans son « Temple » aménagé au sous-sol de sa maison, et dont il commençait à se lasser un peu.

Le vieux monsieur très digne et un peu compassé qui s'était occupé de lui avait réussi à ne marquer aucune surprise lorsque son drôle de client avait tenu à *essayer* la bière qu'il était occupé à tenter de lui vendre. Après tout, ce n'était pas la première fois qu'il était confronté à des clients venant choisir eux-mêmes leur future dernière demeure. Mais jamais encore il n'en avait rencontré qui tenaient à y avoir leurs aises...

Matthieu d'Allose se mit à remonter le boulevard des Filles du Calvaire en direction de la place de la République. Il était presque sept heures du soir. Le professeur n'avait rien de spécial à faire à Paris, mais il savait déjà qu'il n'allait pas prendre la direction de Neuilly tout de suite. C'était bon pour les petits humains, ça, de rentrer sagement au bercail sitôt la journée de labeur achevée ! Lui, désormais, était d'une trempe supérieure. D'une race différente. D'une autre *essence*.

Tout en marchant, il se mit à repenser à sa dernière proie, son étudiante maigrichonne, Béatrice, qui s'était littéralement jetée sous ses crocs pour qu'il la saigne comme elle le méritait. D'un côté, il lui semblait avoir encore le goût délicieux de son sang tiède sur les papilles et dans la gorge ; mais de l'autre, l'égorgement lui paraissait déjà tellement lointain...

Lorsqu'il déboucha sur la place de la République, toute luisante de la pluie qui s'était brusquement remise à tomber, d'Allose comprit pourquoi il s'attardait ainsi dans Paris plutôt que de rentrer chez lui retrouver Raffaella.

Parce que l'instinct du prédateur s'était à nouveau éveillé en lui et qu'il réclamait une proie neuve, du sang frais. Et aussi parce que, avec un certain étonnement, il s'aperçut que sa femme lui était, en quelques jours, devenue totalement étrangère ; qu'elle faisait partie de sa vie d'avant, avec laquelle lui-même n'avait plus aucun point commun.

Mais où trouver une proie ? Matthieu d'Allose eut la réponse en même temps que la question se formait dans son esprit. Des filles attirées par le mythe du vampire – par ce qu'elles croyaient être un *mythe*... – il connaissait un endroit où il était certain d'en trouver. Un endroit où il avait, une fois, quelques mois plus tôt, accompagné Raffaella qui aimait beaucoup cet endroit, mais y venait d'ordinaire seule.

Aimez-vous Bram ?, la boîte de nuit gothique du 10^e arrondissement. Là, il trouverait forcément une fille qui accepterait de finir la nuit avec lui, y compris moyennant finances. Sauf que, dans son cas, la nuit serait courte. Ou éternelle, selon le point de vue qu'on adoptait.

Le professeur consulta sa montre et eut une petite grimace de dépit. Il était à peine huit heures, c'est-à-dire bien trop tôt pour se rendre au *Bram*.

Qu'allait-il bien pouvoir faire durant toutes ces heures vides ? Des heures inondées de soleil, qui plus est, puisque, après une courte averse, les nuages s'étaient de nouveau déchirés. Or, plus le temps passait, plus il haïssait le jour et le soleil.

Pourtant, c'était bien par un jour de grand soleil, le soleil éclatant et brûlant du Midi, qu'il avait vécu l'expérience la plus bouleversante de sa vie – celle qui allait décider de tout le reste et faire de lui l'être qu'il était aujourd'hui.

Matthieu d'Allose avait 17 ans depuis trois mois lorsque ses parents avaient loué pour tout l'été cette grande villa avec piscine et tennis, dans le Lubéron. Quand il essayait de repenser au séjour lui-même, il avait le souvenir de s'être vaguement ennuyé, malgré le décor naturel et le luxe de la maison, inscrite dans le repli formé par deux collines aux flancs partiellement recouverts de vignes méticuleusement taillées. Pour se désennuyer un peu, et quand le temps n'était pas trop chaud, il grimpait sur la bicyclette qu'il avait trouvée dans le garage et partait pédaler sur les petites routes environnantes, un volume de vers dans la poche : à cet âge encore tendre, Matthieu d'Allose se sentait la tripe lyrique...

Mais, au vrai, tout cela s'était brouillé et presque effacé dans sa mémoire, où ne brillait plus qu'un seul souvenir véritable, mais d'une lumière si noire et menaçante qu'il l'avait tant bien que mal refoulé durant des années, avant de comprendre, tout récemment, par le jeu des circonstances, que c'est bel et bien ce jour-là que le véritable Matthieu d'Allose était né – ou, pour mieux dire : *venu au monde*.

C'était le dernier jour. Le lendemain, ses parents et lui devaient prendre le chemin du retour vers Paris, ce qui réjouissait fort l'adolescent. Néanmoins, il avait profité de cet ultime après-midi pour aller pédaler une dernière fois sur les routes minuscules – à peine plus que des sentiers vaguement goudronnés, en fait – de cette partie du Lubéron, certainement la plus sauvage et la moins peuplée.

Il roulait seul depuis une petite demi-heure, lorsqu'elle était apparue dans son champ de vision, au détour d'un virage, à une centaine de mètres en avant de lui.

Une silhouette féminine aux longs cheveux bruns flottant derrière elle, qui se promenait elle aussi sur la petite route en pente ascendante. Matthieu s'était mis à pédaler plus vite et plus fort, afin de la rattraper. Parce qu'il voulait voir à quoi elle ressemblait. Arrivé à sa hauteur, il put constater qu'elle avait le teint mat, de grands yeux noirs, une bouche bien rouge et, plus bas, une poitrine assez lourde, qui ballottait au rythme de ses efforts, malgré le soutien-gorge renforcé, bien visible sous son tee-shirt. Elle portait en outre une jupe légère, blanche à fleurs imprimées bleu ciel, qui volait en tous sens au rythme de son pédalage, dévoilant jusqu'à sa petite culotte blanche une paire de cuisses délicieusement dorées. Matthieu se dit qu'elle devait avoir à peu près

son âge...

En le voyant arriver à sa gauche, la fille lui avait souri, et tout son visage s'en était trouvé illuminé. Dans le même temps, avec une gêne horrible, Matthieu avait senti sa verge s'ériger à toute vitesse dans son petit short, bien incapable de dissimuler un phénomène de cette ampleur et de cette soudaineté. Il avait rougi violemment en voyant le regard de la fille faire un aller-retour rapide en direction du short en question. Du coup, alors qu'une seconde avant le puceau qu'il était se sentait déterminé à engager la conversation avec cette fille superbe que le hasard avait mise sur sa route, il avait instantanément perdu tous ses moyens et, ralentissant, l'avait laissée filer devant. Il en aurait pleuré de rage.

Il continua pourtant à la suivre, mais à distance respectueuse, lui dont le désir le plus ardent était justement de se donner l'occasion de lui manquer de respect...

À présent, passé le sommet de la colline, la minuscule route sinueuse avait basculé en pente descendante – une pente relativement forte. De plus en plus loin devant lui, Matthieu voyait la belle brune prendre de la vitesse et il se dit qu'il allait la perdre à tout jamais.

Il ne la perdit pas. En tout cas, pas de la manière qu'il avait crue. Il la vit négocier sans paraître ralentir un virage un peu plus serré que les autres ; il vit sa roue arrière déraiper sur les gravillons du bord, et la roue avant se braquer dans l'autre sens ; la fille poussa un cri qu'il perçut nettement, au moment où elle passait pardessus son vélo. Puis, tous les deux, bicyclette et passagère, disparurent dans le petit ravin qui bordait la route sur sa droite, peu profond mais en pente assez raide.

Matthieu s'était alors mis à pédaler comme un fou, certain qu'il n'allait trouver qu'un cadavre. Il s'était arrêté à l'endroit même où s'était produit l'accident, avait appuyé son vélo contre un arbuste au tronc tordu et s'était penché vers le vide, le cœur battant la chamade.

La fille était là, cinq ou six mètres plus bas, étendue entre deux rochers gris, immobile, une jambe repliée sous elle. À deux ou trois mètres d'elle, son vélo gisait sur l'herbe rase et jaune, sa roue avant tournant encore faiblement.

En faisant attention de ne pas se laisser entraîner par son propre poids, s'accrochant aux branches des maigres arbustes qui poussaient sur le flanc du ravin en pente raide, il était descendu jusqu'à elle.

La fille avait les yeux fermés et semblait inconsciente, bien qu'elle geignît faiblement, sans doute à cause de la douleur. Matthieu s'était tout de suite dit qu'il devait remonter vers son vélo et aller chercher du secours le plus vite possible, puisqu'elle était vivante.

C'est à ce moment que ses yeux étaient descendus le long du corps immobile de la fille. Jusqu'à ses cuisses ouvertes et dénudées par la chute. L'une d'elles, la gauche, était profondément entaillée juste au pli de l'aîne ;

par la blessure, s'échappaient des flots de sang qui avaient déjà imbibé sa petite culotte de coton blanc et que la terre sèche buvait avidement.

Un déclic s'était alors produit, dans le cerveau de Matthieu d'Allose. Une chose sidérante, y compris à ses propres yeux, à son propre entendement. À partir de là, il s'était comme dédoublé et avait eu l'impression terrifiante de se regarder commettre cette chose monstrueuse...

L'adolescent assez malingre qu'il était à cette époque s'était laissé tomber à genoux entre les jambes ensanglantées de la jeune fille. Puis, se penchant sur elle, il avait appliqué ses lèvres sèches sur la blessure qui déchirait sa cuisse gauche.

Et il avait bu le sang qui en sortait par petits jets successifs. Oui, il l'avait *bu* ! Avec l'impression de n'avoir jamais rien goûté d'aussi délicieux et, surtout, d'aussi *revivifiant*.

Puis, Matthieu avait vu cet « autre lui » arracher littéralement la culotte trempée de sang de la fille, baisser son propre short et, sans la moindre hésitation, plonger sa verge dure et tendue dans le sexe de sa victime, dont les poils noirs et frisés étaient tout poisseux de son propre sang. Il avait d'abord senti une certaine résistance, à l'intérieur de ce ventre qu'il violait. Puis celle-ci avait cédé brusquement et il s'était retrouvé fiché jusqu'à la garde dans ce puits féminin.

Il avait joui en elle presque tout de suite, en quatre coups de reins furieux, puis s'était relevé en titubant comme un ivrogne. Il avait regagné la pente du ravin sans trop savoir comment, comme si le sang qu'il avait bu lui conférait une puissance et une agilité nouvelles. Sans réfléchir à rien, il était remonté sur son vélo et avait pédalé sans la moindre relâche jusqu'à la villa de location. Ce n'est qu'une fois arrivé qu'il s'était rendu compte qu'il était lui-même maculé du sang de la fille qu'il venait de violer. Fort heureusement il n'avait pas croisé âme qui vive et ses parents étaient absents de la maison au moment où il y était arrivé. Il avait brûlé les vêtements qu'il portait, avait méticuleusement nettoyé la selle du vélo et pris une longue, très longue douche.

Lorsqu'il avait enfin repris totalement ses esprits, il s'était rendu compte qu'il ne pouvait plus être question d'appeler des secours, pour la fille. D'autant qu'il n'était pas certain qu'elle fût *tout à fait* inconsciente pendant le temps qu'il s'était repu de son sang avant de jouir en elle.

Le lendemain, ses parents et lui étaient remontés sur Paris comme il était prévu qu'ils le fassent. Trois matinées consécutives, Matthieu s'était rendu à la gare de Lyon pour y acheter l'édition du jour du *Provençal*, le quotidien local. Et c'est le troisième jour, à la page des faits divers, qu'il avait appris que Ghislaine Marchenoir, 16 ans, avait été retrouvée morte dans un petit ravin, le long de la route de Pluvières. Le journaliste expliquait sobrement qu'elle s'était vidée de son sang après une chute à vélo, mais aussi qu'elle avait été non seulement violée mais déflorée. La gendarmerie locale enquêtait,

bien entendu.

La gendarmerie locale n'avait jamais trouvé la moindre piste, et l'on avait cessé, avec le temps, de s'intéresser au violeur de Ghislaine Marche-noir...

Matthieu d'Allose s'ébroua, et son esprit revint au XXI^e siècle. Il s'aperçut qu'il devait être depuis déjà un certain temps perdu dans ses souvenirs et immobile au coin du panneau publicitaire planté au coin de la place de la République et du boulevard des Filles du Calvaire, car la nuit était désormais en train de tomber sur Paris.

Le souvenir terrible de ce qu'il avait fait à Ghislaine Marchenoir, Matthieu avait fini par presque l'effacer ; par le refouler si profondément en lui qu'il ne subsistait plus dans son esprit qu'à l'état de trace à peine discernable, et surtout inintelligible. Parfois, lorsque quelque chose le forçait à y repenser, il se demandait – en toute sincérité – si tout cela s'était réellement produit. Et les fois où il parvenait à la conclusion que oui, ça avait effectivement eu lieu, alors il se persuadait que la pauvre fille serait morte de toute façon, même s'il était allé tout de suite chercher du secours. Bref, qu'il ne pouvait pas être considéré comme son *assassin*.

Mais son attirance pour le sang humain avait continué à exister en lui, durant toutes ces années où il avait bien cru en être débarrassé, et même avoir agi, avec Ghislaine, sur un simple coup de folie. Elle vivait en lui, cette soif, mais à *bas bruit* pour ainsi dire ; elle savait se faire oublier ; elle attendait son heure...

L'heure en question avait sonné deux fois. Une première, trois ans plus tôt, lorsque, encouragé par Raffaella qui partageait plus ou moins ses fantasmes, il avait aménagé le Temple, au sous-sol de la maison de Neuilly, pour y faire venir des filles et leur prélever quelques gouttes de sang, d'une manière parfaitement « propre » et sans risque pour elles. Et une deuxième fois lorsque, équipé des crocs postiches conçus et réalisés par son ami Cripure, une sorte d'instinct primordial et irrésistible l'avait poussé à déchiqueter la gorge de Wilhelmina.

Désormais, il savait qu'il ne reviendrait plus en arrière. Plus jamais. Il savait enfin qui il était – qui il était *vraiment*.

D'une démarche un peu saccadée. Matthieu d'Allose se mit en marche dans la nuit, à présent complète. Il avait rendez-vous avec son destin. Et, ce soir, son destin passait par le *Bram*, la discothèque des « vampires »...

CHAPITRE XI



La porte du bureau des Affaires recommandées s'ouvrit, et une sorte de colosse inconnu de Boris Corentin et Géraldine Hébert apparut dans l'encadrement, escorté par le jeune lieutenant qui était allé le chercher au poste d'accueil, au rez-de-chaussée. En revanche, Aimé Brichot le connaissait, lui. Et il nota avec une certaine satisfaction que Kléber Cripure, prothésiste dentaire de son état, semblait en avoir beaucoup rabattu, de sa superbe et de son agressivité.

En fait, c'était presque toujours ainsi que les choses se passaient. Lorsque les policiers allaient poser deux ou trois questions à un éventuel témoin – ou suspect... – chez lui ou sur son lieu de travail, il arrivait assez régulièrement que celui-ci s'amuse à jouer les esprits forts.

Mais dès qu'il se retrouvait officiellement convoqué au quai des Orfèvres, alors là, c'était une autre affaire : la plupart des lions superbes et rugissants se changeaient soudain, comme par enchantement, en gentils caniches.

Certes, Kléber Cripure n'avait pas le gabarit d'un « chien de poche », mais enfin, la manière dont il envoyait ses yeux à droite et à gauche à toute vitesse, tout en se tordant les doigts d'une main avec ceux de l'autre, disait assez qu'il allait sans doute se montrer plus coopératif que lors de son premier contact avec Aimé Brichot.

Boris Corentin prit le temps de finir de taper sur son clavier d'ordinateur la phrase qu'il avait commencée, et sans se presser plus que cela. Dans le même temps, ni Aimé Brichot ni Géraldine Hébert ne donnèrent l'impression de s'être avisés d'une présence étrangère dans leur bureau. C'était ce qu'on appelait la « mise en condition ».

Enfin, Corentin releva la tête et contempla d'un œil vaguement ennuyé la

silhouette massive qui, ne sachant trop que faire d'elle-même, oscillait lourdement d'un pied sur l'autre au milieu de la grande pièce. Il désigna l'une des deux chaises qui se trouvaient de l'autre côté de son bureau d'un geste vague, de la main droite :

— Monsieur Cripure, veuillez vous asseoir, je vous prie...

Ce que le prothésiste fit avec empressement, et même avec une certaine *reconnaissance* dans le regard.

— Monsieur Cripure, reprit Corentin quand l'autre fut installé, je crois que vous savez pourquoi vous vous trouvez dans ce bureau, n'est-ce pas ? Dans la mesure où le capitaine Brichot, ici présent, vous a déjà posé la question à laquelle nous souhaitons *fortement* que vous répondiez maintenant. Entre parenthèses, vous y auriez répondu à ce moment-là, cela vous aurait évité de perdre une demi-journée pour venir le faire ici. Mais enfin, *c'est votre choix*, comme on dit maintenant.

Il ouvrit le premier tiroir de son bureau, en sortit la petite pochette plastique contenant la fausse canine trouvée dans la blessure mortelle de Marie-Pierre Bouvillon et la posa sur le bord du bureau, juste sous les petits yeux, papillotant très vite, de Kléber Cripure :

— Nous aimerions savoir si vous reconnaissez ceci, dit Boris Corentin, en sa calant dans son fauteuil. Ou, plus exactement, si vous reconnaissez avoir fabriqué ceci...

Le prothésiste avançait son énorme main vers la pochette transparente lorsque le téléphone fixe de Boris Corentin fit entendre sa sonnerie. Il décrocha tout de suite, et, à ses traits qui se durcissaient, Aimé Brichot et Géraldine Hébert comprirent qu'il se passait quelque chose d'important.

— Y a un *blème* ? demanda la jeune femme dès que Corentin eut raccroché.

Au lieu de répondre à sa collègue, celui-ci enfonça l'une des touches de son téléphone :

— Diazec ? Corentin à l'appareil : tu peux venir tout de suite, s'il te plaît ?

Le jeune lieutenant qui avait amené le prothésiste jusqu'aux Affaires recommandées refit son apparition au bout de quelques secondes. Boris Corentin lui désigna leur « client » :

— Sois gentil de ramener M. Cripure dans le couloir et de rester avec lui : je te ferai signe quand il pourra revenir...

Les deux hommes sortirent sans poser davantage de questions, l'un escortant l'autre.

Alors, fit Aimé Brichot dès qu'ils furent seuls.

— Alors, nos collègues du 10^e arrondissement viennent de découvrir une troisième fille à la gorge déchiquetée, leur annonça Corentin, les sourcils

francés. Et, cette fois, dans une minuscule impasse se trouvant à moins de cent mètres du *Bram*.

— Ah, merde ! laissa échapper Géraldine Hébert. On fonce là-bas. Grand chef ?

— Si par « on » tu veux dire Mémé et toi, alors la réponse est oui, et tout de suite ! répondit Boris Corentin.

— Et loi ? Tu restes là pour cuisiner mon ami Kléber Cripure ? demanda Aimé Brichot, en se levant de son fauteuil.

— Dans un premier temps, oui, opina Corentin. Ensuite, je vais rendre compte à Baba et le bousculer un peu pour qu'il consente, cette fois, à sonner le branle-bas auprès du juge Comélieu : je pense qu'il ne se passera pas grand temps avant qu'on ait besoin d'une CR...

Aimé Brichot et Géraldine Hébert s'apprêtaient à quitter le bureau lorsque Corentin les héla :

— Tiens, en passant, dites donc à Diazec de me ramener Kléber Cripure ! Je sens que je vais l'expédier, celui-là : je ne suis plus d'humeur à faire *mumuse*, tout d'un coup...

Dès que le prothésiste fut de nouveau assis de l'autre côté de son bureau. Boris Corentin se leva, attrapa au passage la petite pochette en plastique et la brandit littéralement sous le nez de Cripure. Il décida d'y aller au « gros bluff qui tache », selon l'expression imagée de Géraldine Hébert :

— Bon, maintenant que les choses se précipitent un peu, je n'ai plus autant de temps à vous accorder que je le pensais. Donc, on va aller droit au but : je *sais* que c'est vous qui avez usiné ce truc, et que vous l'avez fait sur commande du professeur Matthieu d'Allose, votre ami. Ce dont j'ai seulement besoin, c'est que vous m'en donniez la *confirmation* ! Et j'aimerais bien que vous me la donniez tout de suite, parce que, là, je suis à deux doigts d'aller demander une commission rogatoire au juge d'instruction, ce qui me donnera les moyens de fouiller dans votre vie pendant au moins les douze mois à venir ! Est-ce que nous nous comprenons, Monsieur Cripure ?

Le silence qui s'établit à la suite de ce « gros bluff qui tache » fut assez lourd, et Boris Corentin ne fit rien pour l'alléger, demeurant debout à la droite du prothésiste assis et le maintenant sous le feu de son regard. Finalement, au bout d'une poignée de secondes, durant lesquelles il dut peser le pour et le contre, et constater que le contre l'emportait assez nettement, Kléber Cripure émit avec la bouche un bruit de pneu se dégonflant et, d'une voix qui se voulait insouciant mais ne l'était qu'à demi, laissa tomber : Après tout, qu'est-ce que j'en ai à fiche, de ces conneries, hein ? Oui, bien sûr que c'est moi qui ai fait ce truc ! J'en ai même fait deux, si vous voulez tout savoir ! D'Allose m'a assez tanné pour ça !

— Il vous a dit ce qu'il comptait en faire ? demanda Boris Corentin du même ton, tranchant et froid comme un bistouri de chirurgien.

Le prothésiste haussa les épaules :

Il m'a dit que c'était pour une petite fête déguisée qu'il voulait donner chez lui pour ses amis. Je ne sais même pas si elle a eu lieu ou non, du reste...

Lancé comme il l'était, Boris Corentin décida de frapper un coup supplémentaire, juste pour surprendre l'éventuelle réaction de son client.

— Charmante petite fête, en effet ! articula-t-il avec une ironie grinçante. Non seulement elle a déjà eu lieu, mais elle s'est répétée : on en est déjà à trois victimes ! Trois jeunes filles égorgées jusqu'à ce que mort s'ensuive !

Il vit Cripure devenir livide et une lueur de panique passer très vite dans ses petits yeux très mobiles.

— *Trois* filles ? Mais c'est impossible ! souffla-t-il d'une voix épouvantée, et en insistant involontairement sur le chiffre, ce que releva aussitôt Corentin :

— Oui, *trois* ! Pourquoi ? Vous vous attendiez à moins ? Ou peut-être à plus, allez savoir...

Kléber Cripure ne dit plus rien. Il paraissait complètement abasourdi. Boris Corentin fut tenté de pousser un peu plus son avantage. Mais, d'un autre côté, il n'était pas en terrain bien solide, vu que tout reposait sur une supposée culpabilité de Matthieu d'Allose qu'il aurait été bien en peine d'étayer. Il préféra choisir une autre voie, plus biaisée, et vint se réinstaller derrière son bureau.

— Monsieur Cripure, ce sera tout pour le moment et vous aile/ pouvoir quitter cc bureau dans une petite minute... dit-il d'une voix redevenue moins glaciale.

Du coin de l'œil, il vit que le prothésiste paraissait tout à fait incrédule. Il ouvrit sa messagerie électronique interne et tapa les premières lettres du nom du lieutenant Diazec, de manière à ce que l'adresse de ce dernier s'inscrive automatiquement dans le cadre idoine. Puis il tapa ces quelques mots :

Prends Rouveyre avec toi et, à vous deux, arrangez-vous pour ne pas lâcher d'une semelle le pèlerin qui va sortir de mon bureau dans une minute. Rendez-moi compte de ce qu'il fait toutes les heures – Cdt Corentin

Il cliqua sur l'icône « envoyer » puis releva la tête vers le prothésiste. Qui semblait douter encore de ce que ses oreilles venaient d'entendre.

— C'est bon, Monsieur Cripure, vous pouvez vous en aller, lui répéta-t-il. Mais je vous demanderai de ne pas quitter la région parisienne sans nous en avertir au préalable. Et de vous tenir à notre disposition, si besoin était.

— Bien sûr, bien sûr, assura le colosse qui, de plus en plus, prenait des allures de collégien à qui le principal rend sa liberté après lui avoir passé un savon.

Quand il eut disparu, Boris Corentin attendit environ trente secondes, puis alla se planter devant l'une des deux fenêtres du bureau et braqua ses yeux vers le porche du 36, deux étages plus bas. Il eut une petite grimace satisfaite

quand, juste après Kléber Cripure, il vit sortir le lieutenant Loïc Diazec.

Géraldine Hébert et Aimé Brichot arrivèrent à l'entrée de l'impasse Dorham en même temps que l'ambulance chargée de récupérer le corps de la fille découverte par les policiers une heure plus tôt, au fond de la dite impasse. Laquelle grouillait en effet de monde, sans parler des curieux que trois agents en uniforme contenaient au-delà des bandes fluo qui interdisaient l'accès de la voie étroite et assez sombre, le soleil ne devant jamais y pénétrer.

— Tiens, votre grand pote est déjà là, Mémé... nota Géraldine Hébert en désignant d'un mouvement du menton la silhouette rondouillarde et agitée du docteur Flutiaux, à une dizaine de mètres en avant d'eux.

Le médecin légiste les vit au même moment et marcha droit sur eux, tandis que les ambulanciers étaient déjà occupés à charger sur leur brancard le corps d'une fille brune, tout de noir vêtue, les vêtements poisseux de son propre sang et la gorge déchiquetée du côté gauche.

— Dites voir, mes bons amis : il serait peut-être temps de vous réveiller ! leur balança-t-il d'emblée, en frottant machinalement l'une contre l'autre ses petites mains, grassouillettes comme celles d'un bébé bien nourri. Si vous continuez à somnoler comme vous le faites, on ne va bientôt plus savoir où les mettre, vos éborgées !

Aimé Brichot décida de faire celui qui n'avait rien entendu et il demanda au petit homme :

— Est-ce que vous avez pu noter des différences avec les deux cas précédents ?

Flutiaux redevint aussitôt sérieux :

— À première vue pas la moindre. Sauf que, là, 011 dirait que le type – si c'est un type – a vraiment opéré dans l'urgence et sans prendre la moindre précaution. Il a dû avoir une vraie fringale ! Ou un petit coup d'hypoglycémie, allez savoir... Enfin, bref, il faudra attendre que j'aie ausculté la damoiselle pour affiner un peu. Je vous fais ça dès que de retour à l'IML. Et ne venez pas me dire que vous êtes pressés : *je le sais* !

Mais déjà Aimé Brichot ne l'écoutait plus : il venait de voir un homme d'une quarantaine d'années faire son apparition à l'entrée de l'impasse, guidé par un jeune inspecteur blond et mince du commissariat du 10^e arrondissement. Un homme que lui, Brichot avait déjà rencontré, quelques jours auparavant.

Philippe Sambre, le propriétaire et patron de la discothèque *Aimez-vous Bram* ?, située à moins de cent mètres de l'endroit où ils se trouvaient maintenant.

Il avait l'air assez hébété, les joues bleuies de barbe et vêtu un peu

n'importe comment. Bref, il présentait tous les symptômes d'un homme qui s'est couché aux aurores et qu'on a tiré du lit peu après. Aimé Brichot s'approcha de lui. et il sentit bien que l'autre avait un peu de peine à le « remettre ». Finalement, son regard éteint sembla retrouver un minimum de compréhension du monde alentour.

— Ah, c'est vous, commissaire ! soupira-t-il d'une voix éteinte, presque pâteuse.

— Point encore ! répondit Brichot avec un petit sourire : *capitaine* suffira, à ce stade de ma brillante carrière...

Il désigna le corps de la fille assassinée, sur le brancard que les deux ambulanciers attendaient de pouvoir embarquer :

— Elle était chez vous hier soir. Monsieur Sambre ? Hier soir ou cette nuit, d'ailleurs...

Le patron du Bram jeta de nouveau un rapide coup d'œil au cadavre et s'en détourna très vite, le teint livide.

— Oui, je l'ai croisée une ou deux fois hier, dans la salle du haut, souffla-t-il. C'était une habituée, du reste.

— Vous savez son nom ?

— Évidemment non, commiss... pardon : capitaine ! Si vous croyez que mes clients me déroulent leur état-civil... Cela dit, M^{lle} Le Sueur, ma barmaid, le sait peut-être, elle, son nom, puisque c'est elle qui encaisse les chèques et manipule les Cartes Bleues. J'ai son téléphone et son adresse dans mon agenda, si vous voulez...

— J'allais précisément vous les demander, approuva Aimé Brichot, avant d'enchaîner sur autre chose : elle était seule, hier, ou avec des amis ?

Philippe Sambre, qui semblait parvenir à se réveiller tout à fait, ne réfléchit pas plus de quelques secondes :

— Au début elle était seule, je crois bien. Elle avait même l'air de se faire chier, passez-moi l'expression. Et puis elle a été abordée par un type et, après, je les ai revus en grande discussion en bas.

— Quel genre de type ?

— Un vieux, répondit aussitôt Philippe Sambre. Enfin, quand je dis vieux : par rapport à mon « fond de sauce » habituel, évidemment ! Un type qui devait avoir une bonne quarantaine, avec des cheveux argentés. Pas mal d'ailleurs... Et qui avait l'air assez friqué, à en juger par son costard et ses pompes. Je crois bien qu'ils sont partis ensemble, mais pour ça il faudrait demander à Jimmy, mon « cerbère »...

Aimé Brichot sortit de sa poche la photo de Matthieu d'Allose qu'il avait récupérée sur Internet la veille et imprimée avant de quitter le quai des Orfèvres :

— Il ressemblait à ça, votre *vieux* ?

Philippe Sambre ne jeta qu'un rapide regard au rectangle de papier ; son visage s'éclaira aussitôt :

— Il ne ressemblait pas à ça : il *était* ça !

Une vingtaine de minutes plus tard, Aimé Brichot et Géraldine Hébert faisaient leur entrée dans le bureau des Affaires recommandées, où Boris Corentin les attendait. C'est ce dernier qui prit la parole d'abord :

— La prothèse a bien été fabriquée par Cripure, annonça-t-il. Il a essayé de me vendre une histoire de fête travestie à laquelle j'ai fait semblant de croire. Je l'ai laissé filer avec deux de nos gars au train, des fois qu'il nous mènerait quelque part. Et de votre côté ?

— Pas grand-chose de plus que ce que je t'ai annoncé au téléphone tout à l'heure à propos de d'Allose, répondit Aimé Brichot en tortillant la pointe de sa moustache. Après, j'ai pu parler au colosse black qui filtre les entrées : il m'a confirmé que notre victime – qui, au fait, s'appelle Axelle Mittainville – avait bien quitté la boîte, peu après une heure du matin, en compagnie de notre distingué professeur.

— Dès après ton coup de fil, enchaîna Corentin, j'ai foncé chez Baba pour qu'il active le juge Comélieau. Pas de bol, celui-ci est en rendez-vous à la Chancellerie : on n'aura pas notre CR avant deux ou trois heures...

— Et quand on l'aura ? demanda Géraldine Hébert.

— Quand on l'aura, Petit bonhomme, on ira mettre le grappin sur l'illustre professeur d'Allose et on tâchera de tirer les choses au clair avec lui.

— En espérant qu'il ne va pas se mettre à nous mentir... comme un arracheur de dents ! plaisanta Aimé Brichot.

— Il n'a pas trop intérêt, je vais te dire... répliqua Boris Corentin sans sourire.

Six heures plus tard, alors que la journée – la journée « administrative »... – touchait à sa fin, les trois inspecteurs de la Brigade mondaine se retrouvèrent dans ce même bureau des Affaires recommandées. Mais ils n'avaient plus leur bel allant et leur optimisme de la fin de matinée.

Car s'ils avaient en effet obtenu du juge Comélieau qu'il leur délivre la commission rogatoire dont ils avaient besoin, celle-ci ne leur avait pour l'instant servi à rien.

Dans la mesure où ils n'avaient pu joindre nulle part le professeur Matthieu d'Allose. Lequel paraissait s'être littéralement volatilisé.

CHAPITRE XII



Raffaella Contini-d'Allose rampa sur le satin noir du drap, où le corps tout en rondeurs de Karima faisait une tache blanche, alanguie et offerte. Elle posa ses lèvres pulpeuses et brûlantes sur le nombril de la jeune Algérienne – qui était en fait française, d'après ses papiers d'identité – laquelle eut un long frisson de volupté en sentant la langue chaude et agile venir la chatouiller doucement à cet endroit.

Rampant sur le corps de sa victime hautement consentante, Raffaella emprisonna ses deux seins lourds, aux pointes brunes dressées, dans les paumes légèrement moites de ses mains. En même temps, cambrant les reins, elle laissa sa bouche descendre le long du ventre frissonnant de désir, jusqu'à atteindre le sexe méticuleusement épilé, et dont les replis luisants et parfumés, offerts en toute impudeur, s'entrouvraient comme la conque d'un coquillage délicatement nacré. Alors que sa langue atteignait le petit bourgeon dur, siège du plus intense plaisir féminin, Raffaella sentit que deux mains nerveuses s'accrochaient à ses hanches larges. Elle frissonna de volupté en songeant que, derrière elle, Bertrand Siniac devait de nouveau être en pleine érection, même s'il avait déjà joui deux fois depuis qu'ils étaient arrivés tous les trois dans la maison de week-end que les d'Allose possédaient dans la vallée de la Bièvre, à une dizaine de kilomètres au sud-ouest de Paris. Presque aussitôt, elle sentit quelque chose de dur et de chaud tenter de se frayer un passage

entre les pétales tièdes et humides de son intimité, que son jeune amant avait déjà arrosé une fois de sa semence virile. Mais, au lieu de s'ouvrir complaisamment, Raffaella se contracta et, envoyant une main au jugé sous son ventre, elle saisit à pleins doigts la virilité palpitante qui cherchait à la pénétrer.

— Non, pas par là... ordonna-t-elle, d'une voix un peu plus rauque que d'ordinaire.

Cela suffit à Bertrand pour comprendre ce que sa maîtresse attendait de lui : une « privauté » qu'elle ne lui avait encore jamais accordée – et qu'il n'avait d'ailleurs jamais songé à lui demander. De fait, sans cesser de fouiller de la langue et des lèvres le ventre de Karima, Raffaella creusa encore davantage les reins, pour bien dégager le profond sillon de sa croupe large et faire apparaître le petit œillet brun et plissé qui s'y trouvait niché. Lorsque la virilité rigide violenta ses reins, avec une délicieuse brutalité, Raffaella ne put retenir un long feulement de satisfaction, tandis que ses doigts se crispaient sur les seins de Karima et que ses ongles, acérés comme des griffes, imprimaient des marques rouge vif dans leur masse élastique et douce à la caresse. Sous la douleur soudaine, la jeune Algérienne eut un soubresaut, ce qui contribua à faire pénétrer encore davantage en elle la langue agile et fureteuse de son amante échevelée et rouge de désir. Durant de longues secondes, sous le pilonnage brutal et affolant du membre viril qui l'ouvrait en deux, Raffaella fut possédée par la tentation d'enfoncer encore plus ses ongles dans les seins lourds mais fragiles de la petite Arabe qui se tordait sur le drap de satin noir. Juste pour le plaisir d'y voir perler quelques gouttes de sang vermeil, tranchant sur le rose très pâle de sa peau. Tels des rubis roulant sur du velours.

Mais, aussitôt, cette envie de voir couler le sang fit surgir devant ses yeux l'image de son mari, de son mari visiblement devenu fou. Le visage halluciné de Matthieu d'Allose s'imprimant sur sa rétine agit comme un frein brutal sur son excitation et son désir. De fait, elle eut beau s'acharner de la langue et des lèvres sur le sexe de Karima, elle eut beau s'ouvrir d'une manière aussi obscène que possible aux coups de boutoir de son amant, elle sentit que l'orgasme espéré était en train de s'éloigner d'elle à grande vitesse.

Bonne fille, elle laissa pourtant les deux autres aller jusqu'au bout de leur propre plaisir, avant de se redresser et de quitter le lit. Une fois rhabillée, malgré son impatience à passer à la suite, elle attendit en silence près d'une minute, le temps pour Karima et Bertrand de récupérer une respiration moins précipitée et une vision lucide du monde tel qu'il était.

— Bon, je ne voudrais pas vous bousculer, mes enfants, finit-elle par dire gentiment, mais il serait temps de mettre en place notre petite mise en scène, non ? Mon cher et tendre époux devrait être là dans moins d'une heure maintenant...

Raffaella Contini-d'Allose s'était tout de suite enthousiasmée lorsque

Bertrand Siniac lui avait exposé son plan pour la débarrasser définitivement de son mari. Il avait commencé par lui parler de Karima, une jeune Algérienne de 19 ans avec qui il avait eu une liaison aussi torride que brève, un peu moins de deux ans auparavant. Torride parce que Karima avait – pour parler vulgairement – le feu au cul. Mieux que ça, même : elle *n'avait* pas le feu, elle *était* le feu. Et brève parce que Bertrand avait rapidement compris que sa jeune et ardente partenaire de sexe était affligée de trois frères aînés – des « cailleras au carré », selon le propre avis de leur petite sœur... – qui veillaient étroitement sur sa virginité (pourtant perdue depuis longtemps, mais ils n'en savaient rien...) et avaient déjà sauvagement démoli le portrait de trois ou quatre malheureux soupirants.

Le plan de Bertrand Siniac était si machiavélique que Raffaella Contini-d'Allose en avait conçu un net regain d'estime pour lui. Décidément, songeait-elle, elle avait eu tort de sous-estimer ce garçon, à leurs débuts...

— Karima a toujours de gros besoins d'argent, vu que ses abrutis de frères ne lui laissent rien, avait expliqué Siniac à sa maîtresse. En outre, elle ne recule pas devant grand-chose pour en gagner, surtout s'il est question de sexe ! On va lui faire croire que tu veux offrir un cadeau d'anniversaire à ton mari, en réalisant son fantasme secret.

— Et c'est quoi, le fantasme secret de mon cher mari ? avait demandé Raffaella.

— D'avoir à sa disposition une très jeune fille arabe, bâillonnée, cagoulée, ligotée ; bref : à sa totale merci, avait répondu Siniac avec un petit sourire froid. C'est le genre de plan qui ne fera pas peur à Karima, bien au contraire ! Surtout si on lui fait miroiter quelques centaines d'euros en échange de sa complaisance...

— OK, admettons que ta petite pute soit d'accord, avait objecté Raffaella. Et après ? Matthieu va la baiser, bon, d'accord, mais ça ne résoudra pas mon...

— Il ne va pas se contenter de la baiser, l'avait interrompue Bertrand Siniac d'un ton doucereux, et tu le sais fort bien. Il va faire ce qu'il a déjà fait trois fois en quelques jours : *il va l'égorger pour boire son sang* ! Il ne pourra pas résister à l'envie de le faire, maintenant qu'il a commencé d'en prendre l'habitude. À ce moment-là, il n'y aura plus qu'à lâcher les trois frangins dans le scénario : en découvrant leur petite sœur la gorge ouverte par un malade et pissant le sang, ils vont le zigouiller, aussi sûr que je m'appelle Bertrand ! Je me charge de tuyauter les trois malfrats, par la grâce d'un petit coup de téléphone tout ce qu'il y a de plus anonyme...

Raffaella avait pris le temps d'une longue réflexion, pesant froidement le pour et le contre dans le plan monstrueux et cynique de son jeune amant. Finalement, elle n'avait laissé tomber que ces quelques mots, qui étaient en quelque sorte un « bon pour accord » :

— Il va falloir être sacrément précis sur le *timing*...

Les trois inspecteurs s'apprêtaient à quitter le bureau des Affaires recommandées pour une « réunion de crise » dans le bureau de Charlie Badolini, lorsque le téléphone de Boris Corentin se mit à sonner. Il revint sur ses pas pour décrocher. Reconnaisant la voix du lieutenant Diazec, qu'il avait arrimé aux talons de Kléber Cripure, il brancha le haut-parleur pour en faire profiter les deux autres.

— Commandant, dit le jeune lieutenant, notre homme vient de rentrer au bercail. Mais auparavant, il est allé faire une visite au domicile des d'Allose, à Neuilly : c'est la femme qui lui a ouvert la porte. Belle plante, entre parenthèses. Une superbe brune qui doit...

— Bon. on parlera de tes émois érotiques plus tard, tu veux ? le coupa Corentin avec un demi-sourire.

— Euh... oui, pardon, commandant. Il y est resté une dizaine de minutes, pas plus. Il avait l'air vraiment tourneboulé quand il est reparti. Mais c'est pas tout...

Il y eut un silence à l'autre bout de la ligne, impatiemment rompu par Corentin :

— Allez, balance tes billes, bon sang !

— Comme je suffisais à la tâche pour le prothésiste, j'ai pris l'initiative de laisser Rouveyre devant la baraque des d'Allose.

— Tu as bien fait ! approuva chaleureusement Corentin. Et alors ? Ça a donné quelque chose ?

— Je crois bien : clic a quitté la maison environ une demi-heure plus tard pour se rendre en vallée de Bièvre, dans une belle baraque dont elle avait la clé. Elle y a été rejointe par un type blond inconnu au bataillon qui était accompagné d'une fille très jeune, de type maghrébin – une Arabe, si vous aimez mieux...

— C'est bon, j'avais compris ! Et ?

— Ben c'est là que ça devient bizarre, commandant : au bout de deux bonnes heures le type blond est reparti au volant de sa bagnole – faites-moi penser à vous donner le numéro après... – puis la femme s'est barrée à son tour, mais la fille arabe *est restée à l'intérieur*. Curieux, non ?

— Plus que curieux : inquiétant, répondit Boris Corentin, d'une voix plus tendue. Et M^{me} d'Allose ?

— Elle est revenue directement chez elle, à Neuilly. Il y a environ une demi-heure, une autre femme est arrivée et n'est pas ressortie depuis. Elles doivent se connaître assez bien car elles se sont fait la bise sur le perron...

— C'est tout ?

— Presque, répondit Loïc Diazec. Rouveyre a eu l'idée de téléphoner chez elle. Il a demandé à parler au professeur d'Allose, en se prétendant l'un de ses étudiants. La femme lui a répondu qu'il n'était pas là et qu'elle ne savait ni où il était ni quand il rentrerait. Cette fois c'est tout, commandant. Quels sont les ordres pour la suite ?

— Rejoins Rouveyre à Neuilly et continuez à faire le guet sans vous faire repérer, répondit Corentin après une réflexion de quelques secondes. On va venir vous relever, mais d'ici là on reste en contact étroit : n'hésite pas à m'appeler au moindre truc qui te semble suspect. En tout cas, bravo, vous avez fait du bon boulot, Rouveyre et toi !

Boris Corentin eut l'impression d'*entendre* le jeune lieutenant rougir de plaisir et de fierté sous le compliment... Il raccrocha et se tourna vers ses deux collègues :

— Vous pensez quoi de tout ça ?

— J'ai un sale pressentiment. Grand chef, répondit Géraldine Hébert, les sourcils plissés au-dessus de ses petites lunettes rondes. Je sais pas pourquoi mais j'ai l'impression que tout est en train de se précipiter. Et pas vers une conclusion heureuse...

— Pareil pour moi, Petit bonhomme ! répondit aussitôt Corentin, satisfait de voir leur jeune collègue sur la même longueur d'ondes que lui. Et toi, Mémé ?

Aimé Brichot prit le temps de reposer sur son nez busqué ses lunettes qu'il venait de nettoyer avec la petite « peau de chamois » qui ne le quittait jamais. Puis, avec un petit sourire, il dit :

— Eh bien, au risque de vous surprendre, moi qui passe pour le « raisonnable » de la bande, je dirai que je suis entièrement d'accord avec vous deux !

Poussé, aiguillonné par la soif de sang qui s'était remise à le tenailler, Matthieu d'Allose sortit de sa Jaguar et fonça droit sur la petite grille donnant accès à leur maison de week-end, située dans une minuscule rue d'Igny, en plein cœur de la vallée de la Bièvre. Sans remarquer que deux des voitures garées le long du trottoir étaient occupées. L'une par deux jeunes hommes que, de toute façon, même s'il les avait remarqués, il aurait été incapable d'identifier comme des policiers de la Brigade mondaine ; l'autre, plus proche de sa maison, par trois hommes de type nettement maghrébin. Et, ceux-là, s'il avait pu croiser leur regard, il aurait sûrement été surpris et effrayé de la haine dirigée contre lui qu'il aurait pu y lire.

Mais le professeur d'Allose ne vit rien de tout cela. Il n'était plus capable de penser qu'à une seule chose : à cette fille qui l'attendait à l'intérieur de la maison ; cette fille que Raffaella lui avait fait l'immense surprise de lui *offrir*,

ainsi qu'elle le lui avait annoncé elle-même. Pour cela, elle n'y était pas allée par quatre chemins :

— Mon chéri, je sais ce qui se passe en toi depuis le... depuis *l'incident* de l'autre soir, avec Wilhelmina. Je sais que tu as déjà sacrifié deux autres filles sans importance, qui de toute façon ne méritaient rien d'autre que de devenir tes proies ! Je vois bien que tu es devenu quelqu'un d'autre... un être d'une essence supérieure. Je pourrais m'en effrayer, mais au fond j'admire et j'aime ce en quoi tu es en train de te métamorphoser. Et je voudrais que tu continues de vouloir de moi comme... disons comme *servante*. Je veux te suivre jusqu'au bout. Matthieu ! Parce que je sais que, ensemble, nous serons vraiment indestructibles ! Nous deviendrons *éternels* !

Matthieu d'Allose, s'il avait cru au Ciel, l'aurait remercié à genoux pour ça. Même si, au fond, il en arrivait à considérer comme normal que sa femme, son épouse dévouée, reconnaisse sa supériorité sur les humains ordinaires. Et c'est avec un grand naturel qu'il avait accepté de *consommer* le cadeau qu'elle avait voulu lui faire : cette fille qu'elle était allée chercher pour lui, pour son Seigneur, et qui l'attendait là, à quelques mètres maintenant, de l'autre côté de la porte dont il tenait la clé dans sa main droite. Il entra et claqua la porte derrière lui, sans s'apercevoir que le pêne refusait de s'enclencher et que le battant de bois était repoussé de quelques centimètres vers l'intérieur.

— Dans ma salle de gymnastique... lui avait indiqué Raffaella.

Matthieu traversa le vestibule en courant presque, enfila le petit couloir de gauche jusqu'à la double porte en chêne verni du fond, qu'il ouvrit à la volée. Il manqua pousser un rugissement de victoire : *elle* était là !

Une fille potelée, au visage disparaissant entièrement sous une cagoule de cuir noir, à l'exception des yeux. Une fille entièrement nue, les poignets ligotés à la barre fixe, ses pieds touchant à peine le sol – totalement à merci de celui qui voudrait la faire sienne.

Elle avait laissé sa tête tomber vers l'arrière, sans doute sous l'effet de la fatigue musculaire. Ce faisant, elle déployait sous les yeux luisants et vorace de d'Allose, une gorge dont la chair avait l'air tendre, si tendre...

— C'est vraiment gentil de ta part, ma chérie, cette petite invitation impromptue à dîner, dit Chantal de Clergerie en trempant ses lèvres très maquillées dans sa flûte de champagne. J'adore ce genre d'imprévu !

Raffaella Contini-d'Allose lui sourit sans répondre et but à son tour une gorgée de Dom Pérignon. Non sans jeter un nouveau coup d'œil à la pendulette Régence qui trônait sur la cheminée du petit salon.

Si cette pauvre idiote de Chantal avait pu deviner pour quelle raison sa « grande amie » Raffaella l'avait, le matin même, invitée à dîner chez elle, elle se serait sans doute enfuie en courant et en piaillant d'horreur.

En ce moment même, Matthieu devait être en train d'entrer dans leur maison d'Igny et de se diriger vers la salle de sport du rez-de-chaussée. Pour y découvrir la jeune Karima, livrée à ses appétits de dément.

Lorsqu'il l'égorgerait – car il allait l'égorger, Raffaella en était sûr, Bertrand avait su Pen persuader – elle-même serait tranquillement ici, à Neuilly, en train de prendre du champagne avant de passer à table, avec son amie Chantal de Clergerie.

Chantal, parfait alibi...

Sans se soucier des radars fixes, Boris Corentin roulait de plus en plus vite, les mâchoires serrées et le regard dur. Cinq minutes plus tôt, le lieutenant Diazec avait appelé sur son portable, qu'il avait passé à Géraldine Hébert, assise à côté de lui. Loïc Diazec leur avait appris que Matthieu d'Allose venait d'arriver à Igny et qu'il s'était précipité dans la maison. Le jeune lieutenant réclamait des instructions.

— Dis-lui de ne pas bouger, qu'on sera là dans une dizaine de minutes, avait sombrement indiqué Boris Corentin à l'adresse de Géraldine Hébert.

Et c'est pourquoi, depuis, il roulait de plus en plus vite, zigzaguant d'une file de voitures à l'autre, sans se soucier des coups de klaxon furieux ni des appels de phares indignés.

En espérant se tromper dans ses sombres pressentiments, ou bien, s'ils s'avéraient, ne pas arriver trop tard.

Celui des trois Arabes qui était au volant lâcha quelques mots dans sa langue. Aussitôt, avec un ensemble parfait, ils descendirent de la voiture et, sans prendre la peine de la fermer à clé, se dirigèrent vers la maison dans laquelle, une dizaine de minutes plus tôt, avait disparu l'homme qu'un informateur anonyme leur avait indiqué, au téléphone, comme voulant déshonorer leur sœur cadette, Karima.

Celui qui marchait en tête, brun de peau, avec de petits yeux noirs très rapprochés, eut un bref sourire froid en découvrant que la porte n'était pas fermée : c'était tant mieux, leur tâche en serait facilitée. Il risqua un coup d'œil à l'intérieur, histoire de faire un premier repérage des lieux.

Avant d'entrer, il se retourna vers ses deux frères et leur communiqua ses ordres – qu'aucun des deux autres n'aurait songé à discuter, puisqu'il était l'aîné de la famille, qu'il en était même le chef depuis la mort de leur père, trois ans auparavant.

— Samir, souffla-t-il très bas, tu vas prendre le couloir de droite pour essayer de trouver ce chien galeux. Toi. Hakim, monte l'escalier et va

inspecter en haut. Moi, je prends à gauche. Mais, si vous trouvez ce porc de Français, vous ne faites rien avant que j'arrive : je veux le saigner moi-même...

Les trois hommes s'engouffrèrent dans le vestibule et, silencieusement, chacun partit dans la direction qu'avait décidée Mohammed, le fils aîné.

Matthieu d'Allose retira lentement sa « curette » de dentiste du cou de Karima où il venait de l'enfoncer de plusieurs centimètres. Aussitôt, le sang se mit à gicler de la fine blessure. la carotide ayant été percée. Se souciant comme d'une guigne des soubresauts d'agonie qui agitaient le corps suspendu par les poignets, en tirant au contraire un surcroît d'excitation démente, d'Allose plaqua sa bouche sur ce mini geyser écarlate afin de se repaître de cette fontaine de vie et de puissance. Sans même en avoir tout à fait conscience, il ouvrit grand ses mâchoires – ses mâchoires de *prédateur* – et mordit de toute sa force dans la peau tendre du cou sanguinolent, avec un grognement qui n'avait absolument plus rien d'humain. Il n'entendit même pas la porte s'ouvrir, quelque part dans son dos – et à peine plus le cri qui claqua comme une balle, en arabe.

Plus rien n'avait d'importance, en ce moment précis, que cette chaire tiède qui le nourrissait, que ce sang dont il se désaltérait à longs traits avides.

La voiture des trois policiers allait tourner le coin de la rue où était située la maison des d'Allose lorsque le téléphone de Boris Corentin sonna de nouveau. Géraldine Hébert prit aussitôt la communication. C'était la voix, affolée, du lieutenant Diazec :

— Il y a un souci, commandant ! Trois types, des Arabes, viennent de rentrer dans la maison ! Qu'est-ce qu'on fait, bon Dieu, qu'est-ce qu'on fait ?

— Rien ! prit l'initiative de répondre Géraldine : on arrive, on est là ! Ne bougez pas !

Comprenant que l'on venait de basculer dans l'extrême urgence, Boris Corentin donna un brusque coup de volant à gauche, ce qui fit bondir sa Mégane de service sur le trottoir. À une dizaine de mètres en avant du capot, il vit Diazec et Rouveyre s'extraire ensemble de leur propre voiture et désigner une grille peinte en vert foncé. Boris pila juste devant celle-ci, et les trois inspecteurs jaillirent en même temps de la voiture.

— Géraldine, passe par-derrrière avec Diazec ! ordonna très vite Corentin, en sortant son arme de service. Rouveyre, tu restes ici et tu cueilles tout ce qui essaie de se barrer ! Mémé, avec moi, on fonce par l'entrée principale !

Corentin et Brichot s'engouffrèrent dans le vestibule de la maison. Pour se

trouver pratiquement nez à nez avec un jeune Arabe maigre, qui débouchait du couloir de droite, un cran d'arrêt à la main. Il eut l'air tellement surpris de les voir surgir qu'il demeura une seconde sans réagir.

Une seconde de trop : vif comme l'éclair, Aimé Brichot abattit le canon de son revolver sur son poignet. L'autre cria de douleur et lâcha son couteau. D'un coup de poing au menton, Brichot le rejeta contre le mur et, se reculant d'un pas pour se mettre hors de portée, braqua son arme sur son front.

— Tu ne bouges plus d'un millimètre ou je t'explose... dit-il très calmement.

Au même moment, alors qu'il s'apprêtait à laisser son coéquipier se débrouiller avec son prisonnier, Boris Corentin qui tournait le dos à l'escalier sentit un mouvement furtif derrière lui. Il eut à peine le temps d'amorcer un demi-tour avant d'être violemment projeté dans le dos d'Aimé Brichot, qui s'en trouva lui-même partiellement déséquilibré. Corentin se redressa juste à temps pour voir un homme disparaître vers l'extérieur de la maison. Il fut tenté de le poursuivre mais y renonça aussitôt. D'abord parce qu'il savait que Jean-Michel Rouveyre, policier très placide mais parfaitement fiable, ne le laisserait pas filer. Et surtout, parce qu'il venait d'entendre une sorte d'étrange rugissement, en provenance du couloir qui se trouvait juste à sa gauche. Il s'y rua. Un deuxième cri fit suite au premier, qui venait à coup sûr de derrière la double porte du fond du couloir. Son arme de service bien en main, Boris Corentin l'enfonça plus qu'il ne l'ouvrit.

En une fraction de seconde il photographia la scène dans ses moindres détails : la salle de sport, nantie de ses divers équipements, dont une barre fixe, à quatre mètres environs de lui ;

la fille cagoulée et nue qui y était suspendue par les poignets ;

la gorge déchirée de cette malheureuse, et le sang qui s'écoulait en grosses rigoles sur sa poitrine lourde et le long de ses flancs ;

et enfin les deux hommes qui se tenaient à un mètre en avant d'elle, légèrement décalés sur la droite – l'un étant Matthieu d'Allose, se débattant comme un possédé dans un bénitier, et l'autre un Arabe au visage fermé qui le maintenait solidement contre lui et était en train d'appliquer la lame de son « coupe-chou » sur le cou du professeur.

— Lâche ça ! hurla Boris Corentin en braquant son revolver à deux mains en direction des deux hommes. Lâche ça tout de suite où je tire !

L'Arabe le regarda droit dans les yeux. Il paraissait très calme. Beaucoup trop calme. Boris Corentin sentit comme une coulée glaciale descendre le long de sa colonne vertébrale : il venait de comprendre que la détermination de son adversaire était telle que plus rien n'était encore en mesure de le faire renoncer. Il allait être obligé de tirer, avec tous les risques d'atteindre le professeur que cela comportait.

Il n'en eut même pas le temps. Alors que son index commençait à se raidir

sur la queue de détente, il vit la lame brillante du rasoir mordre le cou de Matthieu d'Allose et s'y enfoncer comme dans une motte de beurre. Aussitôt un flot de sang en jaillit, suffisamment abondant pour que Corentin comprenne que la carotide avait été sectionnée.

Maintenant Corentin sous le feu sombre de son regard, et sans que son visage trahisse la moindre émotion identifiable, l'Arabe desserra son étreinte sur sa victime. Aussitôt, Matthieu d'Allose s'écroula sur le sol. Son corps eut encore deux ou trois soubresauts avant de devenir brusquement inerte.

Alors, le meurtrier baissa la tête un instant et jeta dédaigneusement son rasoir à la lame ruisselante de sang sur le corps recroquevillé du mort. Puis il releva les yeux vers Boris Corentin et se contenta de dire d'une voix très calme :

— Il fallait que cela soit fait. Karima était ma sœur...

Au même moment. Boris Corentin perçut une sirène de police qui se rapprochait rapidement : Aimé Brichot devait avoir réclamé des renforts.

Il sortit de la salle de sports avec son prisonnier, qui ne fit pas mine de lui opposer la moindre résistance. En croisant son regard, Corentin ne put se défendre d'une certaine admiration pour cet homme qui n'avait pas hésité à foutre toute sa vie en l'air, simplement parce qu'il n'aurait sans doute pas supporté l'idée de ne pas venger lui-même la mort de sa sœur.

Le sang avait lavé le sang.

En effet, la petite rue habituellement tranquille était à présent envahie par un fourgon et trois voitures de police, gyrophares tournoyants. Et ça grouillait d'hommes et de femmes, certains en civil, d'autres en uniforme bleu.

Il retrouva ses deux coéquipiers près de la grille, après avoir confié son prisonnier à deux policiers en tenue qui s'empressèrent de le menotter avant de l'envoyer rejoindre ses deux frères dans le fourgon qui n'attendait plus que lui. Ils furent rejoints par les lieutenants Diazec et Rouveyre.

— Qu'est-ce que tu as trouvé, à l'intérieur ? demanda Aimé Brichot, en triturant la pointe de sa moustache.

— La malheureuse sœur des trois types que l'on vient d'embarquer éborgnée par ce malade de d'Allose, répondit sombrement Boris Corentin. Quant à lui, il a eu la gorge tranchée sous mes yeux sans que je puisse rien faire...

— Matthieu d'Allose est mort ? releva Géraldine Hébert. Ça prouve au moins qu'il n'était pas un *vrai* vampire !

Mais personne ne sourit, parce que personne n'avait le cœur à sourire – pas même Géraldine.

CHAPITRE XIII



— Alors ? demandèrent en même temps Aimé Brichot et Géraldine Hébert, lorsque Corentin pénétra dans le bureau des Affaires recommandées.

Boris s’offrit le petit plaisir de faire durer un peu le suspense et prit le temps de se débarrasser de son blouson de toile, tout en gardant un visage indéchiffrable.

— Allez, Grand chef, fais pas ton pénible, merde ! le pressa Géraldine. C’est casse-couille, à la fin !

— Quelle classe... Quelle élégance... quelle dis-tinc-tion ! soupira Brichot, les yeux comiquement levés vers le ciel. Cela dit, elle n’a pas tort : arrête de faire ton Mémé !

À ce moment le visage de Boris Corentin s’éclaira d’un large sourire et il s’exclama :

— C’est dans la poche : Cripure s’est affalé !

— Champagne ! explosa Géraldine, en sautant au cou de Corentin, qui ne manqua pas de savourer ce contact inattendu.

Cela faisait trois jours qu’avait eu lieu le sanglant dénouement de l’affaire du *vampire de Neuilly*, comme n’avaient pas manqué certains journalistes bas de gamme de baptiser Matthieu d’Allose.

Le cas des trois frères Benghaza était relativement simple à régler, aucun des trois n’ayant fait la moindre difficulté pour reconnaître ce qui leur était reproché.

Il en allait autrement pour Kléber Cripure, Raffaella Contini-d'Allose ainsi que l'amant de celle-ci, Bertrand Siniac, qui avait été identifié sans trop de difficulté, grâce au numéro minéralogique relevé par le lieutenant Rouveyre devant l'hôtel particulier de Neuilly.

Tout d'abord, Boris Corentin avait été tout prêt à admettre qu'en effet le prothésiste pouvait bien n'être pour rien dans tout cela et avoir confectionné les canines postiches pour son ami en toute innocence.

En revanche, il était intimement persuadé que la veuve du professeur avait été la complice, d'une manière ou d'une autre. Le problème était que son système de défense n'offrait aucune prise, malgré les interrogatoires qui s'étaient succédé durant ses quarante-huit heures de garde à vue. Laquelle garde à vue avait été finalement prolongée d'autant par le juge Comélieau... qui avait prévenu qu'il n'accorderait rien de plus.

Raffaella soutenait que si elle s'était rendue, le dernier jour de l'affaire, avec son amant à leur maison d'Igny, c'était précisément parce qu'elle comptait y passer le week-end suivant avec lui, en cachette de son mari. Quant au fait que le lieutenant Rouveyre avait vu Bertrand Siniac arriver en compagnie d'une jeune femme brune ressemblant étrangement à Karima Benghaza, Raffaella le niait en bloc, avec un aplomb digne d'admiration – et elle le niait d'autant plus farouchement qu'elle se doutait bien qu'ils n'avaient aucune preuve de cela.

Quant à Marie-Pierre Bouvillon, oui, en effet, le sobriquet de Wilhelmina lui disait quelque chose, son visage aussi, elle avait sans doute dû discuter une fois ou deux avec elle au *Bram*, mais rien de plus. En tout cas, elle ne l'avait jamais vue en dehors de la discothèque, elle était prête à le jurer sous serment ou sur la tête de qui on voudrait.

C'en était au point que, malgré leur intime conviction, les trois policiers de la Brigade mondaine voyaient arriver le moment où Raffaella Contini, veuve d'Allose, sortirait blanchie de toute l'affaire...

C'est alors qu'avait surgi le joker que nul n'espérait plus. Il s'appelait Justin Bridou – et malheureusement ce n'était pas un gag, ou alors un très mauvais, perpétré par des parents indignes. Il avait 27 ans et exerçait la profession de chauffeur de taxi dans une grande compagnie parisienne. Ce n'est que plusieurs jours après sa parution qu'il avait ouvert le journal contenant la photo de Marie-Pierre Bouvillon. C'est tout à fait spontanément qu'il s'était présenté au commissariat de Bondy, où il résidait. De là, on l'avait aussitôt aiguillé vers le quai des Orfèvres, et plus spécialement vers la Brigade mondaine.

— Comprenez, j'ai une excellente mémoire des visages, avait-il expliqué à Aimé Brichot qui l'avait reçu, le matin même. Surtout des visages qui me bottent. Et cette fille, elle me bottait vachement, donc je me souviens parfaitement d'elle.

Et Brichot avait ainsi appris que, le soir de sa mort, peu avant neuf heures du soir, Justin Bridou avait déposé Marie-Pierre Bouvillon à l'entrée de la villa Chatrier où se trouvait l'hôtel particulier des d'Allose. Un témoignage qui avait donné l'idée à Boris Corentin d'un nouveau « gros bluff qui tache ». C'est pourquoi, deux heures plus tôt, il s'était rendu auprès de Kléber Cripure afin de lui apprendre qu'il allait être inculqué d'assassinat, Raffaella Contini-d'Allose ayant tout avoué aux policiers quant à la soirée d'orgie à laquelle participait Marie-Pierre Bouvillon.

— Elle a officiellement révélé que c'était vous qui, emporté par l'atmosphère de luxure qui régnait alors, avez chaussé les fausses dents que vous aviez fabriquées et que vous vous en êtes servi pour égorger cette pauvre fille... lui avait imperturbablement débité Boris Corentin.

Il savait, à ce moment-là, qu'il jouait sa dernière carte : si le prothésiste ne craquait pas, il n'aurait plus qu'à « replier les gaules », comme disait le capitaine Rabert, grand titilleur de goujons devant l'éternel.

— Et il a craqué ! résuma Boris Corentin pour ses deux acolytes. Il s'est vu en train de porter le chapeau à la place de la veuve joyeuse et je l'ai vu être littéralement soulevé par la haine et la rage.

— Oui, c'est un type qui a plutôt la tête près du bonnet... fit sentencieusement Aimé Brichot, qui avait eu l'occasion de s'en apercevoir lors de son contact avec lui.

— Du coup, il m'a tout balancé, poursuivit Corentin, y compris ce que je ne songeais pas du tout à lui demander, à savoir que c'est lui, appelé au secours par les époux d'Allose, qui les a débarrassés du corps de Marie-Pierre Bouvillon. Mais surtout, il m'a expliqué que le traquenard dans lequel est tombé Matthieu d'Allose avait été entièrement voulu et mis sur pied par Raffaella Contini et son amant, le jeune Bertrand Siniac !

— Si bien que, maintenant, on ne devrait plus avoir trop de mal à faire cracher tout le monde au bassinet ? fit alors Géraldine Hébert, toute joyeuse.

— Alors là, bravo, ma chère, vous avez mis dans le mille ! s'exclama aussitôt Aimé Brichot avec un petit sourire finaud. Dans une histoire de dentiste, la fin de la consultation survient toujours quand on *crache au bassinet* !

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

TABLE

[1] Wilhelmina (Mina) Murray est la jeune institutrice qui dans le célèbre roman de Bram Stoker, tombe entre les griffes de Dracula.

[2] Étoile à cinq branches placée la pointe en bas pour en manifester le caractère satanique.

[3] Abréviation anglo-saxonne pour « In Real Life », c'est-à-dire « dans la vraie vie »...